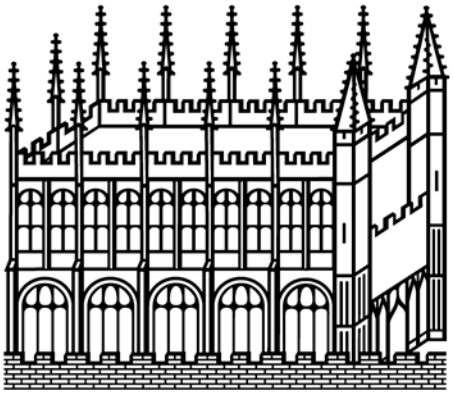


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

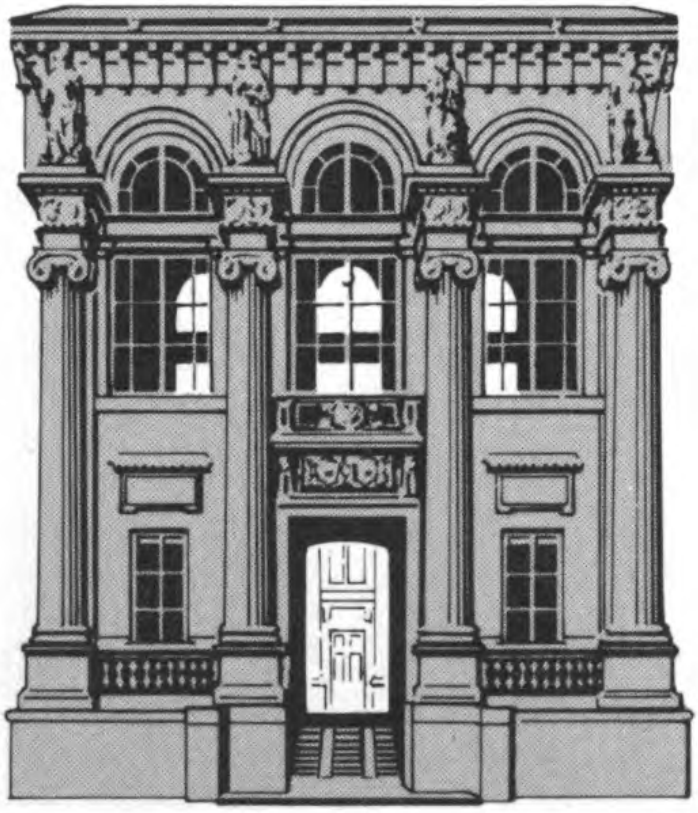
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

TAYLOR INSTITUTION LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

S Bateman

Vet. Fr. II A. 1902

LE PHILOSOPHE AMOUREUX, OU LES MEMOIRES DU COMTE DE MOMMEJAN;

PAR Mr LE MARQUIS

D'ARGENS.

A LA HAYE,
Chez JEAN VAN ES.
M. DCC. XXXVII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
7 JUN 1983
OF OXFORD
LIBRARY

A

MONSIEUR
DE CLAIRAC,

CHEVALIER DE St. LAZARE, INGE'NIEUR EN CHEF A BETHUNE, &c. &c. &c.

SOUFFREZ, mon cher Chevalier, que je vous offre ce petit Roman. La tendre Amitié, qui nous unit depuis ſi long-tems, & que rien n'a pu diminuer, m'eſt un ſûr Garand,

que vous ne deſapprouverez point cette Preuve de mon Affection. Heureux, ſi je pouvois jamais vous montrer, par des Marques plus eſſentielles, juſqu'où va la Reconnoiſſance que j'ai des tendres Empreſſemens que vous m'avez toujours témoignés; & même dans les Tems où la plûpart de mes lâches Amis ſembloient m'avoir abbandonné. Je m'apperçois, que ſi j'allois plus avant, il me ſeroit impoſſible de ne pas faire votre Eloge, & de ne vous pas donner des Louanges, que tous ceux qui vous connoiſſent ſavent que vous méritez. Mais, ce n'eſt point à moi

EPITRE.

à parler de vos Talens, de votre Génie, & de votre Probité. Un Ami, auſſi tendre que je le ſuis, ne doit faire mention que de ſes Sentimens. Je ſuis,

Mon cher Chevalier,

Votre très humble Serviteur
& ſincére Ami,

LE MARQUIS D'ARGENS.

PRÉFACE.

JE croïois avoir renoncé pour toujours à travailler à des Ouvrages où l'Amour & la Galanterie euſſent part. Je me flattois que l'Etude de la Philoſophie, & les Occupations ſérieuſes, banniroient de mon Eſprit toutes les Idées de Tendreſſe & d'Avantures.

Mais,

Mais, tel eſt mon Sort, qu'il ſemble que je ſois dévoué à préſenter éternellement des Offrandes à l'Amour. Lorſque je n'ai plus de Cœur à lui donner, il veut que je vante ſes Victoires, & que j'emploïe mon Loiſir à les écrire. Il éxige, que je lui ſacrifie mon Repos & ma Tranquilité, de toutes ſortes de Manieres. En vain ai-je recours contre lui à la Philoſophie. Au milieu de Des-Cartes, de Gaſſendi,

ſendi, de Locke, & de Mallebranche, ce Dieu vient me montrer ſa Puiſſance. Il m'eſt impoſſible alors de lui réſiſter ; & tout ce que je puis faire, c'eſt de mêler, dans les Ouvrages qu'il me dicte, quelques-unes des Idées que j'ai puiſées dans ces Philoſophes, qui n'ont pu me garantir de ſon Pouvoir.

LE

LE PHILOSOPHE AMOUREUX; OU LES MEMOIRES DU COMTE DE MOMMEJAN.

PREMIERE PARTIE.

LES Précautions les plus éxactes, & l'Attention la plus assiduë, ne sauroient garantir

rantir des Traits de l'Amour. Lorſque ce Dieu veut toucher un Cœur, c'eſt vainement qu'on s'oppoſe à ſa Puiſſance : il ſoumet également à ſon Empire le Philoſophe & le Petit-Maître, la Prude & la Coquette, le Dévot & le Libertin, le Solitaire & l'Homme du Monde ; &, dans quelque Etat, dans quelque Situation, que l'on ſoit, il faut céder à ſon Pouvoir.

LE Comte de Mommejan, né d'un Pere, qu'une Paſſion violente avoit rendu malheureux, fut élevé dès ſa tendre Jeuneſſe dans des Préjugés entiérement contraires au Beau-Sexe : on lui en faiſoit ſans ceſſe un Portrait effroïable ; & l'on tâchoit de lui inſpirer de l'Eloignement, & même de l'Horreur, pour tout ce qui pouvoit occaſionner la plus légere

gére Foibleſſe. Voulez-vous, mon Fils, vivre heureux ? lui diſoit ſon Pere. Evitez avec ſoin le Commerce des Femmes. Regardez-les comme l'Ecueil fatal de la Félicité des Hommes. Accoutumez-vous de bonne-heure à vous défendre de leurs Piéges. Ce ſont de dangereuſes Sirenes, dont les Manieres fauſſes & traitreſſes ſont plus pernicieuſes que ne l'étoit le Chant de celles dont ont parlé les anciens Poëtes. Plus vous croïez appercevoir de Candeur & de Sincérité chés elles, & plus vous devez-vous défier de leur Diſſimulation. Protée n'étoit pas plus fertile en Changemens, il ſavoit prendre moins de Formes différentes, que la Femme qui paſſe dans le Monde pour la plus ſimple & la plus unie.

Ecoutez, mon Fils. Que feriés-vous, ſi l'on vous aſſûroit que des Diamans, dont on veut vous faire Préſent, renferment un Venin caché, qui infailliblement cauſeroit votre Perte? Sans doute vous mépriſeriés des Richeſſes, dont la Poſſeſſion vous ſeroit auſſi nuiſible. Si vous voulez être heureux, regardez les Femmes comme ces Diamans empoiſonnez. Elles ont, ainſi qu'eux, un Brillant, qui flatte, ſaiſit, & attache, les Yeux & le Cœur : mais, elles perdent quiconque ne les mépriſe point; & c'eſt vainement, qu'on ſe repent dans la ſuite de n'avoir pas évité les Pieges où l'on eſt tombé. Il eſt preſque impoſſible de pouvoir retrouver la Liberté, lorſqu'on l'a perdue. La Tranquilité reſſemble à une Ile également eſcarpée de

de tous les Côtez. Ce n'eſt qu'avec des Peines infinies qu'on y remonte, lorſqu'on en eſt une fois ſorti. Quiconque n'a point eu aſſez de Force ſur ſon Eſprit, pour ſe garentir de ſuccomber à ſa Foibleſſe, en a rarement aſſez pour réparer ſa Faute, & briſer les Chaines dont il s'eſt chargé.

DES Diſcours auſſi contraires que ceux-là au Beau-Sexe faiſoient impreſſion ſur le Cœur du jeune Comte de Mommejan. L'Amitié & le Reſpect, qu'il avoit pour ſon Pere, les lui rendoit encore plus ſenſibles. Pourquoi, diſoit-il en lui-même, le Ciel a-t-il donné aux Hommes un Penchant ſi dangereux: & que ne doivent-ils pas faire, pour y reſiſter? Mon Pere m'aſſûre, que tous les Biens du Monde ne ſau-

roient récompenſer la Perte de la Liberté ; qu'un Cœur ſoumis à une Femme gémit dans le plus dur Eſclavage. Quel Intérêt a-t-il de me donner ces Inſtructions, ſi ce n'eſt l'Amitié & la Tendreſſe qu'il a pour moi ? Je dois donc chercher à profiter de ſes Avis, & me mettre en état de ne tomber jamais dans les Egaremens dont il m'a repréſenté les Suites. L'Etude, & la Solitude, ſont deux Choſes, dit-il, qui ſervent à conſerver un Cœur dans l'heureuſe Indifférence où je ſuis actuellement. Je ne ſaurois trop les chérir toutes les deux. Je vis, depuis ma tendre Jeuneſſe, dans cette Maiſon de Campagne. A peine, dans le Cours d'une Année paſſe-je deux ou trois Jours à la Ville. J'aime la Lecture. Mon Eſprit s'ap-

s'applique avec plaiſir à la Méditation des Ouvrages des Grands-Hommes. La Converſation de Platon, d'Epicure, de Des-Cartes, de Gaſſendi, a pour moi de Charmes infinis. Je n'ai donc qu'à continuer de vivre ainſi que j'ai vécu juſques ici. Je m'aſſûre un Repos éternel : je me mets à l'Abri des Traits de l'Amour ; & je le défie de venir me troubler dans cette Retraite au milieu de mes Livres.

LE Comte de Mommejan mit en éxécution les Deſſeins qu'il formoit. Il s'appliqua entiérement à la Philoſophie : il en fit ſon unique Occupation ; &, à l'Age de vint-trois Ans, il avoit acquis des Connoiſſances ignorées de bien des Gens conſommez dans l'Etude. Son Pere étoit charmé de ſa Sageſ-

ſe, & de ſa Retenue : il ſe félicitoit ſans ceſſe de l'heureuſe Réüſſite qu'avoient eue ſes bons Avis. Je mourrai content, mon Fils, lui diſoit-il, puiſque j'ai pû vous voir, avant de deſcendre au Tombeau, embraſſer un Genre de Vie auſſi ſage & auſſi tranquile. J'oublie, dans ma Vieilleſſe, tous les Chagrins que j'ai eus pendant le Cours de ma Vie : & le Ciel, qui m'a affligé ſi long-tems, a voulu me donner enfin quelque Conſolation.

POURROIS-JE, reprit le Comte de Mommejan, vous demander la Cauſe de ces Malheurs, dont vous m'avez ſi ſouvent parlé depuis que je ſuis né ? Je vous ai entendu plaindre de votre Sort, ſans ôſer vous prier de m'en éclaircir. J'ai toujours craint, que ce ne

fût

ſût un Miſtere que vous vouluſſiés me cacher. Le Reſpect contraignoit ma Curioſité. Mais, ſi, ſans le violer, je puis demander à être inſtruit de vos Infortunes, ſouffrez, mon cher Pere, que je vous prie de me les apprendre. Elles pourront ſervir à me fortifier dans la Vertu. Le Souvenir de vos Malheurs paſſez me fera craindre ceux qui pourroient m'arriver. Et je tâcherai de retirer quelque Utilité des Secrets que vous daignerez m'apprendre. Mon Fils, repliqua Monſieur de Mommejan, je veux bien contenter votre Curioſité: &, puiſqu'après avoir eſſuïé un long Orage, je ſuis enfin depuis quelques Années parvenu au Port, le Récit des Maux que j'ai ſoufferts cauſera plus de Pitié que de Deſeſpoir à

mon Cœur. Il pourra même vous être très utile ; & les Egaremens, où mes Foibleſſes m'ont jetté, vous ſerviront d'Inſtruction pour éviter de tomber dans les mêmes Inconvéniens.

HISTOIRE
DE MONSIEUR
DE MOMMEJAN
LE PERE.

J'AVOIS dans ma Jeuneſſe aſſez de Diſpoſition à l'Etude. Mon Pere, qui n'avoit que moi d'Enfant, prenoit un grand Soin de mon Education. Il m'avoit donné pluſieurs Maitres ; & je profitai ſi bien de leurs Leçons, qu'à l'Age de dix-

dix-ſept Ans j'étois en état d'acquérir par moi-même l'entiere Connoiſſance des Sciences les plus difficiles. J'emploïois une Partie de mon Tems à l'Etude, & l'autre à cultiver l'Amitié de mon Pere. Les Bontez, qu'il avoit eues pour moi dès ma plus tendre Enfance, avoient joint de nouveaux Sentimens à ceux que la Nature m'avoit inſpirez. Je craignois ſans ceſſe de lui déplaire. J'étois toujours occupé à prévenir ſes Deſirs. Cette Attention garantit mon Cœur des troubles de l'Amour tant qu'il vécut; & comme il étoit bien aiſe de me voir attaché aux Sciences, elles faiſoient mon unique Occupation. Je ſortois peu de mon Cabinet, & je ne me mettois point dans le Riſque de perdre ma Liberté.

Mon Sort changea tout-à-coup de Face, & je ſortis de cet Etat tranquille, pour entrer dans un autre, où j'eſſuïai tous les Revers de la Fortune.

LA Mort de mon Pere fut le prémier de mes Malheurs, & la Source de tous les autres. Je le perdis dans un Tems où ſa Conſervation m'étoit le plus néceſſaire. Je reſtai à vingt Ans Maitre d'un Bien aſſez conſidérable. Peu-à-peu, l'Etude eut moins d'Attraits pour moi. Mon Cabinet n'avoit plus que des Charmes médiocres. Je trouvois même, que je m'y ennuïois dans certains Moments. Mon Tempérammment vif & fougueux rompit enfin la Chaine qui l'avoit arrêté juſques-là. Le Deſir de plaire à mon Pere ne me contraignant plus, je ſui-

ſuivis mon Inclination, ſans chercher à la combattre. J'abbandonnai mes Livres. Je fis connoiſſance avec de jeunes Gens répandus dans le grand Monde. Je ne fréquentai plus que rarement les Gens ſenſez que je voïois auparavant ; & bientôt j'oubliai ſi fortement ma prémiere Maniere de vivre, que je ne m'en reſſouvenois que comme d'un Songe à demi effacé de ma Mémoire.

J'ALLOIS ſouvent chés la Comteſſe de Drécour. Elle avoit chés elle une Aſſemblée choiſie. Mademoiſelle de Saint-Chon y venoit réguliérement ; & il ſe paſſoit peu de jours que je ne l'y viſſe. Elle avoit de beaux Yeux, un Teint formé de Lis & Roſes, la Taille bienfaite, & l'Air noble. Elle joignoit à ces Qualitez un Eſprit

enjoué & badin, & elle paroiſſoit d'une Humeur très égale. Elle affectoit d'avoir beaucoup de Candeur & de Simplicité. J'étois jeune & novice dans le Monde; & je donnai dans un Piége, que mon peu d'Expérience ne pouvoit me faire éviter. Je devins amoureux; & ma Paſſion devint bien-tôt violente, ſans que je m'en fuſſe apperçu. Je ne reconnus que j'avois perdu ma Liberté, que lorsque je ne fus plus en état de pouvoir la recouvrer.

MADEMOISELLE de Saint-Chon voïoit avec plaiſir le Progrès qu'elle avoit fait dans mon Cœur, & celui qu'elle y faiſoit tous les jours. Elle affectoit de ne point s'en appercevoir, parce qu'elle croïoit que c'étoit un Moïen pour me rendre plus amoureux. Je ne lui

lui étois pas indifférent : mais, elle aimoit mieux me déguiſer pendant un tems ſes Sentimens, que de riſquer de rendre ma Paſſion moins forte, en lui donnant trop tôt quelque Eſpérance. Elle étoit auſſi expérimentée en Amour, que j'y étois novice. Quoi qu'elle n'eut encor que trente Ans, elle s'étoit toujours conduite ſi prudemment, qu'il y avoit peu de Gens qui fuſſent inſtruits de ſes Galanteries.

APRE'S avoir ſoupiré pendant deux Mois, & fait parler inutilement mes Yeux, je crus qu'il ne me reſtoit plus d'autre Moïen, pour apprendre à Mademoiſelle de Saint-Chon que je l'aimois, que de le lui avouër. Tous mes Empreſſemens, diſois-je, ne peuvent lui montrer ce qui ſe paſſe dans mon Cœur :

mes

mes Soins, mes Regards, mes Soupirs, mes Inquiétudes, ſont des Diſcours muets, qu'elle ne ſauroit entendre ; & elle eſt trop indifférente, pour y faire Attention. Je dois donc lui découvrir naturellement la Paſſion qu'elle m'a inſpirée ; & c'eſt le ſeul Expédient qui me reſte pour ſoulager les Maux que je ſens. L'Incertitude où je ſuis eſt la Peine la plus cruelle : ſes Mépris me cauſeroient moins de Douleur. Je ſaurai du moins à quoi m'en tenir, lorſque je me ſerai expliqué clairement ; & s'il faut que je renonce à la Poſſeſſion de ſon Cœur, le Dépit m'aidera à recouvrer ma Liberté.

Je pris donc la Réſolution de faire ma Déclaration à Mademoiſelle de Saint-Chon ; & je ne cherchai plus qu'une Occaſion

caſion qui me parût favorable: mais, j'ignorois, que ce que je regardois comme facile dût devenir preſqu'impoſſible. Ma Maitreſſe liſoit juſqu'au Fond de mon Cœur: d'un Coup d'Oeuil, elle appercevoit tout ce qui s'y paſſoit; & elle découvrit aiſément, que je cherchois le Moïen de lui parler ſans Témoins. Mais, comme elle ne croïoit point qu'il fût encor tems de me laiſſer déclarer ouvertement, elle éluda habilement pendant près d'un Mois toutes les Occaſions où j'euſſe pû éxécuter mon Projet.

TANT de Difficultez augmentoient mon Amour: il prenoit des Forces par les Peines qu'il eſſuïoit; &, loin que je m'apperçuſſe du Manege de Mlle. de Saint-Chon, j'attribuois à ſa Sageſſe, & à ſa Retenue,

tenue, les Soins qu'elle emploïoit pour que je ne lui puſſe point parler en particulier.

APRE'S m'avoir fait faire un Noviciat de plus de quatre Mois, elle craignit que je ne me dégoutaſſe, & que tant de Réſiſtance ne me rebutât; & elle réſolut de me laiſſer concevoir quelque foible Raïon d'Eſpérance. Elle me regardoit comme un Parti très avantageux; & elle penſoit, que ſi elle pouvoit me réduire au Point de l'épouſer, elle ne devoit plus regretter la Perte de deux ou trois Amants qu'elle avoit eus avant moi. Ce qui lui faiſoit le plus de Peine, c'étoit la Crainte qu'elle avoit du Baron de Saint-Ciran, avec qui elle s'étoit engagée d'une maniere qu'il étoit difficile qu'elle pût rompre avec lui ſans Eclat.

Elle

Elle appréhendoit, que ces Liaiſons ne vinſſent à ma Connoiſſance, & à celle du Public. C'étoit-là une des principales Raiſons pour leſquelles elle n'ôſoit encor m'écouter ouvertement. Cependant, comme le Baron étoit peu favoriſé des Biens de la Fortune; & qu'elle ne l'avoit aimé que faute d'autre Amant, & pour ſe vanger du Chevalier de Pralin, elle réſolut de rompre entiérement avec lui, & de m'attacher à elle pour toujours, ſi cela étoit poſſible. Elle me donna donc enfin le Moïen de m'expliquer librement, un jour que j'allois ſortir de chés la Comteſſe de Drécour. Arrêtez-vous encor quelques Momens, me dit-elle: je n'ai point mon Equipage ici; & vous me reconduirez chés moi.

Je

Je compris d'abord combien cette Occaſion m'alloit être favorable, & j'attendis avec une Impatience infinie qu'elle voulût quitter le Jeu. Elle pontoit au Pharaon: j'étois derriere ſa Chaiſe; & je hâtois ſon Départ par mes Yeux. Elle perdit un ſept & le va, & ſe retira de la Table. Sortons, me dit-elle: je ne ſuis point fachée d'avoir perdu cette derniere Carte; puiſque vous ne ſerez pas obligé d'attendre plus long-tems. J'étois ſi occupé de la Déclaration que je me préparois à lui faire dès que je pourrois lui parler en liberté, que je ne répondis point à cette Politeſſe. Vous êtes réveur, me dit-elle lorsque nous fumes ſur les Dégrés: j'avois envie de vous propoſer d'aller faire un Tour de Promenade; mais,

nous

nous ferions une Figure trop ſinguliere dans un Caroſſe, ſi nous nous livrions chacun à nôtre Réverie. Ha, lui dis-je, je vous promets d'être l'Homme du Monde le plus gai, ſi vous voulez tenir votre Parole: & je vous avourai, qu'une partie de ma Mélancolie étoit cauſée par le Déplaiſir de me ſéparer ſi-tôt de la plus aimable Perſonne du Monde. Puiſque vous m'aſſurez, répondit Mademoiſelle de Saint-Chon, que vous ſerez gai, je veux bien profiter de vôtre bonne Humeur juſqu'à l'Heure du Souper. Allons l'attendre aux Thuilleries. Mais, dit-elle, je ne ſçai pas ce qu'on penſera, ſi l'on m'y voit ſeule avec vous. Prenons la Baronne de Vaxere, & menons-là avec nous.

CETTE Propoſition me fit fré-

fremir. Je voïois mes Eſpérances s'évanouïr tout-à-coup. Hé quoi! lui dis-je, ſans être le Maître de mon prémier Mouvement, faudra-t-il que tout le Bonheur que j'eſpérois ſoit troublé par un vain Scrupule? Et quel eſt ce Bonheur? reprit-elle en riant. Ce que vous dites-là me paroit aſſez plaiſant & aſſez extraordinaire. Ho! je me garderois bien d'aller ſeule à préſent avec vous. Vous me faites naitre mille Soupçons, qui, quelques ridicules qu'ils ſoient, ne laiſſent pas de m'allarmer. Je vis qu'il étoit tems de profiter du Moment que j'avois. Nous nous étions arrétez dans la Cour. Hé bien, lui dis-je, Mademoiſelle, il eſt vrai que j'ai ſouhaité de pouvoir vous parler aux Thuilleries ſans Témoins. Je vou-

voulois vous y dire, que je meurs d'Amour pour vous; que mon Sort eſt dans vos Mains; & que votre Haine ſeroit pour moi le Comble du Malheur. N'avois-je pas raiſon, repliqua Mademoiſelle de Saint-Chon, de ne point vous fournir l'Occaſion de vous moquer. Allez, Comte, ce n'eſt point à moi, à qui il faut conter toutes ces Fadaiſes. Je ſçai que vous êtes trop riche pour penſer à une Fille auſſi peu avantagée que moi des Biens de la Fortune. Croïez-moi: parlons de quelque-choſe de plus gai & de plus vrai. Hé quoi! lui dis-je, pouvez-vous penſer que mon Cœur ſoit capable de feindre? Pouvez-vous croire qu'un vil Intérêt?... Je ne crois rien, repliqua Mademoiſelle de Saint-Chon. Briſons une Converſation, qui peut

être

être entendue, & qui peut être mal expliquée. En finiſſant ces Mots, elle tourna ſur moi ſes Yeux. Je n'en pus ſoutenir l'Eclat, & je baiſſai la Vûe. Je reſtai dans un Trouble infini: mais, je ſentis pourtant un Plaiſir ſecret de la Façon obligeante dont ma Maîtreſſe avoit répondu à ma Déclaration. C'étoit céder, que de ne ſe défendre que ſur la Différence du Bien. Elle me fourniſſoit par-là un Moïen de lui montrer toute ma Tendreſſe. J'eſpérois lui offrir la Fortune que le Ciel m'avoit donnée, ſi j'euſſe pû l'obliger d'aller ſeule aux Thuilleries; mais, il me fut impoſſible de l'y faire conſentir. Elle remonta dans le Sallon où l'on joüoit, & pria la Baronne de Vaxere de l'accompagner à la Promenade.

UNE

UNE Conduite réguliere augmenta mon Amour. Je louois mon Etoile de m'avoir donné du Gout pour une Perſonne auſſi ſage & auſſi retenue que celle-là. Lorſque nous fumes arrivez aux Thuilleries, je dis quelques Mots de tems en tems à ma Maitreſſe, ſans que la Baronne de Vaxere y fit attention. Elle ne me répondit point; mais, ſes Yeux m'aſſurérent, que mes Soins n'avoient rien qui lui déplusſent.

DEPUIS ce Jour-là, je renouvellai mes Aſſiduïtez auprès d'elle; & il ſe paſſoit peu d'Après-dîné, que je ne la viſſe chés la Comteſſe de Drécourt. Je trouvois toujours quelque Moment, pour l'aſſûrer que mon Amour augmentoit ſans ceſſe. Je ne puis, lui diſois-je quelquefois, reſter plus long-

tems dans l'Incertitude où je ſuis. Votre Indifférence me deſeſpere. Ou laiſſez-moi mourir, ou laiſſez-moi me flatter que je ne vous ſuis point indifférent. Qui vous défend l'Eſpérance? me dit-elle un jour. Mes Diſcours vous ont-ils appris, que vous duſſiés n'en point avoir? Le Tems éclaircit bien des Choſes. C'eſt lui, qui donne des Marques réelles de la Conſtance d'un Amant. C'eſt lui auſſi, qui force les plus indifférentes à ſe rendre. Je ne pus lui répondre. La Baronne de Vaxere s'avança vers nous, & nous propoſa une Partie de Piquet. Mademoiſelle de Saint-Chon voulut que je jouaſſe avec elle, contre la Baronne & le Chevalier de Fargis. Pendant la Partie, je fus beaucoup moins attentif au Jeu qu'au Plaiſir de pou-

pouvoir ſous ce Prétexte dire quelques Mots bas à ma Maitreſſe.

Elle continua d'en agir avec moi d'une maniere qui augmentoit mon Eſpérance, ſans pourtant me donner une entiere Aſſurance. Comme j'avois ſurmonté les prémieres Difficultez, & que les prémiers Pas étoient faits, je crus qu'elle ne trouveroit pas mauvais, que je lui écriviſſe. Je penſai que c'étoit-là le meilleur Moïen pour lui expliquer librement mes Sentimens, & lui apprendre ſans détour, que j'étois prêt à lui donner la Main, ſi elle croïoit que je méritaſſe la ſienne. Comme elle ſortoit de chés la Comteſſe de Drécourt, je lui remis une Lettre, en l'aidant à monter dans ſon Caroſſe. Voilà, lui dis-je une Chan-

ſon nouvelle, qu'on m'a donnée aujourd'hui. Je ne ſai comment vous la trouverez. J'avois en effet plié mon Billet comme un Papier ordinaire, dans lequel il n'y a rien de ſecret. Je crois pourtant, que Mademoiſelle de Saint-Chon ſe douta de ma Ruſe. Mais, comme elle étoit dans le fonds beaucoup moins ſcrupuleuſe que je ne croïois, elle fut charmée de ſauver les Apparences, & que je lui euſſe évité un Cérémonial inutile. Dès qu'elle eut ma Lettre, je me retirai; craignant que, ſi elle venoit à s'appercevoir de ma Ruſe, elle ne voulut me la rendre. Il n'étoit pas beſoin de tant de Façons. Elle la garda, & eut même été très fachée de me la rendre. Voici ce que je lui écrivois.

LET-

LETTRE.

VOUS trouverez extraordinaire la Liberté que je prens. Vous condamnerez ſans doute une Témérité, que votre Retenue ſembloit devoir arréter. Mais, ſi vous voulez réfléchir un inſtant ſur la Violence de ma Paſſion; ſi vous faites quelque Attention à la Vivacité de mes Sentimens; vous me pardonnerez une Démarche, que l'Amour m'a forcé de faire. Voïez, belle Saint-Chon, l'Etat où vous me reduiſez. Je vous aime. C'eſt peu de dire aimer, *je vous adore: & vous voulez que je garde le ſilence. Vous évitez les Occaſions où je puis vous parler ſans Témoins. Vous m'enviez la Conſolation de vous apprendre les Progrès que vous faites tous les jours dans mon Cœur. Pour-*

quoi ce Cœur, que vous avez mis dans vos Fers, ne peut-il vous plaire? Mon Sort ſeroit trop beau, & je m'eſtimerois le Mortel le plus heureux. Je ſai que je ſuis indigne de ce Bonheur. Mais, enfin, ſi les Vœux les plus tendres, ſi les Sentimens les plus délicats, ſi la Reconnoiſſance la plus vive, ſi la Conſtance la plus parfaite, peuvent mériter votre Main, je crois que j'en ſuis auſſi digne que qui que ce ſoit. Si j'aimois quelque Perſonne moins généreuſe, je pourrois lui offrir trente mille Livres de Rente. Mais, je ſai qu'une Ame comme la vôtre mépriſe des Biens, qui ne ſauroient la tenter. Je n'ai donc qu'un Cœur à vous offrir. Daignez l'accepter. Finiſſez les Maux, que vous me cauſez. Je ſuis certain de ne pouvoir les ſupporter plus long-tems, & d'être accablé

ſous

ſous leur Poids, ſi vous ne m'apprennez par un Mot écrit de votre Main, quel eſt l'Eſpérance que je dois concevoir.

CETTE Lettre fit bien plus d'Impreſſion ſur l'Eſprit de ma Maitreſſe, que je ne l'avois eſpéré. La Fin ſur-tout lui en parut charmante. Elle vit avec une Joie infinie, qu'elle m'avoit amené au Point qu'elle ſouhaitoit. Depuis longtems, elle attendoit que je m'expliquaſſe ouvertement. Elle crut donc, qu'elle devoit ménager adroitement l'Offre que je lui faiſois: &, comme mon Amour étoit trop violent, pour qu'elle craignît mon Changement, elle réſolut d'agir deſormais avec moins de Régularité, & d'achever par ſa Complaiſance ce qu'elle avoit com-

mencé par ſa Sévérité. Elle me fit Réponſe ; & comme j'avois été fort incertain ſi elle me donneroit cette Satisfaction, je me crus au Faîte du Bonheur, lorsque, le lendemain, s'étant aprochée d'une Fenêtre, & faiſant ſemblant de regarder quelque choſe dans la la Rue, elle m'appella pour venir la voir. Je fais, me dit-elle lorsque je fus auprès d'elle, une Démarche à laquelle vous me forcez. Mais, enfin, l'Amitié obtient ſur mon Cœur ce que l'Amour n'a pu y obtenir. C'eſt à lui à qui vous devez la Réponſe que j'ai bien voulu faire à vôtre Lettre. J'ai cru, que des Sentimens auſſi délicats que ceux que vous me faites voir, méritoient que je fiſſe un Effort ſur moi-même. N'éxigez pas que j'aie pour

vous

vous une ſeconde fois une pareille Complaiſance. Elle me donna, à ces mots, la Lettre qu'elle m'écrivoit; &, ſe retirant à l'inſtant de la Fenêtre, elle alla rejoindre la Compagnie, ſans me donner le Loiſir de lui témoigner combien j'étois ſenſible à ſes Bontez. L'Empreſſement, que j'avois de voir ſa Réponſe, ne put me permettre de reſter long-tems chés la Comteſſe de Drécour. Je ſortis; &, à peine fus-je ſur le Dégré, que je l'ouvris. Voici ce que j'y lûs.

LETTRE.

SI mon Cœur pouvoit devenir ſenſible, je ſens qu'il auroit peine de réſiſter aux Sentimens que vous me faites paroitre. Tant de Sermens, tant d'Offres qui paroiſ-

roiſſent ſinceres, trouvent rarement une Ame méconnoiſſante. Mais, enfin, tel eſt votre Malheur, qu'au lieu de l'Amour, je n'ai que de l'Amitié à vous offrir. Plaignez-vous au Ciel de vos Malheurs : n'en accuſez que lui. S'il ne m'a pas donné un Cœur tendre, eſt-ce ma Faute; & devez-vous m'accuſer des Caprices du Sort? Je ſens, que ce que je vous écris va vous faire gémir, & que vous allez m'accuſer de Dureté & d'Ingratitude. Je prévois déjà tous les Reproches que vous m'allez faire, & tous les Noms que vous m'allez donner. Pour en arréter le Cours, & pour vous montrer que je voudrois vous rendre heureux, ſi je pouvois ſurmonter mon Tempérement, je veux bien vous aſſurer, que ſi jamais l'Amour me ſoumettoit, ce ſeroit ſous vos Loix; & que ſi je

pou-

pouvois me réſoudre à perdre ma Liberté, je n'aurois jamais, ni d'autre Amant, ni d'autre Epoux, que vous.

JE baiſai vint fois de ſuite cette Lettre: je m'eſtimai le Mortel le plus heureux. Puiſque je n'ai point de Rivaux à craindre, diſois-je en moi-même, je ſuis ſûr d'obtenir bientôt le Cœur de ma Maitreſſe. Elle m'en donne preſque l'Aſſûrance; & les Mouvemens de Joie, que je ſens, m'en ſont des Garants aſſurez. Je n'ai, pour vaincre les Obſtacles légers qui ſe préſentent, qu'à redoubler mes Soins & mes Empreſſemens.

DEPUIS ce Jour, je commençai à parler plus librement avec Mademoiſelle de Saint-Chon. Elle m'écoutoit de ſon

côté avec beaucoup moins d'Indifférence. Enfin, elle m'avoua, qu'elle m'aimoit, & que ſix Mois de Conſtance & d'Aſſiduïté avoient changé ſes Sentimens. Après l'Aveu, me dit-elle, que je viens de vous faire, c'eſt à vous d'agir de maniere que je n'aïe jamais lieu de m'en repentir. Vous me connoiſſez trop, pour penſer que je vous écoute encore long-tems comme Amant. Si vous m'aimez véritablement, il dépend de vous d'être heureux comme Epoux. Au Point où nous en ſommes venus, il faut, ou s'unir pour toujours, ou ſe ſéparer pour jamais. Ma Vertu, mon Devoir, m'impoſent cette Loi. Vous n'avez qu'à choiſir. Pouvez-vous douter, répondis-je, que je balance un ſeul Inſtant à preſſer l'Accompliſſe-

pliſſement d'un Mariage qui m'éleve au Faîte du Bonheur? Je ſuis mon Maitre. Je ne dépens que de moi. Le Ciel, vous le ſavez, m'a privé de mon Pere. Parlez: réglez vous-même le Tems fortuné où je deviendrai votre Epoux. Je puis, comme vous, repliqua Mademoiſelle de Saint-Chon, diſpoſer de ma Main. Je n'ai qu'une Tante, qui a pris ſoin d'élever mon Enfance. Son Conſentement eſt la ſeule Choſe qui ſoit néceſſaire. Je dois le lui demander par Reconnoiſſance. Nous ſommes certains de l'obtenir. Ainſi, puiſque vous me laiſſez la Maitreſſe du Tems de notre Mariage, prenez quinze Jours pour faire vos Arrangemens. Mais, gardons-nous, pour éviter de faire tenir des Discours inuti-

les, d'apprendre notre Deſſein au Public. Il vaut mieux qu'il ne ſoit inſtruit de notre Union, que dans l'inſtant qu'elle devra être formée. Je ſuivrai, répondis-je, ce que vous me preſcrivez; & mon Exactitude à vous obéïr vous ſera une nouvelle Preuve de mon Amour. Je ſuis charmé, que vous vouliés laiſſer ignorer nos Deſſeins au Public. Nous en ſerons cent fois plus tranquilles; & ſa Surpriſe ſera pour nous un nouveau Plaiſir. Mademoiſelle de Saint-Chon fut ravie de me voir entrer ſi parfaitement dans ſes Projets. Elle avoit des Raiſons déciſives pour en éxiger l'Exécution; & c'étoit de ces Projets, que dépendoit la Réüſſite de ſon Mariage.

Je vous ai déjà dit, mon Fils, continua Monſieur de Mom-

Mommejan le Pere, que ma Maitreſſe n'avoit affecté une partie des Ménagemens qu'elle avoit eus avec moi, que dans la Crainte que le Baron de Saint-Ciran, avec qui elle avoit des Liaiſons très fortes, ne vint à s'appercevoir de notre Intrigue. Cette même Raiſon l'obligeoit à faire notre Mariage *incognito*. Sans cela, elle comprenoit, qu'il étoit impoſſible qu'il pût réüſſir. Le Baron avoit des Engagemens ſi conſidérables avec elle, qu'en les mettant au jour, il étoit aſſûré d'écarter tous ſes Concurrens. J'ignorois cependant, que j'euſſe un Rival auſſi redoutable; & il étoit bien éloigné de croire, que ſa perfide Maitreſſe le ſacrifiât aux Richeſſes d'un autre Amant. Nous étions tous les deux les Dupes d'une Femme

fourbe, & d'autant plus dangereuſe, qu'elle couvroit, ſous les Apparences d'une grande Simplicité, ſes Ruſes & ſes Tromperies.

LE Tems, où notre Mariage devoit ſe conclurre, approchoit. Il ne reſtoit plus que cinq Jours. J'avois ſi bien pris mes Meſures, & j'étois ſi bien entré dans les Vûes de ma future Epouſe, que perſonne n'avoit aucun Soupçon. Malheureuſement pour moi, je ne réüſſiſſois que trop bien; & j'euſſe infailliblement tombé dans les Piéges qu'on me tendoit, ſi le Ciel, qui me réſervoit à d'autres Malheurs, n'eût voulu me faire éviter celui que me préparoit Mademoiſelle de Saint-Chon.

MON Rival, depuis quelques jours, avoit cru s'apper-

cevoir qu'on le regardoit plus froidement qu'à l'ordinaire. Il voulut s'éclaircir des Raiſons de ce Changement. Il en demanda la Cauſe. On le païa de ſi mauvaiſes Excuſes, & il apperçut tant d'Indifférence dans la Façon de ſe juſtifier, qu'il ne douta point qu'il ne fût trahi. Pour s'éclaircir plus ſûrement de ſon Malheur, il réſolut de diſſimuler, & d'éxaminer attentivement ce qui pouvoit en être la Cauſe. Après s'être donné inutilement pendant vingt-quatre Heures tous les Soins poſſibles, il deſeſpéroit de pouvoir découvrir s'il avoit réellement un Rival, lorſqu'il l'apprit par hazard, & qu'il en eut des Preuves évidentes.

J'ÉCRIVOIS tous les jours à Mademoiſelle de Saint-Chon, ſoit

ſoit pour lui rendre compte des Arrangemens que je prenois, ſoit pour lui jurer un Amour éternel. Comme je ne la voïois que chés la Comteſſe de Drécour, & que j'allois très rarement chés elle, pour éviter les Soupçons qu'on auroit pû avoir, j'étois obligé d'avoir recours à ce Moïen. Je faiſois même porter mes Lettres par une Perſonne inconnue. Trois jours avant le Tems marqué pour mon Mariage, le Baron de Saint-Ciran, étant allé chés ſa Maitreſſe, qui étoit ſortie, il ſe trouva préſent, lorſque l'Homme, qui portoit mes Billets, en remit un à la Femme-de-Chambre de Mademoiſelle de Saint-Chon, pour le lui donner lorſqu'elle ſeroit de retour au Logis. Saint-Ciran laiſſa partir mon Meſſager; &, lorſ-

lorſqu'il fut ſeul avec cette Femme, il ſçut ſi bien faire, & lui promit dans des Termes ſi forts de garder le Secret, que, joignant ſix Louïs à ſes Diſcours, il trouva le Secret de ſe faire remettre la Lettre, la décacheta, & y lut ces Paroles.

BILLET.

JE ne crois pas que je puiſſe attendre juſqu'après demain. Je meurs d'Amour & d'Impatience. Chaque Inſtant me paroit une Année; & ſi vous ne me conſolez par une de vos Lettres, je ſens que je ne pourrai réſiſter à la Tentation d'aller chés vous, & d'y montrer à vos Genoux le plus tendre des Amans. Pourquoi tant de Ménagemens, puiſque je dois être votre Epoux dans deux jours?

Ne

Ne devriés-vous pas me permettre d'aller vous dire moi-même, que je vous adorerai juſques dans le Tombeau, & que l'Himen augmentera chés moi les Feux de l'Amour ?

JUGEZ, mon Fils, dit Monſieur de Mommejan, quelle fut la Surpriſe du Baron de Saint-Ciran à la Lecture de ce Billet. Il reſta immobile, & privé pendant quelques Momens de l'Uſage de ſes Sens. Enfin, il revint à lui-même ; & le Deſeſpoir où il étoit lui inſpira le Deſſein le plus extraordinaire. Il réſolut de ſe perdre, & de ſe rendre entiérement malheureux, pour avoir la Satisfaction d'aſſocier à ſes Malheurs ſa perfide Maitreſſe. Il avoit avec elle des Engagemens, qu'il étoit le Maitre de lui faire tenir.

tenir. Il prit le Deſſein de les lui faire effectuer ; &, pour mieux cacher ſes Réſolutions, il fit ſemblant d'ignorer le Commerce qu'elle avoit avec moi. Je viens, lui dit-il, lorſqu'elle fut rentrée chés elle, vous demander l'Accompliſſement des Sermens que nous nous ſommes faits mutuellement. Mon Amour ne peut plus ſouffrir de ne pas vous poſſéder entiérement. Quelque heureux Amant que je ſois, je ſuis ſans ceſſe allarmé. Un Rien m'épouvante & m'étonne ; & mon Cœur ne ſera tranquille, que lorſque les Liens de l'Himen m'auront aſſûré l'éternelle Poſſeſſion des Biens que l'Amour m'a donnez.

Un Diſcours auſſi imprévû que celui-là fut un Coup de Foudre pour Mademoiſelle de Saint-

Saint-Chon. Son Embarras étoit d'autant plus grand, qu'elle voïoit dans les Yeux de Saint-Ciran, qu'il comptoit de n'être point refuſé, & qu'il prétendoit uſer de ſes Droits. Dans l'Extrémité où elle étoit réduite, elle crut que le ſeul Parti qui lui reſtoit, c'étoit la Feinte. Elle l'aſſûra, qu'elle ne tarderoit pas long-tems à le rendre entiérement heureux; & qu'on y étoit trop intéreſſée, pour qu'il dût rien craindre de ſon Changement. N'avez-vous pas, lui dit-elle, des Gages, qui vous aſſurent de ma Main? Et, puiſque je vous ai donné mon Cœur, que craignez-vous encore? Penſez-vous, que je vouluſſe vous ſacrifier à un vil Intérêt; & croïez-vous, qu'après les Foibleſſes que j'ai eues pour vous, je pûſſe me ré-

réſoudre à vous manquer de Parole?

TOUTES les vaines Proteſtations de Mademoiſelle de Saint-Chon ne firent aucun Effet ſur l'Eſprit de Saint-Ciran: ma Lettre lui avoit appris le Cas qu'il en devoit faire. Il reſta toujours ferme, & demanda opiniâtrément, qu'elle lui donnât la Main dans vingt-quatre Heures. Vous penſerez tout ce que vous voudrez, lui dit-il; mais, je vous jure, Mademoiſelle, que ſi vous reculez, vous me forcerez à faire un Eclat qui nous perdra tous deux: & je viendrai aiſément à bout d'empêcher, qu'aucun des Rivaux, que vous pourriés me donner, ſoit tenté d'accepter la Préférence que vous lui offririés.

CES dernieres Paroles achevérent

vérent d'accabler Mademoiſelle de Saint-Chon. Elle en comprit toute la Force : &, ſoupçonnant que Saint-Ciran avoit quelque Connoiſſance de notre Intrigue, elle prit dans l'inſtant la Réſolution de s'affranchir par ſa Perte du Chagrin qu'il vouloit lui donner. Il falloit diſſimuler, pour ſe mieux venger ; &, pour porter des Coups plus certains, elle feignit de conſentir à tout ce qu'il voulut. Puiſque vous éxigez abſolument, lui dit-elle, de ne différer notre Mariage que juſqu'à demain, il faut bien que j'y conſente. Je ſuis engagée avec vous par des Neuds trop forts, pour que je manque à ma Parole. Mais, vous voïez ſans doute, que ma Tante n'aïant point été inſtruite de notre Mariage, je dois du moins

moins lui en parler avant de paſſer plus avant. Trouvez-vous ce ſoir, ſur les huit Heures, au Jardin des Thuilleries. Je m'y rendrai au ſortir de chés elle; &, dès demain matin, il ne tiendra pas à moi, que vous n'obteniés ce que vous éxigez.

SAINT-CIRAN connoiſſoit trop la Perfidie de ſa Maitreſſe, pour ſe fier entiérement à ſa Promeſſe. Cependant, ne pouvant lui refuſer ce qu'elle lui demandoit, & réſolu de ſe porter à l'Extrémité, & de faire un Eclat, ſi elle manquoit à ſa Parole; le Cœur rempli d'Amour, de Deſeſpoir, de Dépit, & de Vengeance; il ſortit de chés Mademoiſelle de Saint-Chon, & ſe retira chés lui plongé dans la plus noire Triſteſſe. Il y attendit l'Heure où il retourneroit recevoir l'Aſſû-

rance de ce qu'on lui avoit promis. Quel eſt mon Deſtin! diſoit-il, & que vais-je faire? La Fureur, & le Plaiſir de me venger, me cachent une Partie des Maux où je vais me livrer. Ne vaudroit-il pas mieux oublier une Perfide, que de l'unir pour toujours à mon Sort? L'Oubli, & le Mépris, me vengeroient autant que la Douleur qu'elle reſſentira de la Perte de ſon Amant. Mais non, pourſuivoit-il: je veux l'attacher à mon malheureux Deſtin, & qu'elle partage tous les Maux qu'elle me fait ſouffrir. Lorſqu'elle m'aura donné la Main, je lui apprendrai, que je n'ignore point ſon Intrigue; & je lui montrerai un Mépris digne de ſa Conduite. J'aurai la Satisfaction de la voir auſſi infortunée que moi: &, quel

que

que ſoit le Précipice où je vais me jetter, je ne puis ſouffrir l'Idée de penſer qu'un Rival puiſſe me la ravir. La Perfide riroit de mon Deſeſpoir : & moi, je me livrerois aux Tranſports d'une inutile Rage.

PENDANT que Saint-Ciran gémiſſoit de ſon Malheur, Mademoiſelle de Saint-Chon penſoit à finir le ſien. Elle crut, dans un Cas auſſi preſſé que celui dans lequel elle ſe trouvoit, qu'elle devoit avoir recours aux Moïens les plus promts & les plus déciſifs ; & voici la Lettre qu'elle m'écrivit : elle vous fera connoître parfaitement ſon Caractere.

LETTRE.

SI vous m'aimez véritablement, rendez-vous chés moi dans

l'Inſtant. Il eſt inutile de vouloir garder deſormais de vains Ménagemens. On ſçait notre Secret, & l'on veut traverſer notre Bonheur. Mais, quelque choſe qu'on puiſſe faire, on ne pourra jamais me réſoudre à changer de Deſſein. Je ne crains, ni les Maux, ni la Suite des Calomnies dont on me ménace. Je vous connois trop, pour croire que vous puiſſiés jamais ajouter Foi aux Impoſtures, qu'un Malheureux, jaloux de votre Bonheur, ſeroit capable de débiter ſur mon Compte. Je ne puis actuellement vous en dire davantage. Venez chés moi, & je vous inſtruirai de tout ce qui ſe paſſe.

JUGEZ de ma Surpriſe, lorſque j'eus lû cette Lettre. Je volai chés ma perfide Maitreſſe. Je la trouvai plongée dans un

un Chagrin mortel. Un Ennemi, me dit-elle, d'autant plus dangereux que l'Amour & la Jalouſie le font agir, a réſolu de troubler notre Bonheur. Il a pénétré le Secret, que nous cachions avec ſoin; &, ne pouvant ſupporter l'Idée de voir ſon Rival heureux, il vient de me déclarer lui-même les abominables Projets qu'il médite d'éxécuter, ſi je vous donne la Main.

CE Diſcours m'enflamma de Colere. Quel eſt, m'écriai-je, le Malheureux, que je dois ſacrifier à ma Vengeance? Nommez-le, & j'ôſe vous aſſûrer, que je le ferai repentir de ſon indigne Procédé. Calmez-vous, repliqua Mademoiſelle de Saint-Chon; & apprennez le Détail des Obſtacles qui ſurviennent à notre Mariage. Vous con-

noiſſez le Baron de Saint-Ciran. Je me ſuis apperçue depuis quelque tems, qu'il me regardoit d'une maniere où l'Amour paroiſſoit avoir quelque part. Cependant, comme je croïois qu'il convenoit beaucoup plus que j'ignoraſſe entiérement des Sentimens qui ne pouvoient que me déplaire, que de chercher à les connoître, j'affectois toujours de ne faire aucune Attention à ſa Conduite. Mon Indifférence le réduiſit au Deſeſpoir. Il riſqua de me déclarer ſa Paſſion. La Façon, dont je lui répondis, & la Fierté avec laquelle je le traittai, lui apprirent clairement, qu'il ne devoit jamais rien eſpérer. Il crut, que je ne l'avois rebuté avec tant de Hauteur, que parcequ'il avoit quelque Rival caché. Il éxamina avec ſoin toutes mes

Dé-

Démarches ; mais, il ne put jamais avoir aucun Soupçon qui tombât ſur vous. Enfin, je ne ſai s'il a découvert aujourd'hui ce qu'il avoit ignoré : il eſt venu chés moi, il n'y a que deux ou trois Heures. Je ſai, m'a-t-il dit, que vous n'avez dédaigné mes Vœux, que pour vous donner à un Rival heureux. Mais, je ſaurai empécher qu'il ne jouïſſe de mon Malheur ; & je vous rendrai tous les Maux, que vous me faites. Puiſque vous me réduiſez au Deſeſpoir, il n'eſt rien que je n'entreprenne. Il faut vous réſoudre, ou à me donner la Main, ou à m'entendre dire par-tout, que vous m'avez accordé les dernieres Faveurs. J'ai trouvé le Moïen de rendre croïable mon Impoſture ; &, j'ai des Lettres dans leſquelles

votre Ecriture eſt ſi bien contrefaite, que je rendrai aiſément probable tous les Contes que je débiterai. Il m'a montré alors un Paquet de Papiers, dont pluſieurs ſemblent réellement écrits de ma Main. Il faut que je vous l'avoue : j'ai frémi, lorſque j'ai appris le Deſſein de Saint-Ciran. Que vous dirai-je ? Peu s'en faut, que je n'aïe eu l'Imbécilité de me laiſſer ébranler : & la Honte, de me voir expoſée aux Traits de la Calomnie, m'a preſque réduite au Point de devenir infidelle. Mais, enfin, l'Amour a pris le deſſus. Ma Tendreſſe m'a été un ſûr Garand de la vôtre ; & j'ai cru, que, puiſque j'avois pû vous donner mon Cœur, vous deviés l'avoir connu à fonds avant de l'accepter. Voïez à préſent

ce

ce que vous jugez à propos que je faſſe; & donnez-moi le Conſeil que vous croirez le plus ſalutaire.

J'ÉTOIS jeune, continua Monſieur de Mommejan, ſans Expérience, & amoureux à la Fureur. Il ne me vint jamais dans l'Eſprit rien qui pût me donner quelque Idée de la Trahiſon de ma Maitreſſe. Je donnai entiérement dans le Panneau qu'elle me tendoit. Ce qui me confirma entiérement dans ce qu'elle me diſoit, ce fut la Découverte de l'Interception de ma Lettre. Je lui en parlai par hazard, aïant l'Eſprit occupé de bien d'autres choſes. Quelle eſt cette Lettre? me dit-elle. Je ſuis ſorti ce matin, & depuis que je ſuis rentrée chés moi, je n'ai vû qui que ce ſoit que Saint-Ciran. Je fus ſurpris

de ce que m'apprennoit Mademoiſelle de Saint-Chon. Quoi! repliquai-je, votre Fille-de-Chambre ne vous a point rendu une Lettre qu'on lui a remiſe? Je n'en ai vû aucune, me répondit-elle. Apparemment qu'elle n'aura point ôſé me la donner devant Saint-Ciran, que j'ai trouvé chés moi lorſque je ſuis arrivée. Elle appella alors ſa Fille-de-Chambre, & lui demanda le Billet qu'elle avoit reçu. Elle nia qu'on lui en eut remis aucun. Comme l'Homme, qui le lui avoit donné, m'avoit rendu Réponſe, je lui ſoutins, qu'elle mentoit. L'Air embarraſſé, dont elle ſe défendit, acheva de nous perſuader, qu'elle étoit coupable. Sa Maitreſſe la menaça de la faire punir rigoureuſement, ſi elle n'avouoit pas ce qu'elle avoit fait

du Papier qu'on lui avoit confié : & elle lui promit de lui pardonner, ſi elle avouoit ſa Faute. Après bien des Peines & des Soins pour lui arracher ce Secret, elle déclara, qu'elle avoit remis le Billet à Saint-Ciran, qui, s'étant trouvé préſent, lorſqu'on le lui avoit rendu, avoit eu la Curioſité de le lire.

CET Aveu nous mit au fait de toute l'Avanture, & nous apprit de quelle maniere mon Rival avoit été inſtruit de tout ce qui ſe paſſoit. La Mauvaiſe-Foi qu'il avoit eue, en interceptant ma Lettre, me perſuada entiérement, qu'il étoit aſſez fourbe, pour avoir contrefait celles dont ma Maitreſſe ſe plaignoit : & la Diſſimulation qu'il avoit affectée, en paroiſſant ignorer que je fuſſe ſon

Rival, me ſembla une nouvelle Conviction de la Perfidie qu'il méditoit. Je crus, qu'il vouloit par-là donner un Air de Vrai-ſemblance & de Desintéreſſement à ſes Calomnies. C'eſt à moi, dis-je à ma Maitreſſe, à vous venger d'un Coquin; & vous n'aurez pas longtems à craindre ſa Mauvaiſe-Foi. Mon Dieu! répondit-elle. Voilà comme vous êtes faits, vous autres Hommes. Vous avez d'abord recours à des Partis violens. Ne pourriés-vous pas prendre un autre Moïen, que celui de pouſſer les Choſes à l'Extrême? Puiſque vous ſavez à préſent, que Saint-Ciran n'ignore point que vous êtes ſon Rival, je voudrois que vous euſſiés un Eclairciſſement avec lui, ſans vous porter à des Excès qui peuvent vous nuire. Quoi-

QUOIQUE Mademoiſelle de Saint-Chon me parlât de cette maniere, elle auroit été bien fachée que j'euſſe cru ſon Conſeil. Une Converſation ſuivie avec mon Rival auroit pû me faire ouvrir les Yeux. Quelque prévenu que je fûſſe, il pouvoit me donner des Preuves de ſon bon Droit, qui m'euſſent desabuſé. Auſſi ne me diſoit-elle d'agir d'une maniere paiſible, que parce qu'elle étoit bien aſſûrée, que je n'en ferois rien: &, au Point où les Choſes étoient venues, après avoir découvert que ma Lettre avoit été interceptée, il ne me reſtoit plus que les Voies de Fait, pour agir contre mon Rival. C'étoit-là ce que ſouhaitoit ma Maitreſſe. Elle ne ſe ſoucioit pas de riſquer de me perdre, pourvû qu'elle ſe vengeât.

Lorſqu'elle me vit fermement réſolu à me battre contre Saint-Ciran, elle recommença ſes Prieres, pour m'empécher d'éxécuter mon Deſſein. Mais, dans tous ſes Diſcours, elle méloit adroitement certains Traits, qui m'animoient toujours davantage. Enfin, quand elle vit que tout réüſſiſſoit ainſi qu'elle avoit ſouhaité, elle m'apprit que Saint-Ciran ſe trouveroit à huit Heures aux Thuilleries. Je dois lui parler encore, me dit-elle. Ainſi, avant de rien entreprendre, laiſſez-moi voir ſi je ne pourrai rien obtenir ſur lui. Je vous défens de paſſer plus avant, que vous ne m'aïés revûe.

Je promis à ma Maitreſſe tout ce qu'elle voulut, bien réſolu de lui manquer de Parole; & elle bien perſuadée que je ne

la lui tiendrois pas. Je la quittai enſuite, & fus aux Thuilleries attendre Saint-Ciran. Je me promenai près de deux Heures dans ce Jardin, cherchant par-tout mon Rival. Enfin, je le découvris au Bout de la grande Allée qui va aboutir au Pont tournant. Je le joignis; &, l'abordant bruſquement. Je veux, lui dis-je, vous montrer, qu'il eſt plus difficile de conſerver les Lettres, que de les intercepter. Trouvez-vous dans une Heure au Bout du Cours. Nous ſerons en Liberté d'agir. Fort volontiers, repliqua Saint-Ciran; & je vous ai beaucoup d'Obligation de me prévenir ſur une Choſe que j'avois tant d'Envie de vous propoſer. Je ne répondis point à mon Rival. Je le quittai, & ſortis des Thuilleries par la

Porte

Porte du Pont-Roïal où mon Caroſſe m'attendoit. Je fus au Rendez-vous. Peu de tems après Saint-Ciran s'y rendit. Il étoit déjà nuit ; & nous n'appréhendions point d'être vûs. Nous mîmes l'Epée à la Main, à deux cent Pas de nos Equipages, que nous avions laiſſés à deſſein dans un Endroit d'où nos Gens ne puſſent appercevoir notre Combat. Je bleſſai d'abord Saint-Ciran aſſez légérement à la Cuiſſe : l'Avantage m'anima ; & je l'attaquois avec beaucoup de Vigueur, quand deux Hommes accoururent vers nous, & nous ſéparérent. C'étoient le Comte de Meiruis, & le Chevalier de Vaxere. Ils venoient d'une Guinguette ; &, voulant profiter du beau Tems, ils avoient envoïé leurs Caroſſes pour les attendre à l'Entrée de

de Paris. Ils furent très ſurpris de notre Combat. Comme le Comte de Meiruis étoit mon Ami, & celui de Saint-Ciran, il voulut abſolument que nous lui avouaſſions la Cauſe de notre Différent. Je fis pendant quelque Tems difficulté de le ſatisfaire. Mais, enfin, croïant avoir raiſon de ne point ménager mon Rival, je me plaignis de l'Interception de ma Lettre. Il avoua, qu'il l'avoit retenue; mais, en même tems, il en dit les Raiſons, & ſe récria beaucoup ſur l'Infidélité de Mademoiſelle de Saint-Chon. Il aſſûra, qu'il avoit des Liaiſons très étroites avec elle, depuis plus d'un An; & qu'elle étoit coupable d'une Perfidie énorme. Je niai vivement que cela fût vrai. Mon Rival, au contraire, ſoutint toujours ce qu'il

qu'il avoit avancé: & nous allions nous échauffer de nouveau, lorſque le Comte de Meiruis, étonné de ce qu'il apprennoit, nous pria tous les deux de ſuſpendre notre Jugement. Je vois, nous dit-il, que le Ciel, qui n'a pas voulu la Perte de deux honnêtes Gens, m'a heureuſement envoïé ici, pour finir votre Haine, & empécher qu'elle n'eut de plus facheuſes Suites. Je vous promets, Parole d'Honneur, de vous apprendre des Choſes, qui vous rendront Amis mutuellement, & qui vous feront ouvrir les Yeux, & connoitre l'Aveuglement où vous êtes. Allons, continua-t-il, tous les quatre chés moi; & vous verrez, que je vous tiendrai éxactement ma Parole.

LA Bleſſure, que Saint-Ciran

ran avoit à la Cuiſſe, étoit exceſſivement légére ; & il vint ſans peine juſqu'à l'Endroit où nous avions laiſſé nos Equipages. Nous montâmes tous dans mon Caroſſe, & nous nous rendîmes chés le Comte de Meiruis. En y arrivant, notre prémier ſoin fut d'envoïer chercher un Chirurgien, pour penſer Saint-Ciran. Lorſque cela fut fait, & que nous fumes plus tranquiles : Je vais, nous dit le Comte de Meiruis, vous tenir la Parole que je vous ai donnée; mais, il faut auparavant que vous m'apprenniés en détail quels ſont vos Griefs ſur Mademoiſelle de Saint-Chon, ſans vous emporter l'un contre l'autre. Car, je vous réïtere encore, que je ſuis perſuadé que vous avez tous les deux Raiſon. Saint-Ciran prit alors la Parole.

Il raconta, que, depuis près d'un An, il étoit bien reçu de Mademoiſelle de Saint-Chon. Il en montra pluſieurs Lettres, qui juſtifioient ce qu'il avançoit. Il fit plus : il y joignit une Promeſſe de Mariage, qu'elle lui avoit donnée en échange d'une pareille qu'elle avoit reçue. Il détailla les principales Particularitez de l'Intrigue qu'il avoit eue avec elle ; & il dit des Choſes qui me parurent ſi bien circonſtanciées, que, malgré toute ma Préoccupation, je commençai à voir clairement, que je m'étois abuſé.

LORSQUE mon Rival eut achevé de parler, je racontai naturellement tout ce qui s'étoit paſſé entre Mademoiſelle de Saint-Chon & moi. Je n'oubliai point de montrer le Billet qu'elle m'avoit écrit au ſujet

de

de Saint-Ciran. Je rendis un Compte éxact de la Converſation que j'avois eue avec elle ſur les prétendues fauſſes Lettres qu'elle l'accuſoit d'avoir fait contrefaire. Comment ! s'écria-t-il. Eſt-il permis qu'elle pouſſe la Hardieſſe juſqu'au Point de ſoutenir une pareille Impoſture ? Je vous remets, pourſuivit-il, ſes Lettres. Confrontez-les avec celles que vous avez : faites-les voir à qui vous jugerez à propos ; & je me ſoumets à perdre mon Honneur, ſi elles ne ſont pas telles qu'elles les a écrites, & ſi l'on y a ajouté un ſeul Mot.

LE Comte de Meiruis, voïant que je n'étois pas tout-à-fait convaincu : Il me ſera aiſé, dit-il, de montrer la Vérité de ce que dit Monſieur de Saint-Ciran. On ne me ſoupçonnera

çonnera pas à coup ſûr d'avoir contrefait des Lettres de Mademoiſelle de Saint-Chon, à deſſein de l'empécher de s'établir. J'en ai dans ma Caſſette une trentaine, qu'elle m'a écrites il y a environ deux Ans. Nous pourrons aiſément les confronter avec celles dont il eſt queſtion.

UN Diſcours auſſi peu attendu nous jetta Saint-Ciran & moi dans une Surpriſe étonnante. Nous nous regardâmes pendant quelque tems, ſans nous rien dire. Enſuite, nous trouvâmes l'Avanture ſi comique, que, quelque fachés que nous fuſſions, nous ne pûmes nous empécher d'éclater de rire. Je vais, nous dit le Comte, vous montrer la Vérité de ce que je vous apprens. En effet, il ouvrit ſa Caſſette, & en tira une vintaine

vintaine de Lettres écrites de la Main de Mademoiſelle de Saint-Chon. Vous pouvez les voir, pourſuivit-il; & je vais moi-même, ſi vous voulez, en faire la Lecture. Il vaut mieux que ce ſoit moi, reprit le Chevalier de Vaxere. Je ſuis dans cette Affaire-ci la ſeule Perſonne deſintéreſſée; & les Piéces du Procès doivent par conſéquent m'être remiſe. Il prit alors la prémiere Lettre, qui lui tomba ſous la Main. Elle étoit écrite en ces Termes.

LETTRE.

SEREZ-VOUS toujours injuſte, mon cher Comte; & m'accuſerez-vous ſans ceſſe de Légéreté, lorſque c'eſt moi qui devrois vous faire ce Reproche? Vous fûtes hier au ſoir ſi diſtrait, vous pa-

parûtes ſi inquiet, qu'il ne me fut pas difficile d'appercevoir, que votre Cœur couroit après un Objet abſent. Voulez-vous que je vous parle ſans Feinte ? Depuis quelques Jours, je ſuis jalouſe, & jalouſe à la Fureur. Je ne ſai préciſement de qui ; mais, je n'en ſuis pas moins tourmentée. Si vous m'aimez encor, s'il vous reſte pour moi quelque Pitié, venez me raſſurer, venez me jurer un Ardeur éternelle. C'eſt entre mes Bras, qu'il faut faire le Serment que j'éxige. L'Amour le rendra plus reſpectable, & peut-être ôſerez-vous moins le violer.

Je compris, à la Lecture de cette Lettre, les Riſques que j'avois courus : & je perdis, comme vous penſez bien, cette grande Idée que j'avois conçue de la Chaſteté de ma Maitreſſe.

ſe. Pour Saint-Ciran, il ſavoit à quoi s'en tenir : il avoit été auſſi fortuné que le Comte de Meiruis, & ne s'étoit point arrêté à filer le parfait Amour. J'étois le ſeul des Amans de Mademoiſelle de Saint-Chon, qu'elle eut réduit aux Bornes étroites d'une Tendreſſe épurée. La Crainte où elle étoit que je ne me dégoutaſſe, & l'Expérience qui lui avoit appris combien les Amans entiérement heureux ſont rarement conſtans, l'avoient obligée à changer à mon égard ſa Façon d'agir ordinaire. Eſt-il poſſible, m'écriai-je, qu'on puiſſe pouſſer auſſi loin la Feinte & le Déguiſement ? J'avoue à ma Honte, qu'il ne falloit pas moins que ce que je vois, pour me faire revenir de ma Prévention.

JE ſuis moins ſurpris que vous, repliqua Saint-Ciran; mais, je ſuis auſſi piqué: &, quoique je me doutaſſe de la Perfidie & de la Coquetterie de Mademoiſelle de Saint-Chon, je n'aurois jamais crû qu'elle eut eu trois Intrigues différentes. Bon! répondit le Comte de Meiruis. Je ne ſuis que ſon ſecond Amant; &, puiſqu'àpréſent nous voilà tous d'accord, je vais, pour achever de cimenter notre Union, vous apprendre une Partie de ſes Avantures.

HISTOIRE
DU COMTE
DE MEIRUIS
ET DE
MADEMOISELLE
DE SAINT-CHON.

J'AI connu Mademoiſelle de Saint-Chon dès ſa tendre Jeuneſſe. Elle étoit Penſionaire dans un Couvent où j'avois une Sœur Religieuſe. Je la voïois ſouvent au Parloir. Elle étoit vive, & avoit cet Air de Sincérité & de Candeur, qui chés elle trompe ſi fort. La Facilité, que j'avois

à lui parler, m'en fit devenir amoureux. Comme je n'ai jamais été trop timide auprès des Femmes, je ne tardai pas à lui dire ce que je penſois. Elle ne m'en parut point offenſée; &, quoi qu'elle n'eut alors que dix-ſept ou dix-huit Ans, la Façon, dont elle reçut ma Déclaration, n'avoit rien qui ſentit la Novice. Elle ne me donna cependant aucune Eſpérance, & je reſtai encore près d'un An, la voïant tous les jours à la Grille, & n'en étant pas plus avancé. J'atribuois mon Malheur à ſon Tempéremment indifférent. Mais, enfin, je crus par la ſuite en appercevoir la Cauſe dans les Empreſſemens que le Chevalier de Pralin avoit pour elle. Il la voïoit ainſi que moi, ſous le Prétexte d'une Parente qu'il avoit

avoit dans le Couvent. Il eſt aimable, & d'une Figure gracieuſe. Il s'étoit rendu le Maitre de ſon Cœur: & juſqu'alors, quelque amoureux que je fuſſe, je ne m'en étois point apperçu. Cependant, ma Fortune & la ſienne changérent tout-à-coup de Face; & la Mort d'un de mes Oncles, qui me laiſſa un Héritage très conſidérable, fit prendre d'autres Sentimens à Mademoiſelle de Saint-Chon. Je devenois un Parti bien au-deſſus du Chevalier de Pralin: & comme elle a toujours ambitionné de faire un Etabliſſement conſidérable, quoiqu'elle ait été malheureuſe dans ſes Projets, elle commença à m'écouter plus favorablement. Je ne connoiſſois point le Fond de ſon Cœur. Ainſi, j'attribuois à ma Conſtance les

nouveaux Sentimens qu'elle me fit paroitre.

SANS que je vous amuſe plus long-tems par un Détail ennuïeux, je vous dirai, que je déplaçai entiérement le Chevalier de Pralin. Comme j'avois cru avoir quelque Raiſon d'être jaloux de lui, je demandai qu'on le bannît; & ſon Eloignement me fut accordé. Le pauvre Garçon reçut ſon Congé dans les Formes, ſans qu'on voulût lui dire la Raiſon pourquoi, ni entrer dans aucun Détail qui pût l'inſtruire de ce qui lui attiroit un Sort auſſi rigoureux. Il fallut qu'il prît patience. Il ſe retira, & me laiſſa le Maitre du Champ de Bataille. Le Sacrifice, que m'avoit fait Mademoiſelle de Saint-Chon, augmenta mon Amour. Je lui jurai la Paſſion

la

la plus tendre & la plus conſtante, & elle me promit une Ardeur réciproque. Je crois qu'elle m'aimoit réellement pour lors, & qu'elle diſoit ce qu'elle penſoit. Mais, malheureuſement pour elle & pour moi, ſa Tendreſſe s'évanouït quelque-tems après, ainſi que je vous le dirai bien-tôt.

L'ELOIGNEMENT du Chevalier de Pralin me donnoit une entiere Liberté: je n'étois plus contraint, lorsque je voïois ma Maitreſſe au Parloir; & je choiſiſſois les Momens pour la voir où je ſavois que je ne ſerois point incommodé par les Etrangers. Elle ſouffroit quelque-fois, qu'à la faveur des Trous de la Grille, je lui baiſaſſe la Main: & je m'apercevois, par la Façon dont elle en agiſſoit, que ſi nous euſſions été

plus libres, j'aurois, ſelon toutes les Apparances, été plus heureux. La Contrainte & les Difficultez irritoient mes Deſirs; & je maudiſſois cent fois par jour l'Invention des Grilles, & l'Inſtitution des Couvens. L'Amour eut pitié de mes Peines. La Tante de Mademoiſelle de Saint-Chon, chargée de ſon Education, par la Mort de ſon Pere & de ſa Mere, l'ôta du Couvent, & voulut qu'elle commençât de paroitre dans le Monde.

CETTE Nouvelle me cauſa les Tranſports de la Joïe la plus immodérée. Je pourrai donc, lui dis-je, vous aſſûrer tous les jours, que je vous adore. Je pourrai paſſer des Journées entieres dans les Aſſemblées où vous vous trouverez. Je m'eſtime trop heureux;

& mon Sort ſeroit parfait, ſi quelque peu de Crainte n'en altéroit la Félicité. Quelle eſt donc cette Crainte? reprit-elle. Voïons, que je vous raſſûre, ſi cela eſt poſſible; & que je calme cette Fraïeur, qui trouble votre Félicité. Vous allez entrer dans le Monde, lui répondis-je. Vous êtes trop belle, pour n'y point avoir un grand Nombre d'Adorateurs. Voulez-vous que je ſois tranquille? Allez: vous êtes fou, reprit-elle. Si vous me teniés un autre fois un pareil Diſcours, je ne vous le pardonnerois point. Vous devez me connoître, & me rendre plus de Juſtice. Ai-je eu juſqu'ici une Conduite, qui puiſſe vous faire naitre de pareils Soupçons? Elle accompagna ces derniers Mots d'un Regard tendre; &, me tendant

la Main d'une maniere languiſſante, je colai mes Levres deſſus, & je devins plus amoureux que je ne l'avois jamais été.

DE's que ma Maitreſſe fut ſortie du Couvent, mon premier Soin fut de m'informer des Aſſemblées où je pourrois la rencontrer. Elle alloit ſouvent chés la Baronne de Drécour, ainſi qu'elle fait encore. J'adoptai cette Société, & je n'allai preſque plus dans aucune autre Compagnie. J'étois trop paſſionné, pour vouloir perdre un ſeul des Momens où je pouvois être auprès de Mademoiſelle de Saint-Chon. Tant d'Aſſiduïtez la touchérent. Elle ne put réſiſter à m'accorder la Faveur de la voir chés elle; &, après avoir ſurmonté toutes les Difficultez qu'elle m'oppoſoit, il fut arrété, que, par le Moïen

de

de ſa Fille-de-Chambre, j'irois toutes les Nuits lui parler dans ſon Jardin, & qu'elle auroit ſoin de m'en faire ouvrir la Porte.

PENDANT quinze Jours, nos Rendez-vous ſe paſſérent ſans qu'il y eut rien d'extraordinaire. J'avois beau lui jurer un Amour éternel, lui proteſter qu'elle devoit me regarder comme un Homme qui ne ſongeoit qu'au Bonheur de devenir ſon Epoux : tous mes Diſcours furent inutiles. Enfin, un jour elle me mit à même d'obtenir ce que je ſouhaitois avec tant de Paſſion : mais, elle éxigea auparavant, que je lui donnaſſe une Promeſſe de Mariage, écrite & ſignée de ma Main. J'étois trop amoureux, pour lui refuſer l'Aſſurance d'une Choſe, que je deſirois

autant qu'elle d'effectuer. Je lui remis la Promeſſe qu'elle demandoit; & je fus entiérement heureux.

CE Diſcours, pourſuivit le Comte de Meiruis, en regardant Saint-Ciran & moi, vous bleſſe tous les deux ; mais, il n'en eſt pas moins conforme à l'éxacte Vérité. Je dois même vous dire, qu'il n'y a point d'Indiſcrétion à moi de vous révéler un Secret que la Conduite de Mademoiſelle de Saint-Chon m'a diſpenſé de garder dans le Silence, & que la Néceſſité de vous deſabuſer tous les deux me force à découvrir.

LES Faveurs, que ma Maitreſſe m'accordoit, loin de diminuër mon Amour, ne firent que l'augmenter. J'étois tous les jours plus empreſſé. Je la ſuivois par-tout. Les Momens, que

que je paſſois loin d'elle, me paroiſſoient affreux. J'ignorois que ma Tendreſſe & mon Aſſiduïté étoient ſouvent à charge; &, pendant plus de trois Mois, à compter du Jour où j'avois crû être entiérement heureux, je ne m'étois point apperçu, que ce Jour, où l'on avoit exigé une Promeſſe par écrit, avoit été le dernier où j'avois eu quelque Part au Cœur de Mademoiſelle de Saint-Chon. Depuis qu'elle étoit ſortie du Couvent, elle avoit renoué avec le Chevalier de Pralin: &, aïant repris pour lui ſes prémiers Sentimens, elle craignoit de me perdre, ſi je venois à m'en appercevoir. Elle avoit donc voulu s'aſſurer contre tous les Accidens qui pouvoient arriver, & prévenir les Effets de mon Dépit, ſi je venois à découvrir

ſon Infidélité. Ces Précautions ne furent point inutiles. Comme les Yeux des Amans ſont clairvoïans, quelques Soins qu'elle prît de cacher ſon Intrigue avec le Chevalier de Pralin, je crus entrevoir qu'elle le regardoit, dans les Aſſemblées où il ſe trouvoit, d'une maniere plus tendre & plus vive qu'à l'ordinaire. Elle ne pouvoit même quelquefois s'empécher de lui adreſſer la Parole, & de chercher à lier Converſation avec lui.

JE me plaignis de cette Façon d'agir. Je repréſentai vivement, qu'une pareille Conduite ne convenoit point, aïant pris les Liaiſons que nous avions déjà. Mademoiſelle de Saint-Chon ſe défendit beaucoup ſur ſon Caractere, que je devois connoître, & qui m'aſ-

ſuroit

ſuroit de ſa Conſtance. Pouvez-vous, me dit-elle, penſer d'une Façon auſſi outragante ſur mon Compte? Il faut que nous en ſoïons au Point où nous en ſommes, pour que je puiſſe ſouffrir un pareil Reproche ſans rompre bruſquement avec vous. Ses Pleurs, qu'elle joignit à ſes Diſcours, achevérent de me perſuader. Je me reprochai d'avoir été aſſez injuſte, pour lui faire un Outrage auſſi ſenſible. Je la ſuppliai de vouloir excuſer ma Jalouſie; & je lui promis bien de ne plus donner dans de ſemblables Chimeres. Je veux, me dit-elle, vous faire connoître le Fond de mon Cœur, &, par un ſeul Trait, vous montrer une fois pour toutes ma Façon de penſer. Vous avez été jaloux du Chevalier de Pralin. Pendant que

je

je vous ai vû frappé de cette Manie, je ne vous ai jamais propoſé de l'éviter. Ma Fierté n'auroit pu deſcendre à cette Complaiſance. A préſent, que vous êtes raiſonnable, je veux bien vous donner une Satisfaction à laquelle vous ne vous attendiés pas; & je vous promets, que, par la Façon froide & ſérieuſe dont j'agirai avec le Chevalier, il perdra l'Envie de ſe trouver dans les Endroits où j'irai.

Il étoit difficile, qu'après une pareille Aſſûrance, je puſſe continuer d'être jaloux; & ce qui acheva de bannir de mon Eſprit juſqu'au moindre Soupçon, c'eſt que Mademoiſelle de Saint-Chon me tint Parole, & que depuis ce Jour elle accabla le Chevalier de tant de Froideur, que, huit ou dix

Jours

Jours après, il diſcontinua d'aller chés la Baronne de Drécour. Je m'applaudiſſois d'être aimé ſi tendrement. Je croïois, qu'une Conduite auſſi ſage, & auſſi réguliere, ne pouvoit être païée que par la Concluſion de notre Mariage. Je preſſai Mademoiſelle de Saint-Chon d'y conſentir. Elle ne demandoit pas mieux : mais, elle auroit voulu, qu'auparavant le Comte de Florac, dont j'ai depuis été Héritier, m'eut fait une Donation de ſon Bien après ſa Mort. Elle craignoit que ce Comte, picqué de ce que je faiſois un Etabliſſement ſans ſon Conſentement, ne vint à me priver de ſa Succeſſion. Cette Difficulté ſauva mon Honneur, & me garantit d'un Malheur éternel. Pendant le tems qu'il fallut emploïer à cette Affaire, je

TAYLOR INST. OXFORD

je découvris des Choſes, qui me mirent parfaitement au fait du Caractere de Mademoiſelle de Saint-Chon. Il s'en falloit bien, qu'elle eut rompu avec le Chevalier de Pralin. Il étoit, au contraire, l'Amant de Cœur; & j'étois celui qu'elle deſtinoit à ſervir de Prétexte à ſes Foibleſſes. Voici comment je découvris ce Miſtere. Elle m'écrivoit ſouvent des Lettres, qu'elle me faiſoit rendre par ſa Fille-de-Chambre, Confidente de tous ſes Secrets. Cette Fille, auſſi peu ſcrupuleuſe que ſa Maitreſſe, ſavoit auſſi l'Intrigue qu'elle avoit avec le Chevalier de Pralin, & lui portoit des Billets doux, ainſi qu'à moi. Un matin, ſa Maitreſſe, avant de ſe mettre à ſa Toillette, écrivit, ſelon ſa louable Coutume, une Lettre au Chevalier

de

de Pralin, & une autre à moi. Elle ſe trompa en écrivant les Deſſus ; & m'adreſſa celle de mon Rival, & mit mon Nom ſur la ſienne.

LA Fille-de-Chambre vint faire ſon Meſſage ordinaire. Après m'avoir fort aſſûré, que ſa Maitreſſe n'avoit point dormi de toute la Nuit, parce qu'elle ne m'avoit point vû la Veille chés la Baronne de Drécour; & m'avoir fait un long Détail de tous les Diſcours tendres qu'elle avoit tenus ſur mon Compte; elle me fit une grande Révérence, me remit la Lettre de Pralin qui m'étoit adreſſée, & alla jouër le même Rolle auprès de lui. Lorsqu'elle fut ſortie, je décachetai la Lettre de Mademoiſelle de Saint-Chon. Jugez de ma Surpriſe, lorsque j'y lûs ces Paroles.

LET-

LETTRE.

UN peu de Patience, mon cher Pralin. Je ſouffre autant que vous. Mais, enfin, il faut ſavoir ſe contraindre quelque tems, lorsque notre Bonheur dépend d'une Gêne paſſagere. Je vous aime autant que vous m'aimez. Je connois donc quelles doivent être vos Inquiétudes: & vous avez Tort de m'accuſer de ne point entrer dans vos Peines. Quel que ſoit notre Amour, il doit tâcher d'entrer dans nos Vûes. Vous n'êtes pas riche, mon cher Chevalier. Il eſt vrai, que vous réparez par mille Qualitez avantageuſes ce Défaut de la Fortune. Mais, aujourd'hui, le Mérite ne fait pas vivre: il faut quelque-choſe de plus. Contraignez-vous donc, & patientez juſques à ce que

j'aïe

j'aïe fini avec votre Rival. Je vous donnerai alors des Moïens de vous vanger de tous les Maux qu'il vous cauſe. Mais, que dis-je? Ne l'en avez-vous pas puni par avance, & pouvez-vous envier ſi fort quelques Dehors de Tendreſſe, quand on vous prodigue avec excès les plus tendres Faveurs? Adieu, mon cher Chevalier. Nos Plaiſirs en ſeront plus vifs, lorſque nos Peines ſeront finies.

IL eſt impoſſible de s'imaginer quel fut mon Etonnement à la Lecture de cette Lettre. Je la lus & relus vint-fois. Je me figurois, que ce que je voïois étoit un Enchantement. Je crus pendant un tems, que j'étois livré au Sommeil, & que mon Songe ſe diſſiperoit par mon Reveil. Mais, après avoir bien éxaminé la Choſe, je fus con-

convaincu, que jamais Mortel n'avoit été ſauvé du Cocuage auſſi miraculeuſement que moi. Je m'abandonnai à mille Réflexions qui me tourmentoient. J'étois deſeſpéré d'avoir été la Dupe de ma perfide Maitreſſe. Je frémiſſois, lorsque je penſois au Danger que j'avois couru. Ma Promeſſe de Mariage ne laiſſoit pas de m'embaraſſer, quoique, muni de la Lettre que je venois de recevoir, j'euſſe de quoi la rendre inutile & de nulle Valeur.

PENDANT que je penſois à la Façon étourdie avec laquelle je m'étois attaché à Mademoiſelle de Saint-Chon, elle n'étoit pas dans un moindre Embarras. Pralin, qui avoit reçu la Lettre qu'elle m'écrivoit, & qui comprit la Mépriſe, courut chés elle, pour l'en aver-

avertir. Elle comprit, que le Mal étoit ſans Remede, & qu'il étoit impoſſible qu'elle pût entreprendre de ſe juſtifier. Elle réſolut donc de diſſimuler, & de voir quel Parti je prendrois, avant de rien déterminer. Quant à moi, après avoir bien réfléchi ſur ce qui m'étoit arrivé, je crus que le moins d'Eclat que pouroit faire une pareille Avanture ſeroit le meilleur. Je lui écrivis une Lettre, où je lui redemandois poliment ma Promeſſe de Mariage. Je lui diſois, que, ſans entrer dans un plus grand Détail, elle connoiſſoit aſſez les Raiſons que j'avois de rompre avec elle. Je lui promis de lui renvoïer en échange certain Papier, qu'on avoit malheureuſement mal adreſſé. Et je l'aſſurai de garder un éternel

Silen-

Silence ſur cette Affaire, ſi elle ne me forçoit à la découvrir. Je lui ai tenu Parole; & je n'euſſe jamais fait mention de ce qui s'eſt paſſé entre elle & moi, ſi la Néceſſité de deſabuſer deux honnêtes Gens, qu'elle expoſoit à s'égorger, ne m'eut forcé à rompre le Silence.

MADEMOISELLE de Saint-Chon, aïant conſenti à ce que je lui avois propoſé, je lui renvoïai ſa derniere Lettre, après qu'elle m'eut fait remettre ma Promeſſe. Au reſte, je ne tardai pas long-tems à être vengé de ſa Perfidie. Le Chevalier de Pralin s'en dégouta, & la quitta peu de Mois après cette Avanture, pour s'attacher à la Marquiſe de Valcontour.

C'EST-LA dit le Baron de Saint-

Saint-Ciran, le Commencement de mon Regne. Mes Vœux furent reçus, lorſque le Chevalier de Pralin fut infidelle. Je vous avoûrai pourtant, que j'avois toujours crû, qu'il ne s'étoit rien paſſé avant mon Bail, dont je dûſſe avoir ſujet de me plaindre. Mais, je vois, que j'ai riſqué preſque autant que vous. Vous vous trompez, repliqua le Comte de Meiruis. Je crois que vous êtes celui de nous trois, qui avez couru le moins de Danger; & que Monſieur de Mommejan eſt celui qui a été le plus près du Précipice. Il eſt vrai, répondis-je, que je dois à la Curioſité de Mr. le Baron le Repos de toute ma Vie. Quelle Excuſe ne dois-je point lui faire, d'avoir ajouté Foi à tous les Menſonges qu'on m'a débi-

tez, & de m'être fait avec lui une Affaire auſſi mal-à-propos. Oublions, repliqua Saint-Ciran, tout ce qui s'eſt paſſé. Je n'ai point de Regret, ni à notre Combat, ni à ma Bleſſure, puiſque l'un & l'autre nous devient auſſi utile. Voïons à préſent comment nous ſortirons d'Affaire avec Mademoiſelle de Saint-Chon. Je ſuis aſſuré, qu'elle eſt dans une grande Impatience de ſavoir ce que nous ſommes devenus l'un & l'autre. Si vous vouliés me croire, ſans faire rire le Public à nos Dépens, nous tiendrions tout ceci fort ſecret: nous imiterions le Comte de Meiruis; & nous prendrions congé d'elle par écrit. Je le veux de tout mon Cœur, répondis-je: &, pour rendre la Choſe plus comique, nous lui écrirons, ſi vous vou-

lez,

lez, une Lettre, que nous ſignerons tous les deux. Cette Idée parut ſi comique au Comte de Meiruis, & à Saint-Ciran, que nous éxécutames ſur le champ ce que nous avions projetté : & nous envoïâmes cette Lettre par un Domeſtique, quoi qu'il fût plus de dix Heures du Soir.

LETTRE.

UN Eclairciſſement, qui nous a été infiniment utile, nous engage à vous écrire, quelque tard qu'il ſoit. Nous connoiſſons les Inquiétudes où vous ſeriés de n'avoir des Nouvelles, ni de l'un, ni de l'autre. Le Comte de Meiruis, que nous avons rendu le Juge de nos Différens, a trouvé aiſément le Secret de nous accorder à l'amiable. Il n'eſt pas né-

ceſſaire de vous en dire davantage ; & nous croïons, que vous voïez aſſez où doit avoir abouti notre Converſation. Au reſte, quelque Raiſon que nous aïons de nous plaindre de vous, nous vous promettons d'être auſſi ſecrets que l'a été juſqu'à aujourd'hui le Comte de Meiruis, & qu'il l'auroit été toujours, ſi, pour garantir de vos Piéges deux Honnêtes-Gens prêts à s'égorger, il n'avoit été forcé de rompre le Silence.

CETTE Lettre frappa tellement l'Eſprit de Mademoiſelle de Saint-Chon, que, trois jours après cette Avanture, elle ſe jetta dans un Couvent, où elle prit le Voile, malgré les Oppoſitions de tous ſes Parens & de ſes Amis, qui ignoroient de quoi il étoit queſtion, & qui ne pouvoient deviner les Rai-

Raiſons qu'elle avoit de quitter le Monde auſſi bruſquement.

VOUS croïez, mon Fils, continua Monſieur de Mommejan, que la Conduite de Mademoiſelle de Saint-Chon dut me faire faire des Réfléxions ſur le Caractere des Femmes, & m'inſpirer d'être en garde contre leurs Charmes ſéducteurs. Point du tout. Je retombai bientôt dans un Egarement pareil à celui dont je venois de ſortir: & les Malheurs, que j'avois évitez, ne pûrent aſſez m'inſtruire, pour me faire éviter ceux qui m'accablérent dans la ſuite.

LA France aïant déclaré la Guerre à l'Eſpagne, on leva pluſieurs Régimens nouveaux. J'obtins l'Agrément d'en mettre un ſur pié: & comme je donnai tous mes Soins, pour

le faire le meilleur qu'il ſe pourroit, il fut deſtiné pour aller dans la Flandre la prémiere Année, en attendant qu'il fût aſſez diſcipliné pour pouvoir entrer en Campagne dans les ſuivantes. Je conduiſis mon Régiment à Valenciennes ; &, quoique je ne comptaſſe d'y reſter que très peu de Tems, aïant l'Agrément de faire la Campagne en qualité d'Aide-de-Camp de Monſieur le Maréchal de ***, & voulant retourner à Paris & profiter du reſte de l'Hiver pour ſonger à mon Equipage ; je changeai cependant de Deſſein, & loin de me préparer à ſuivre Monſr. le Maréchal, je ne ſongeai qu'à plaire à Madame de Negrepont, dont je devins amoureux éperdûment. Elle étoit Femme d'un Brigadier des Armées du Roi. Son Mari, extrémement âgé,

âgé, & ne pouvant continuer à ſervir, s'étoit retiré dans cette Ville avec une Penſion aſſez conſidérable.

JE voïois tous les jours cette Dame, chés le Commandant de la Place. Elle paſſoit pour la Femme du Monde la plus réſervée, la plus ſage, & en même-tems la plus dévote. Cela me chagrinoit fort. Je voulois quelque-fois prendre ſur moi de bannir de mon Cœur une Paſſion, au Contentement de laquelle je croïois trouver des Obſtacles inſurmontables. La Dévotion de Madame de Negrepont me deſeſpéroit : elle m'imprimoit même une eſpece de Reſpect, qui nuiſoit beaucoup à l'Avancement de mes Affaires, n'ôſant lui parler de ce que je penſois. Cependant, quelque infortuné que je crûſſe être, je ne pouvois ſurmonter

le Penchant qui m'attiroit vers elle. Je réſolus donc de m'y attacher entiérement, quelque-choſe qui pût en arriver. Je tâchois par mes Soins, & mes Empreſſemens, de la prévenir en ma faveur. J'affectois dans les Compagnies de me trouver auprès d'elle; & je ne laiſſois point échaper l'Occaſion de lui dire quelque-choſe de gracieux: mais, tout cela ne ſervoit à rien, ou à bien peu de choſe. Madame de Negrepont me répondoit avec un Air auſſi indifférent que modeſte. Ses Yeux ſe tournoient à peine vers moi, lorsqu'elle daignoit me répondre. Il eſt vrai, que j'avois la Conſolation de croire fermement, que je n'avois point de Rivaux: & j'aurois juré, que ſon Cœur n'étoit embraſé, que de l'Amour Divin.

Il y avoit des Momens, où je me regardois comme un Fou, de vouloir être amoureux d'une Sainte. Mais, toutes mes Réfléxions ne diminuant point ma Tendreſſe, je réſolus de riſquer une Déclaration. Que peut-il m'en arriver? diſois-je en moi-même. Je ne ſerai jamais plus malheureux que je le ſuis; puisque je n'ai aucune Eſpérance. Si elle condamne ma Hardieſſe, j'aurai toujours eu la Satisfaction de lui apprendre que je l'aimois.

AVANT de tenter cette Entrepriſe, je voulus la prévenir en ma faveur. Elle ſe récrioit ſouvent, dans ſes Diſcours, ſur le peu de Dévotion des Jeunes-Gens: elle condamnoit hautement leurs Mœurs déréglées; & elle plaignoit les Femmes, qui étoient obligées d'eſſuïer

les Débauches d'un jeune Mari. Car, pour des Amans, elle n'en parloit jamais; & le Mot d'Amour n'eut point ſorti de ſa Bouche. Je crus donc, qu'il étoit à propos, que je lui perſuadaſſe que j'avois aſſez de Penchant à devenir dévot, & que je lui donnaſſe bonne Opinion de ma Conduite. J'allois fort réguliérement deux ou trois fois le jour à l'Egliſe où Madame de Négrepont ſe trouvoit ordinairement. Je ne manquois, ni Vêpres, ni Salut. J'affectois un Maintien modeſte & retenu: je tâchois même de conſerver ma Gravité dans les Compagnies lorſqu'elle s'y trouvoit; & j'avois quelquefois l'Air d'un jeune Sulpicien traveſti en Officier. Ce que je prévoïois arriva. Madame de Négrepont fit attention à ma

Sa-

Sageſſe. Elle me regarda d'une Maniere moins indifférente. Elle ſouffrit même, que je l'entretinſſe. Il eſt vrai, que nos Converſations roulloient ordinairement ſur des Sujets édifians. Je tâchai de juſtifier par mes Diſcours l'Opinion qu'elle avoit de moi, & je me trouvois quelquefois ſi comique, & ſi plaiſant, lorſque je venois à m'éxaminer, que je me donnois la Comédie à moi-même. Heureuſement, dans ces pieux Entretiens, nous n'avions aucun Témoin. Il m'eut été ſans cela impoſſible de pouvoir continuer un Rolle auſſi pénible & auſſi éloigné de mon Etat & de mon Caractere. Madame de Négrepont, quelque dévote qu'on la crût, n'eut pas voulu rendre public nos Diſcours pieux. On étoit étonné des

longues Converſations qu'on nous voïoit avoir. D'abord que nous nous trouvions dans une Aſſemblée, où, ſans bleſſer la Bienſéance, nous pouvions parler ſans être entendus, nous mettions ſur le Tapis quelque Point de Morale; & Dieu ſçait les belles Choſes que nous diſions. Le Réſultat & la Fin de nos Colloques ſe terminoient à s'informer des Fêtes qu'il y avoit dans le Cours de la Semaine, des Egliſes où l'on précheroit, & autres Queſtions pieuſes de pareille Eſpece.

Je gagnai ſi bien la Confiance de Madame de Negrepont, & mon Stratagême me réüſſit ſi bien, qu'après ſon Directeur, j'étois la Perſonne qu'elle aimoit le plus. J'obtins la Permiſſion d'aller la voir chés elle, & d'y paſſer les Après-dînées.

dînées. Je l'accompagnois dans tous les Endroits où la conduiſoient les Dévotions dont elle s'acquittoit. Je prenois cependant la Précaution, que les Officiers de la Garniſon ne s'apperçuſſent pas de ma Conduite. Ils euſſent aiſément deviné la Cauſe de ma Dévotion: le Secret, que je voulois cacher, fut devenu public; & cela eut pû ruïner mes Affaires auprès de Madame de Negrepont. Elle en auroit été fâchée ſans doute; car, elle commençoit à ſentir pour moi quelque Inclination: mais, elle m'eut pourtant ſacrifié à ſa Réputation; étant ſi flattée de 'paſſer pour un Femme vertueuſe & dévote au ſuprême Dégré, que la Vanité l'eut aiſément emporté ſur l'Amour.

DE's que je m'apperçus,

l'Ambition, par l'Envie d'obtenir des Graces, ou d'en faire obtenir. Enfin, comme il n'eſt qui que ce ſoit, qui n'ait une Paſſion favorite, il eſt bien difficile, ou, pour mieux dire, il eſt impoſſible qu'il y ait une ſeule Femme, qui, étant attaquée par l'Endroit le plus foible, ne ſoit forcée de ſe rendre. D'ailleurs, l'Amour nait dans la Joie & les Plaiſirs; & juſqu'à l'Air qu'on reſpire à la Cour inſpire la Tendreſſe. Et croïez-vous, lui dis-je, qu'un Cœur ne puiſſe perdre ſa Liberté, que parmi les Tumultes du Monde? Peut-être, ajoutai-je en la regardant tendrement, eſt-il des Situations bien plus dangereuſes. Les Embarras, les Plaiſirs bruïans, qu'on goute à la Cour, & auxquels on ſe livre, ne laiſſent pas à l'Eſ-

l'Eſprit le Tems de réfléchir. Les Impreſſions que l'Amour y fait ſont ſi légéres, qu'à peine s'en apperçoit-on. L'Expérience nous montre, & c'eſt un Fait certain, que bien des Paſſions, qui ont commencé le Matin, finiſſent le Soir; &, ſemblables aux Fleurs que le Zephire fait éclore, elles ne durent, comme elles, que le Cours d'une Journée. Mais, lorsqu'on vient à aimer quelqu'un après avoir réfléchi longtems à l'Engagement qu'on va prendre, que l'Amour eſt pour ainſi dire appuïé de la Raiſon, qu'il a eu le Loiſir de croitre dans le Silence, & de ſe nourrir dans la Tranquilité; alors, les Bleſſûres qu'on a ſont inguériſſables, & il faut mourir dans les Fers qu'on s'eſt donnez.

VOUS parlez, me dit Madame

dame de Negrepont, d'un Ton ſi animé, que vous me feriés ſoupçonner, que vous êtes dans le Cas de ceux que vous croïez ne pouvoir briſer leurs Fers. Hé quoi! continua-t-elle en me fixant tendrement, me ſerois-je trompée ſur votre Compte, & ſeriés-vous auſſi étourdi que les autres Jeunes-Gens? Appellez-vous étourdi, répondis-je, aimer ce que le Ciel fit de plus adorable? Ah! Madame, ſi, pour être ſenſé, il ne faut pas avoir le Cœur tendre, j'ai renoncé pour toujours à la Sageſſe, dès le moment que je vous ai vûe.

JE ne m'attendois pas, reprit Madame de Negrepont, que notre Converſation dût ſe terminer par une Déclaration dont je devrois être fort ſcandaliſée. Avez-vous oublié, que

je

je ſuis mariée, que je dépens d'un autre, & que je ne ſaurois vous écouter ſans Crime? Si je faiſois mon Devoir, je vous bannirois pour toujours d'auprès de moi. Mais, l'Amitié, que j'ai pour vous, s'y oppoſe; & l'Eſpoir, que j'ai de vous faire revenir de votre Egarement, m'empêche de vous traiter comme vous le mériteriés. Vos Bontez, repliquai-je, Madame, ne me ſerviront de rien: &, puisque je ſuis condamné à ne pouvoir jamais eſpérer d'avoir quelque Part dans votre Cœur, je dois m'éloigner d'un Objet dont la Vûe accroit à chaque inſtant mon Amour & mon Supplice. Je vais vous éviter deſormais. Peut-être que l'Abſence m'aidera à rappeller ma Raiſon, & que je retrouverai loin de vous

ce

ce Repos que vous m'avez ravi.

MON Dieu! reprit Madame de Negrepont, vous prenez votre Parti en Homme picqué contre moi. Il ſemble, que vous vouliés me rendre reſponſable de vos Folies. Je penſe que je fais bien aſſez de vous permettre de continuer à me voir; & peut-être que je riſque..... Mais, j'allois dire une Sottiſe, dont peut-être vous vous ſeriés prévenu à mon Deſavantage; & ma Crainte eut ſervi à redoubler votre Eſpérance. Que craignez-vous, lui repondis-je, Madame; & quels Dangers puis-je vous faire courrir? Pouvez-vous redouter un Infortuné, que vous ne pouvez ſouffrir? Qui vous a dit, repliqua la ruſée Dévote, que je ne puis vous ſouffrir?

frir? Mes Manieres vous l'ont-elles appris? La Conduite, que j'ai tenue avec vous, eſt-elle d'une Femme dont le Cœur reſſent quelque Antipathie? Puiſque vous me forcez à vous découvrir mes Sentimens, & qu'il m'eſt impoſſible de ſoutenir votre *Injuſtice*, je veux bien vous avouër, que ſi j'étois Maitreſſe de ma Main, je n'en diſpoſerois jamais qu'en votre Faveur. Voïez, après cet Aveu, ſi vous pouvez avec raiſon m'accuſer de vous haïr. Je veux bien faire davantage; &, pour vous conſoler, je vous permets d'eſpérer, que, ſi jamais je devenois libre, je ne ſerois qu'à vous. Mon Mari eſt extrémement âgé. . . . . Mais, continua-t-elle, je ſens, qu'en voulant flatter votre Douleur, je m'égare dans mes Diſcours.

Chan-

Changeons d'Entretien; & ſongez, que c'eſt dans le Tems, & dans votre Conſtance, ſi vous aimez véritablement, que vous devez avoir quelque Eſpoir.

J'ETOIS ſi enchanté de ce que me diſoit Madame de Negrepont, qu'à peine eu-je la Force de lui répondre. Comme je m'étois attendu à un Accueil ſévére, & que j'avois redouté ſa Dévotion, ma Surpriſe augmenta ma Satisfaction. Je lui pris la Main malgré elle, & la portant à ma Bouche, je la baiſai tendrement. Elle rougit, & parut ſe facher de ma Liberté. Je craignis de l'avoir trop irritée. Je la ſuppliai de me pardonner mon Audace; &, après quelque Réſiſtance, elle ſe laiſſa fléchir, & nous arrêtâmes d'un commun Accord, que,

que, moïennant qu'elle me permettroit de lui parler quelquefois de ma Paſſion, je me tiendrois dans les Bornes de la plus étroite Bienſéance. Nous ſtipulames même dans notre Accord, que je ne me ſervirois que de Termes qui ne pûſſent point bleſſer des Oreilles Dévotes. Enfin, Madame de Negrepont, en me permettant d'être amoureux d'elle, prit toutes les Précautions que ſa Dévotion éxigeoit.

JE reſtai près de quinze Jours dans le même Etat avec ma Maitreſſe. Je lui diſois, que je l'adorois, que je ne pouvois vivre éloigné d'elle, & tous ces vains Diſcours que les Amans débitent. J'avois ſoin de méler dans ma Converſation quelque Expreſſion qui fît ſentir la Pureté & la Délicateſſe de

de mes Sentimens. Cela étoit néceſſaire. Autrement, Madame de Negrepont eut paru peu ſatisfaite. J'eſpérois bien, cependant, que l'Amour auroit Pitié de mes Peines, & que ſa Dévotion ſe ralentiroit peu-à-peu. La Choſe arriva comme je l'avois prévûe.

DEPUIS ma Déclaration, je n'avois point diſcontinué de l'accompagner, lorſqu'elle s'acquittoit de cent pieux Devoirs. Je faiſois avec elle les Stations; & j'allois aux Egliſes où l'on fêtoit le Saint du Jour. Quoique je fuſſe alors auprès d'elle ſur le pié d'Amant déclaré, il falloit toujours, que j'y jouaſſe le Rolle d'Ami, & de Camarade de Dévotion. Elle me propoſa un jour de la conduire le lendemain juſqu'à un Village éloigné d'une demi-lieue de la Vil-

Ville, où tout le Monde alloit en Pélerinage. Nous irons, me dit-elle en Caroſſe ; car, quelque bonne Intention que j'aie, je ne ſaurois faire ce Chemin à-pié. Je vous attens à huit Heures du Matin. Nous dinerons au Village, avant de retourner ici. Venez me chercher dans votre Equipage: je ſuis obligée de laiſſer le mien à mon Mari.

JE ne manquai point d'obéïr à Madame de Negrepont. Je me trouvai le lendemain chés elle à l'heure qu'elle m'avoit donnée, & nous partimes pour notre Pélerinage. Pendant tout le Chemin, nous parlames beaucoup plus Tendreſſe que Dévotion : &, de la maniere dont ma Maitreſſe me répondoit, je ſentois naître dans mon Cœur une Eſpérance qui

ſembloit me promettre que ce Pélerinage pourroit bien être un Pélerinage de Cithere.

LORSQUE nous fumes arrivez, après avoir été viſiter tout ce qu'on montre à ceux qui vont dans ce Village, & nous être acquité des autres Devoirs de Pélerin, nous allames dans une Auberge, où nos Gens, qui nous attendoient, avoient eu ſoin de nous faire préparer à manger. Nous dinames aſſez bien. Madame de Negrepont étoit fort enjouée. Elle aſſuroit que la Campagne lui inſpiroit une Gaîté, qui lui paroiſſoit extraordinaire. Je ne ſai, diſoit-elle; mais, je ſens que ſi mon Cœur étoit capable de ſe révolter contre le Joug où je l'ai réduit, la Vie champêtre ſeroit la ſeule Choſe qui pût lui en donner le Pou-

Pouvoir. Je ne m'étonne plus de ce que les Romans diſent des Amours des Bergers & des Bergeres. Réellement, lui repondis-je, la Campagne donne du Gout pour la Tendreſſe, & l'Air qu'on y reſpire influe ſur les Ames les plus indifférentes. Voulez-vous en faire l'Epreuve ? En attendant que nos Gens aïent diné, parcourons ce petit Bois, que vous voïez au bout du Jardin. Je m'en garderai bien, repliqua Madame de Negrepont. Je ne me plains déjà que trop des Sentimens que j'ai; & vous voulez que j'aille reſpirer un Air, qui peut les augmenter. Je la preſſai cependant ſi fort, que, malgré ſa Réſiſtance, elle conſentit enfin d'aller faire un Tour de Promenade.

SANS m'arréter d'avantage

au Souvenir de mes Foibleſſes paſſées, je me contenterai de vous dire, que cette Complaiſance fut fatale à la Dévotion de Madame de Negrepont. Elle avoit fait le prémier Pas. L'Occaſion étoit périlleuſe. Elle n'étoit, comme je vous l'ai déjà appris, rien moins que ſcrupuleuſe. Elle croïoit m'avoir amené au Point qu'elle vouloit : &, penſant n'avoir plus rien à ménager, elle m'accorda des Faveurs, que ma Prévention me rendoit beaucoup plus précieuſes qu'elles ne l'étoient.

JE ne vous rappelle, mon Fils, continua Monſieur de Mommejan, les Egaremens où je ſuis tombé, que pour vous donner le Moïen de les éviter. Tachez de profiter des Fautes que j'ai faites, & que le Souvenir

venir des Maux, où m'ont plongé les Femmes, vous faſſe craindre d'avoir le même Sort. Depuis ce Jour, où je croïois être le Mortel le plus fortuné, Madame de Negrepont affecta d'avoir pour moi la plus vive Tendreſſe. Elle fondoit en Larmes, dès que je paſſois quelque Momens éloigné d'elle. Je la quittai ſouvent, qu'elle paroiſſoit de la meilleure Humeur du Monde; &, lorsque je retournois auprès d'elle, je la trouvois noïée dans les Pleurs. Il falloit que j'emploïaſſe les Heures entieres à la conſoler; & que je lui juraſſe que je l'aimerois éternellement. Enfin, ſi jamais on a pû ſe flatter de la Tendreſſe d'une Femme, j'eus toutes les Raiſons de me croire aſſûré de celle de ma Maitreſſe. Vous allez voir où elle vouloit

en venir, & le Sacrifice qu'elle me demanda. Comme elle affectoit ſans ceſſe de douter de ma Conſtance, & que j'emploïois tous mes Soins à la raſſûrer: Jurez-moi, me dit-elle un jour, que vous m'accorderez ce que je vous demanderai; mais, jurez-le-moi ſur ce qu'il y a de plus ſacré. J'étois bien éloigné de prévoir ce qu'elle vouloit éxiger de moi. Je ne balançai pas à lui promettre d'éxécuter tout ce qu'elle voudroit. Nous verrons, pourſuivit-elle, ſi vous êtes Homme de Parole. Je vais vous toucher par un Endroit ſenſible. Vous trouverez d'abord ma Propoſition extraordinaire: mais, ſi vous aimez véritablement, vous paſſerez par-deſſus quelques vains Scrupules. Je crains ſans ceſſe, que vous ne de-

deveniés volage. Il n'eſt qu'un Moïen, pour vous attacher entiérement à moi. Il faut m'aider à empoiſonner mon Mari, & m'épouſer enſuite. Juſte Dieu! m'écriai-je. Qu'ôſez-vous me propoſer, Madame; & pour qui me prenez-vous? J'étois ſi émû, que je fus obligé de garder quelque tems le Silence. Aïant un peu repris mes Eſprits; &, conſidérant de quel horrible Projet on vouloit me rendre complice, je réſolus de rompre ſur le champ avec une Femme auſſi éxécrable, & qui pouvoit me jetter dans des Inconvéniens affreux. La Propoſition, lui dis-je, Madame, que vous venez de me faire, a banni entiérement la Tendreſſe que j'avois pour vous. Je vois, que nous ne ſommes pas faits l'un pour l'autre; & je

frémis d'avoir pû aimer une Perſonne dont les Sentimens ſont auſſi abominables.

VOUS croirez, mon Fils, continua Monſieur de Mommejan, que l'Horreur, que je témoignois à Madame de Negrepont, dût faire quelque Impreſſion ſur elle. Point du tout. Elle affecta pour moi autant de Mépris que je lui en témoignois. J'avois toujours bien crû, me répondit-elle, que vous étiés un Traître & un Lâche. Vous ne ſavez, ni aimer, ni être heureux. Vous faites fort bien de vouloir m'éviter; car, ſi vous vous aviſiés de me parler, je vous bruſquerois devant tout le Monde. Je ne vous crains point. Vous n'avez aucune Lettre de moi: & ma Réputation eſt trop bien établie, pour qu'elle dépende des

Diſ-

Diſcours d'un jeune Etourdi tel que vous. Je vous avertis même, que, s'il vous échappe jamais quelque Diſcours, je ſaurai vous en punir. Ce ne ſera pas, lui dis-je, Madame, ni la Crainte, ni vos Menaces, qui m'obligeront à garder le Silence: mais, mon Honneur y eſt trop intéreſſé; & je mourrois de Honte, ſi l'on croïoit qu'on a pû m'eſtimer aſſez peu, pour me faire une Propoſition auſſi affreuſe. Je ſortis alors de chés elle; &, pendant près d'un Mois, je ne la vis que deux fois dans une Aſſemblée, où j'évitai de me trouver auprès d'elle. Je comptois même, qu'elle m'avoit entiérement oublié: mais, elle ſongeoit à ſe vanger de l'Offenſe qu'elle croïoit avoir reçue par mon Refus; &, lorſque je m'y attendois le

moins, elle voulut me faire périr.

J'ALLOIS promener ordinairement à une Maiſon de Campagne éloignée d'un Quart de Lieue de la Ville; & il m'arrivoit ſouvent d'y aller ſeul, & à-pié. Un jour, comme je retournois à Valenciennes, & que le Jour étoit déjà fort avancé, un Homme me tira dans le Chemin un Coup de Piſtolet. Heureuſement, il ne me bleſſa point, quoi qu'il ne fût pas à dix Pas de moi. Je mis l'Epée à la Main, & dans l'inſtant je l'eus joint, quoi qu'il courrût pour m'éviter. J'étois ſi tranſporté de Colere, que, ſans lui donner le Loiſir de ſe reconnoître, je lui paſſai mon Epée au travers du Corps, & le renverſai par terre. Il expira dans le moment. Comme j'al-

j'allois m'éloigner, & laiſſer ce Malheureux noïé dans ſon Sang, qui ſortoit en abondance de ſa Bleſſure, je vis paroitre de loin deux Perſonnes, qui appelloient les Païſans au Secours, & crioient *au Voleur*. Quoique je cruſſe n'avoir rien à craindre de la Mort que je venois de donner à un Homme qui avoit voulu m'aſſaſſiner, je penſai que le plus ſûr étoit d'éviter une Juſtification ennuïeuſe & pénible. J'étois fort peu éloigné de la Ville : ces Gens qui crioient après moi étoient aſſez éloignés ; & il n'y avoit perſonne ſur le Chemin. Je me hatai donc d'arriver à Valenciennes, & j'y entrai ſans qu'il me fût ſurvenu aucun Accident.

JE ne parlai à perſonne de ce qui m'étoit arrivé, & je crus qu'il étoit impoſſible qu'on pût

ſavoir, quelque Perquiſition que l'on fît, que c'étoit moi qui avois tué cet Homme; les Gens, qui avoient crié *au Voleur*, étant trop éloignés pour avoir pû diſtinguer ma Phiſionomie. Je fus cependant bien ſurpris, lorſque, deux jours après mon Avanture, le Commandant de la Place m'envoïa avertir en ſecret de me ſauver, & de ſortir du Roïaume; parce qu'il y avoit des Ordres pour me faire arrêter, & qu'on avoit prouvé dans une Procédure, que c'étoit moi qui avois aſſaſſiné Monſieur de Préval, Chanoine de la Collegiale, qu'on avoit trouvé mort ſur le grand Chemin. Le Détail, que me fit l'Officier de l'Affaire qui m'étoit arrivée, ne me laiſſa pas lieu de douter, qu'on ne ſçût que j'étois le Meurtrier du Cha-

Chanoine. Il me parla des deux Hommes, qui avoient apellé au Secours: il me dit l'Habit, que je portois ce jour-là, & que je n'avois plus remis depuis. Il n'oublia, de toute mon Avanture, que le Coup de Piſtolet qu'on m'avoit tiré; & m'aſſura, qu'il n'en étoit point du-tout parlé dans la Procédure, & qu'il y étoit ſimplement ſpécifié, que l'on m'avoit vû pourſuivant le Chanoine, & lui paſſant mon Epée au travers du Corps. Croïez-moi, ajouta-t-il: ne perdez point de Tems; & ſauvez-vous à Mons. Vous avez des Ennemis puiſſans: & tous les Prêtres font un Bruit étonnant. Outre le Décret de Priſe de Corps, qu'on a obtenu contre vous, on a encore écrit à Monſieur le Maréchal de***. Le Chapitre en Corps vous

pourſuit, & prend en main l'Affaire d'un Chanoine tué ſur un grand Chemin. Tout ce que vous pourez dire ne pourra peut-être pas rendre votre Cauſe meilleure. Ne riſquez donc pas une Juſtification auſſi incertaine. Je ſuivis le Conſeil de cet Officier. Je partis dans le moment pour Mons, & à peine eus-je le Loiſir de donner quelque Ordre à mes Affaires.

LORSQUE je fus en ſureté, & que je commençai à me reconnoître, & à faire attention ſur ce qui m'arrivoit, je ne ſavois par quel haſard un Chanoine avoit voulu m'aſſaſſiner. Il faut abſolument, diſois-je, qu'il ſe ſoit trompé, & qu'il m'ait pris pour un autre. Je n'eus jamais aucun Démélé avec lui. Je ne le connoiſſois point. Pourquoi donc eut-il

voulu

voulu m'ôter la Vie ? Je me perdois dans ces Réfléxions ; & plus je voulois approfondir ce Miſtere, plus je le trouvois impénétrable.

LES Procédures, qu'on avoit commencées continuoient toujours. J'avois chargé, avant mon *Départ*, un Avocat de défendre ma Cauſe. Mais, tout ce qu'il fit ne put empécher, qu'on ne me condamnât par coutumace à avoir la Tête coupée. Il m'écrivit, que, de la Façon dont étoit la Procédure, quelque innocent que je fuſſe, il ne me conſeilloit pas de me remettre, & qu'on ne pouvoit dire comment tourneroit cette Affaire, ni aïant aucune Preuve contre le Chanoine, & aucun des Témoins n'aïant fait mention du Coup de Piſtolet dont je me plaignois, & qui m'au-

m'auroit excuſé entiérement. Ces Nouvelles m'affligérent ſenſiblement. La Cour, inſtruite du prétendu Aſſaſſinat de guet-à-pens, dont on m'accuſoit, nomma à mon Régiment; & je me trouvai tout-à-coup ſans Emploi, & banni de ma Patrie.

QUELQUE foudroïans que fuſſent ces Coups de la Fortune, je ne perdis point Courage. J'allai à Bruxelles, & l'Electeur de Baviere, qui commandoit pour-lors dans les Païs-Bas, me promit ſa Protection, & de me faire avoir de l'Emploi. Cette Etincelle de Bonheur diſſipa une partie de mes Chagrins: &, ignorant les Maux que les Femmes me cauſoient, je devins amoureux d'une jeune Irlandoiſe, Epouſe d'un Officier de la même Nation.

tion. Elle étoit jolie, mais exceſſivement intéreſſée ; & parloit ſi mal François, que bien ſouvent je n'entendois pas ce qu'elle diſoit. Lorſque je lui jurois, que je l'aimerois toujours, & que je cherchois les Expreſſions les plus tendres & les plus vives, pour lui expliquer mes Sentimens, elle répondoit à mes Tendreſſes par un *Paardi, j'en ſuis chaarmée : an vérité, maantez-vous point ?* Un Diſcours auſſi extraordinaire eut dû ralentir mon Amour. Mais, j'étois d'un Tempérament ſi tendre, & je me livrois ſi fort aux Paſſions dont j'étois épris, que je trouvois des charmes dans ce qui m'eut dû paroître ridicule.

JE ne fus pas long-tems ſans païer chérement ma Sottiſe. Madame la Baronne de Fline, (car,

(car, tout Irlandois hors de ſon Païs, eſt toujours Comte ou Baron,) me réduiſit dans un Etat, où j'eus le Loiſir de réfléchir ſur mes Egaremens. Elle me fit faire des Dépenſes ſi outrées, que je me trouvai bientôt endetté de tous côtez. Mes Biens avoient été ſaiſis & confiſqués en France; & ce n'étoit qu'avec une Peine infinie, que je pouvois tirer quelque Argent de chés moi. Dès que Madame de Fline vît que mes Finances baiſſoient, ſon Amour diminua auſſi: & comme je me trouvai à la fin réduit au dernier Embarras, ſa Tendreſſe ſe trouva auſſi toute diſſipée. Elle s'étoit en allée en Fumée, ainſi que mon Argent.

UNE Conduite ſi perfide commença à me faire ouvrir les Yeux. Pour la prémiere fois

en

en ma Vie, je fis des Réfléxions ſur le Caractere des Femmes. J'éxaminois les Malheurs qu'elles m'avoient cauſez. Si je n'avois jamais connu, diſois-je, Madame de Negrepont, je ne ſerois point proſcrit de ma Patrie ; & ſi, après avoir eſſuïé ce prémier Malheur, je me fuſſe corrigé, & n'euſſe point aimé Madame de Fline, je ne me trouverois point dans la Situation embaraſſante où m'ont mis les folles Dépenſes que j'ai faites.

TOUS les Raiſonnemens ſenſez, que je faiſois, ne rétabliſſoient pas ma Fortune. Les Regrets étoient ſuperflus, & ne ſervoient à rien. Ils augmentoient au contraire mes Peines, & me rappelloient le Souvenir des Biens que j'avois perdus.

LORSQUE j'étois dans un Etat

Etat auſſi triſte, le Ciel, tou-touché de mes Malheurs, fit changer mon Sort tout-à-coup. Madame de Negrepont fut attaquée d'une Maladie violente, dont elle mourut. Quand elle eut perdu tout Eſpoir, & qu'elle vit qu'il falloit qu'elle allât rendre Compte des Crimes qu'elle avoit commis, elle avoua à ſon Confeſſeur, qu'elavoit engagé Monſieur de Préval à m'aſſaſſiner. Elle reconnut, qu'il avoit été long-tems ſon Amant en ſecret; qu'elle l'avoit quitté par rapport à moi; & qu'elle lui avoit promis, comme il étoit toujours très amoureux, de l'écouter de nouveau, s'il m'aſſaſſinoit. Elle l'avoit aſſûré, pour l'engager à ſe porter à cet Excès, qu'elle n'ôſeroit ſe livrer de nouveau à lui tant que je vivrois,

vrois, dans la Crainte que le Dépit ne m'obligeât à publier les Faveurs qu'elle m'avoit accordées. Elle ajouta, que le Chanoine, ſéduit par ſa Paſſion, avoit conſenti à ce qu'elle éxigeoit, & que ſachant l'Endroit où cet Abbé devoit m'attendre, elle avoit chargé deux Hommes, qu'elle avoit gagnés, d'éxaminer de loin comment la Choſe ſe paſſeroit: & c'étoient les deux mêmes Hommes, qui avoient dépoſé contre moi, & qu'elle avoit envoïés depuis en Hollande s'embarquer pour les Indes, craignant que le Secret qu'elle leur avoit confié ne vînt à tranſpirer.

LE Confeſſeur de Madame de Negrepont, ſurpris d'un Complot auſſi noir, lui refuſa l'Abſolution, & lui fit voir, qu'elle ne devoit eſpérer aucun Par-

Pardon du Ciel, ſi elle ne réparoit, par un Aveu autentique avant ſa Mort, le Tort qu'elle m'avoit fait ; & ſi elle ne me juſtifioit pas entiérement devant mes Juges & devant le Public. Quelque dur que dût paroître cet Aveu à Madame de Negrepont, l'Appréhenſion d'un Supplice éternel, & l'Etat dans lequel elle ſe voïoit, n'aïant preſque plus de part à la Vie, la déterminérent à faire la Déclaration qu'éxigeoit ſon Confeſſeur. Elle envoïa chercher un Notaire ; &, devant quatre Témoins, elle lui dicta ce que je viens de vous dire, & mourut quelques Heures après. Le Confeſſeur porta cette Déclaration au Commandant de la Place, qui en envoïa un Extrait à la Cour. Mon Avocat m'écrivit ce qui venoit d'arriver ;

river; ce qui ne me confirma pas médiocrement dans la Réſolution d'être en garde à l'avenir contre mes Paſſions. Je partis pour Valenciennes : je me préſentai à mes Juges, qui caſſérent leur prémiere Sentence, & par une nouvelle me mirent hors de Cour & de Procès. Je rentrai dans mes Biens ; &, après m'être trouvé dans la plus cruelle Infortune, je revins tout-à-coup dans un Etat heureux, & auquel je n'aurois ôſé eſpérer.

LA Paix ſe fit peu de tems après que je fus revenu en France, & je ne penſai plus à rentrer dans le Service. Tous mes Parens me preſſoient ſans ceſſe de m'établir. Ils me remontroient, que c'étoit le ſeul Moïen, pour me garantir de mon Tempéramment, & pour me

me fixer moi-même. Je ſentois qu'ils avoient raiſon de me donner ce Conſeil ; & que, quelques Maux que m'eut fait l'Amour, j'avois beſoin de me garantir de ſes Piéges, & de chercher dans le Mariage un ſecours contre lui. Connoiſſant la Néceſſité de me fixer, je cherchai à faire un Etabliſſement qui pût me convenir. Mes Amis crurent, que je ne pouvois mieux faire que d'épouſer Mademoiſelle de Ruremonde. Je ſuivis volontiers leur Conſeil, & je me mariai avec elle. Un An après mon Mariage, vous vîntes au Monde. Mais, le Plaiſir que j'eus de votre Naiſſance fut mêlé de la Douleur & de l'Amertume que me cauſa la Perte de mon Epouſe. Votre Mere mourut, comme je vous l'ai dit ſouvent,

trois

trois jours après que vous futes né, & ſa prémiere Couche la conduiſit au Tombeau. Je fus d'autant plus ſenſible à ce Malheur, que jamais Femme ne joignit à la Beauté tant de Douceur & tant de Sageſſe. Je reſtai long-tems plongé dans une noire Mélancolie: mais, il n'eſt point de Chagrin que le Tems n'adouciſſe. Je repris enfin ma Tranquilité, & je donnai tous mes Soins à votre Education. Comme je n'avois que vous d'Enfant, & que vous paroiſſiés d'une Compléxion fort délicate, mes Parens voulurent me perſuader de me remarier; mais, ce fut inutilement. Je perſiſtai toujours dans la ferme Réſolution de ne plus m'attacher aux Femmes. Je craignois de n'être point auſſi heureux une ſeconde fois, que je l'avois

été la prémiere : & une Avanture, qui arriva à un de mes intimes Amis, acheva de me dégouter entiérement des Femmes. En renouvellant dans mon Eſprit tous les Maux qu'elles m'avoient cauſez, elle changea en Antipathie l'Inclination naturelle, que j'avois toujours eue pour elles.

LE Comte de St. Martin avoit épouſé Mademoiſelle de Pierredon, & avoit cru faire un Etabliſſement avantageux. Tous ſes Amis le lui avoient conſeillé : j'avois été moi-même un des prémiers à lui vanter la Sageſſe, la Modeſtie, & la Retenue, de cette Demoiſelle, que je voïois ſouvent chés une de mes Parentes. Jugez, mon Fils, quelle fut ma Surpriſe, & quel fut le Dépit de mon Ami, de voir ſa Femme accou-

accoucher d'un Enfant de neuf Mois, cinq après leur Mariage. Elle avoit cru pouvoir cacher cette Avanture. Mais, les Douleurs de l'Enfantement lui aïant pris lorſqu'elle s'y attendoit le moins, elle accoucha chés la Marquiſe de St. Val. Le Déplaiſir, que reçut le Comte de Saint Martin, d'être obligé de reconnoître pour ſon Fils un Enfant qui ne lui appartenoit point, mais dont cependant il étoit cenſé le Pere par les Loix, puiſqu'il étoit né durant le Cours d'un légitime Mariage, lui couta la Vie. Il ne revit plus ſa Femme, depuis qu'elle eut accouché, & traina ſix Mois de ſuite une Vie remplie d'Amertume & de Chagrin. Je fus ſi ſenſible à l'Affront qu'il avoit reçu, & que j'avois en partie occaſionné innocemment,

que je renonçai abſolument à la Société des Femmes. Je me retirai dans cette Maiſon de Campagne, où nous ſommes aujourd'hui, & dans laquelle je vous ai élevé. J'ai emploïé tous mes Soins à vous inſpirer de l'Eloignement pour le Sexe: je vous ai conduit le moins qu'il m'a été poſſible dans les Villes: j'ai tâché de vous en faire haïr le Séjour, parce que j'ai cru que toutes ces Choſes pourroient vous être pernicieuſes: & j'ai craint que vous ne tombaſſiés dans les mêmes Piéges où j'avois donné moi-même. Faites donc Uſage, mon Fils, de l'Aveu de mes Foibleſſes; & que la Connoiſſance, que je vous en ai donnée, ſerve à conſerver votre Repos.

Fin de la prémiere Partie.

LE

LE PHILOSOPHE AMOUREUX, OU LES MEMOIRES DU COMTE DE MOMMEJAN.

SECONDE PARTIE.

LES Réfléxions ſérieuſes, que fit le Comte de Mommejan ſur les Malheurs

que ſon Pere avoit eſſuïés, & qui n'avoient été occaſionnez que par un Tempéramment trop tendre, achevérent de le perſuader d'éxécuter le Projet qu'il avoit formé. Combien ne dois-je pas craindre, diſoit-il, de donner dans de pareils Egaremens. Quelle Différence n'y a-t-il pas entre la Tranquilité que je goute, & les Troubles où mon Pere a été en proie pendant tant d'Années ? Les Plaiſirs, auxquels je me livre, n'ont rien que d'innocent. Je jouïs de tous les Biens, que la ſage Nature diſpenſe aux Hommes vertueux. L'Eté me procure la Satisfaction de voir croître dans mon Jardin des Fleurs que j'ai cultivées moi-même. Je recueille dans l'Automne les Fruits des Arbres que j'ai pris ſoin d'émonder dans le Prin-

Printems. L'Hiver, renfermé au milieu de mes Livres, je ſuſpens quelque tems les Plaiſirs que procure la Campagne, pour en gouter d'une Eſpece différente. J'occupe mon Eſprit d'un utile Lecture: je forme mes Mœurs, & je parcours l'*Hiſtoire* des Actions des Grands-Hommes. Leurs Vertus me ſervent d'Aiguillonpour m'animer à les imiter, & leurs Foibleſſes m'inſtruiſent à chercher les Moïens d'éviter de tomber dans de ſemblables. Au milieu d'une Vie auſſi tranquille, comme dans un Port aſſûré, je déplore l'Aveuglement des autres Hommes, que je vois dans une Mer orageuſe en proie aux plus rudes Tempêtes. Que ne dois-je donc point faire, pour ne pas perdre le Bonheur dont je jouïs, & ne pas donner dans

les Egaremens de ceux dont je plains tant le Sort.

LE Comte de Mommejan, très perſuadé qu'il ne pouvoit mieux agir, qu'en ſuivant ce que lui inſpiroient des Réflé-xions ſi ſenſées, redoubla ſon Amour pour l'Etude & pour la Solitude. Pendant *deux* Ans, que ſon Pere vécut encore, il ne ſortit point de la Maiſon de Campagne dans laquelle il s'étoit retiré avec lui. Les Momens, qu'il n'emploïoit point à ſes Livres, il les réſervoit à écouter les Inſtructions ſalutaires qu'il lui donnoit. Il le regardoit, non-ſeulement comme un bon Pere, mais encore comme un Ami, & comme un Maître zélé pour ſon Diſciple, & qui vouloit n'en faire un Philoſophe, que pour en faire un Homme véritable-

ment

ment heureux. La Fortune envieuſe le priva d'un auſſi grand Bien. Monſieur de Mommejan païa le Tribut à la Nature, & laiſſa ſon Fils en état de pouvoir par lui-même ſe perfectionner dans la Sageſſe, par les excellens Principes qu'il lui avoit donnez, & qu'il avoit fortement imprimez dans ſon Cœur & dans ſon Eſprit.

LE Comte de Mommejan fut très ſenſible à la Perte qu'il faiſoit. Il connoiſſoit trop quelles étoient les Obligations qu'il avoit à ſon Pere, pour ſe conſoler aiſément de ſa Mort. Il ſe livra donc pendant pluſieurs jours à la Douleur la plus amere. Ce furent-là les prémiers Chagrins qu'il reſſentit. Juſques-là, ſon Ame avoit toujours été dans un Etat tranquille. Hélas! diſoit-il: les pré-

miers Déplaiſirs, que le Sort me donne, ſont les plus cuiſans que j'aurai de mes Jours. Ceux, qui ont eſſuïé pluſieurs Infortunes, ſont moins malheureux que je ne le ſuis : ils ſont accoutumez aux Rigueurs du Deſtin; mais, je n'avois juſqu'ici éprouvé que ſes Faveurs.

QUELQUE grande que fût la Douleur du Comte de Mommejan, ſa Sageſſe & ſes Réfléxions lui firent connoitre, qu'il devoit donner des Bornes à ſa Triſteſſe, & qu'il falloit ſavoir ſe ſoumettre aux Loix du Deſtin, & fléchir ſous les Ordres de la Divinité. Il redonna peu-à-peu le Calme à ſon Eſprit, & reprit ſes prémieres Occupations. Pour rendre ſa Solitude plus agréable, il fit embellir la Maiſon de Campagne dans laquelle il s'étoit retiré.

tiré. Il travailla à ramaſſer une Bibliotheque conſidérable. Il fit planter des Allées où il pût dans la ſuite goûter la Fraicheur du Printems au milieu des Chaleurs de l'Eté. Lui-même conduiſoit les Ouvriers qu'il faiſoit travailler. Il s'étoit fait une Habitude de ſe délaſſer par l'Agriculture, ou par quelque autre Travail manuel, des Fatigues de l'Etude. Il regardoit la Pareſſe & l'Indolence comme les deux Vices les plus pernicieux à la Vertu & à la Sageſſe. Il croïoit que les Hommes, naturellement enclins à mal-faire, ne devoient point reſter dans une eſpece d'Inaction, qui donnoit le Loiſir à leur Eſprit de ſonger à des Choſes auxquelles il ne ſe fût point arrété, s'il avoit été occupé utilement. C'eſt avec

raiſon, diſoit-il, que les Philoſophes ont crû, que l'Oiſiveté étoit la Source de tous les Vices. Elle communique à l'Eſprit une Langueur, qui le rend incapable de chercher le Bien, & de réſiſter au Mal; & les Occupations les plus légéres deviennent utiles, *lors*-qu'elles ſervent à entretenir l'Homme dans une Continuité de Travail, & l'empéchent de ſe livrer à lui-même.

LE Comte de Mommejan étoit ſi pénétré de ces Maximes, qu'il n'y avoit aucun de ſes Momens, qui ne fut deſtiné à certaines Choſes. Il ſe levoit ordinairement dès que le Jour paroiſſoit. Il croïoit, que le Soleil ſembloit nous avertir par ſa Lumiere, que le Tems du Repos étoit fini. Il paſſoit dans ſon Cabinet dès qu'il

qu'il étoit levé, & s'y occupoit à l'Etude de la Philoſophie juſques ſur les dix Heures du Matin. Le prémier Soin, diſoit-il, qu'un Homme doit avoir, c'eſt de nourrir ſon Eſprit. Le Corps eſt fait pour lui, & ne doit être ſervi qu'après. En ſortant de ſon Cabinet, il paſſoit dans ſon Jardin, arroſoit ſes Fleurs ou les cultivoit. Il cueilloit les Fruits, qui devoient compoſer le Deſſert du Repas aſſés frugal qu'il alloit faire ſur le Midi.

ON ne ſervoit jamais que d'une ſeule Eſpece de Viande le même Jour ſur la Table. Il penſoit avec raiſon, que les différentes Nourritures, qu'on mettoit dans un Eſtomac, & qui venoient à y fermenter enſemble, ne ſervoient qu'à le déranger, & étoient les princi-

pales Cauſes des Maladies dont la plûpart des Gens ſont attaqués. Il regardoit comme un Inſenſé, & comme le Meurtrier de lui-même, un Homme, qui, dans un ſeul Repas, engloutiſſoit de la Volaille, du Poiſſon, de la Viande de Boucherie; qui méloit à tout *cela* Nombre d'Herbes différentes humectées d'Huile & de Vinaigre; & qui, pour achever de compoſer un Poiſon très dangereux par la Fermentation que font toutes ces différentes Viandes, y joignoit encore des Confitures, des Fruits, du Laitage, & mille autres Choſes qui leur ſont directement oppoſées, ſans compter les Vins & les Liqueurs de différentes Eſpeces. Lorsque j'entens, diſoit-il, un Homme, qui ſe vante de faire Bonne-Chere, je crois

crois voir un Fou, qui ſe loue de ſavoir compoſer des Poiſons, qui doivent lui ôter la Vie, ou la lui abréger de pluſieurs Années. Outre le Mal, continuoit-il, que le Corps reçoit d'une Nourriture trop abondante, l'Eſprit en eſt infiniment endommagé. Le grand Nombre de Vapeurs, qui montent de l'Eſtomac au Cerveau, l'aſſoupiſſent, & le rendent incapable d'agir avec la même Vivacité, que lorsqu'on ſe nourrit d'une Maniere convenable, mais cependant ſobre, & qui n'ait rien qui ſe reſſente de l'Excès de ceux qui font de leur Ventre une Divinité, à laquelle ils ſacrifient cinquante différens Mets dans un ſeul Jour. Il eſt naturel d'en changer; car, la même Nourriture, continuellement priſe, devien-

viendroit enfin fade & dégoutante: mais, il faut que ce ne ſoit pas dans le même Jour, ou du moins dans le même Repas, afin que la Digeſtion ſe faſſe aiſément, qu'elle ne fatigue point le Corps, & qu'elle n'endommage point l'Eſprit en altérant ſes Fonctions.

VOILA' quelle étoit l'Opinion du Comte de Mommejan ſur la Façon dont on devoit ſe nourrir. Lorsqu'il ſortoit de Table, il ſe promenoit quelque tems, & s'amuſoit à viſiter les Terres qu'il faiſoit travailler. Il ordonnoit à ſes Fermiers ce qu'ils devoient faire: il régloit les Soins de ſon Ménage. Ces Occupations le conduiſoient juſques vers les trois Heures. Il retournoit enſuite dans ſon Cabinet, & n'en ſortoit que pour aller ſoûper

per. Après ce Repas, il s'amuſoit juſques ſur les dix Heures du Soir à lire quelque Livre amuſant, ou à jouër du Claveſſin. Il donnoit ainſi à ſon Eſprit une certaine Gaïeté, qui le délaſſoit des Etudes ſérieuſes auxquelles il s'étoit appliqué pendant le Cours de la Journée, & qui lui fourniſſoit ſouvent des Songes agréables pendant ſon Repos. Il ſe figuroit avec raiſon, que le Sommeil, faiſant pour le moins un Tiers de la Vie, on devoit tâcher de mettre ce Tems à profit, & corriger en quelque façon le Tort que la Nature nous a fait en nous ſoumettant à la Néceſſité de dormir.

LES Songes agréables, ſelon le Comte de Mommejan, étoient très eſſentiels à la Vie. Suppoſons, diſoit-il, qu'un Hom-

Homme rêve toutes les Nuits, qu'on lui fait ſouffrir des Supplices étonnans, qu'on l'enferme dans des Priſons ſombres & mal-propres, qu'on lui ravit ſon Bien, que ſa Femme eſt infidelle, ſes Enfans de malhonnêtes-Gens. Cet Homme a beau être heureux pendant le Jour, il ſera réellement malheureux la Moitié de ſa Vie. Les Douceurs qu'il ſentira, lorſqu'il ſera éveillé, ſeront mêmes troublées par l'Idée qu'il aura, que, dès qu'il ſera livré au Sommeil, il ſera tourmenté par les Viſions les plus funeſtes. Il faut donc tâcher de rendre l'Eſprit tranquile & ſatisfait, non-ſeulement quand nous veillons, mais encore quand nous dormons, lui procurer d'agréables Songes, & augmenter la Durée de notre Vie

Vie d'une Moitié parfaitement heureuſe.

LE principal But de la Philoſophie du Comte de Mommejan conſiſtoit à rendre l'Homme fortuné. Il ſe mocquoit de tous ceux, qui ont crû que la Sageſſe n'étoit qu'une vaine Gloire, qui, ſans rendre qui que ce ſoit heureux, ne faiſoit que des Inſenſez, qui aſſuroient être au comble du Bonheur, lorsqu'ils ſouffroient des Douleurs violentes. Il regardoit un Stoïcien comme un Fanatique, ou comme un Menteur, qui ſacrifioit la Conſolation qu'il auroit eue de ſe plaindre à la Vanité de paſſer pour inſenſible. Il eſtimoit, au contraire, un ſage Epicurien, qui, faiſant conſiſter le Bonheur dans la Tranquilité de l'Eſprit & la Santé du Corps, tâchoit d'ob-

d'obtenir l'une & l'autre, & ne ſe paroit point d'une ridicule Conſtance. La Satisfaction de l'Eſprit, diſoit le Comte de Mommejan, dépend beaucoup plus de nous, que la Conſtitution du Corps. Ainſi, nous ſommes preſque aſſurez, lorſque nous voulons faire attention ſur nous-même, & nous accoutumer à réſiſter à nos Paſſions, d'avoir un grand Secours pour devenir heureux. Car, quoique la Santé ne ſoit point en notre Pouvoir, & qu'elle nous manque ſouvent malgré nos Précautions & notre Régime de Vie, la Divinité a attribué à la Tranquilité de l'Eſprit la Puiſſance de nous conſoler des Maux que nous ſouffrons, & de diminuer beaucoup les Chagrins que les Douleurs Corporelles peuvent nous faire

faire ſentir. Il eſt pourtant certain, qu'un Homme, dont la Santé eſt infirme, & qui ſouffre des Douleurs aigues, ne peut être qu'à demi heureux. Ainſi, le vrai Bonheur conſiſtant dans le Repos du Corps, & dans la Tranquilité de l'Eſprit, on ne ſauroit trop eſtimer ce qui peut ſervir à nous donner ces Biens, & éloigner ce qui peut nous en priver.

C'ÉTOIT ſur ces Principes, dont le Comte de Mommejan étoit perſuadé, qu'il régloit ſa Conduite: &, depuis plus de trois Ans que ſon Pere étoit mort, il n'avoit jamais rien changé à ſa Maniere de vivre, ni à ſa Façon de penſer. Il croïoit continuer toujours de même, & ne ſongeoit guére, qu'il étoit à la veille de perdre cette Liberté, dont il fai-

faiſoit tant de Cas, lorſque tout-à-coup il devint ſenſible: & l'Amour, qui ne perd jamais ſes Droits, pour lui montrer d'avantage quel étoit ſa Puiſſance, le ſoumit aux Loix d'une jeune Païſanne. Marianne, Fille de ſon Fermier, fut celle, qui rendit inutile toutes ſes Réfléxions Philoſophiques, & qui, ſans le vouloir, fit ce dont les plus aimables Femmes du Monde n'auroient peut-être pû venir à bout. Elle étoit jeune, & bien-faite. Un Air modeſte donnoit à ſes Manieres campagnardes quelque-choſe de doux & de naturel. Elle paroiſſoit exceſſivement timide; &, dès que quelqu'un fixoit ſes Regards ſur elle, une aimable Rougeur coloroit ſon Viſage. Elle venoit tous les jours aider au Comte de Mommejan

à cultiver les Fleurs de ſon Jardin. Tout Philoſophe qu'il étoit, & ennemi du Beau-Sexe, il ne pouvoit s'empécher de faire attention à l'Air modeſte de Marianne. Il admiroit comment, dans une Perſonne qui avoit eu auſſi peu d'Education, il pouvoit ſe trouver tant de Sageſſe, & tant de Retenue. Il fut curieux un jour de ſavoir ſi l'Eſprit de Mariane répondoit aux Vertus extérieures qu'elle paroiſſoit avoir. Cette Curioſité lui fut fatale, & porta le prémier Coup à ſon Cœur. Aux prémieres Queſqu'il fit à la belle Païſanne, elle y répondit avec un Air embarraſſé: ſa Timidité cachoit une Partie de ſon Génie. Mais, quel fut l'Etonnement du Comte, lorsque Mariane, s'étant peu-à-peu raſſûrée, & repondant

dant avec plus de Liberté à ce qu'il lui diſoit, il vit que *le* Génie de cette jeune Perſonne étoit vif, brillant, & ſolide; & que la ſimple Nature avoit plus fait chés elle, que l'*Educa*tion chés les autres. Il trouvoit même quelque-choſe de plus vrai, & de plus touchant, dans la Façon de penſer de Mariane, que dans tout ce qu'il avoit entendu dire à ſon Pere des Attraits & des Charmes des autres Femmes.

N'EST-CE pas Dommage, diſoit-il ſouvent, que tant d'Apparence de Vertu ne ſoit qu'une continuelle Diſſimulation & un Piége adroit, pour attirer les Hommes dans les Egaremens les plus grands. Voilà ces Déguiſemens & ces Dehors ſi ſéduiſans & ſi trompeurs, dont mon Pere me parloit

loit ſouvent. Il avoit bien raiſon de comparer les Femmes à des Sirenes enchantereſſes, dont les Diſcours impoſans ſéduiſent ceux qui ne connoiſſent pas leur Venin.

TOUTES les Réfléxions du Comte de Mommejan n'empéchoient point que l'Amour ne ſe gliſſât dans ſon Cœur. Il étoit déjà très touché des Charmes de Marianne. Il ne connoiſſoit point encore l'Etat dans lequel il étoit, & ne développoit pas ſes Sentimens. Mais, il n'en avoit pas moins perdu ſa Liberté. Ce qu'il croïoit n'être qu'une ſimple Curioſité étoit un Mouvement d'une Tendreſſe qui commençoit à jetter ſes prémieres Racines: &, lorſqu'il recherchoit à connoître les Talens que la ſimple Nature avoit cultivez

dans Marianne, il eut été au Deſeſpoir de trouver qu'elle avoit moins d'Eſprit & moins de Génie, qu'elle n'en montroit. Je puis, diſoit-il quelque-fois, gouter le Plaiſir que me donne la Converſation de cette Fille, ſans que mon Cœur doive en craindre les Suites. D'*ailleurs*, quelle Proportion, & quelle Egalité, y a-t-il entre la Fille de mon Fermier, & moi, pour que nos Diſcours puiſſent devenir nuiſibles à mon Repos? Je devrois craindre les Suites d'un Commerce, qui pourroit entrainer après lui des Engagemens qui troubleroient le Bonheur de ma Vie. Mais, ce ſeroit être ridicule, que de pouſſer mes Scrupules juſqu'au Point de n'ôſer parler avec une jeune Païſanne, dont les Réponſes vives & naïves m'amuſent

ſent, & ſervent à me diſſiper de mes Etudes ſérieuſes.

LE Comte de Mommejan raiſonnoit en Homme à qui l'Amour avoit été inconnu juſqu'alors. Il ignoroit, que ce Dieu égale toutes les Conditions, & que les Traits les plus perçans, dont il ſe ſert, ſont pris ordinairement dans les Yeux des Perſonnes les plus éloignées de l'Etat de ceux qu'il bleſſe. Les plus grands Hommes ont eu les Paſſions les plus diſproportionnées à leur Naiſſance; & l'on a vû de nos Jours les deux plus grands Souverains de l'Europe élever juſqu'à eux deux ſimples Particulieres, qui n'avoient même qu'une Beauté fort ordinaire.

LE peu d'Expérience, que le Comte de Mommejan avoit en Amour, l'empécha encore

quelque tems de s'appercevoir de ſa Bleſſure. Il attribuoit toujours à la ſimple Curioſité toutes les Démarches que l'Amour lui faiſoit faire. S'il regardoit Marianne avec un certain Plaiſir qui lui avoit été inconnu juſqu'alors, il donnoit à ce Plaiſir le Nom d'Envie d'éxaminer les Mouvemens dont une jeune Perſonne étoit agitée. S'il parloit des Heures entieres avec elle, cette Converſation étoit encore miſe ſur le Compte de la Philoſophie: il étoit bien-aiſe de voir juſqu'à quel Point un Eſprit privé du Secours de l'Etude & de la Lecture pouvoit s'élever. Ainſi, le Comte de Mommejan étoit, ſans le ſavoir, très habile à ſe tromper lui-même; & l'Amant le plus déclaré n'eut point trouvé d'auſſi bonnes Excuſes

cuſés pour juſtifier ſa Paſſion, qu'il en avoit pour rendre innocent le Penchant qu'il avoit à voir Marianne. L'Amour faiſoit cependant tous les jours des Progrès dans ſon Cœur. Il ſentoit, lorſqu'il étoit éloigné de l'aimable Païſanne, une Inquiétude, qui ne laiſſoit pas de lui faire faire quelques Réfléxions, qui, dans la Suite, lui donnérent des Soupçons de l'Etat dans lequel il étoit.

D'où vient, diſoit-il quelque-fois, trouve-je moins de Plaiſir à l'Etude, qu'avant que d'avoir pris du Gout à la Converſation de Marianne? Eſt-ce que ſes Diſcours auroient plus de Juſteſſe, que ceux des meilleurs Ecrivains? Ou bien, ſentirois-je pour elle une ſecrete Inclination, qui me feroit trouver aimable tout ce qui viendroit

d'elle? Aurois-je attribué à la ſimple Curioſité ce que l'Inclination m'auroit fait faire ? Non, je ne ſaurois le croire: &, ſi cela étoit ainſi, je ſerois à la veille de tomber dans les Piéges que j'ai toujours cherché à éviter. L'Amour ſuit ordinairement de près le Penchant qui nous entraine vers une Femme aimable. Mon Pere m'a cent fois aſſûré, que cette funeſte Paſſion ſe gliſſoit imperceptiblement dans les Cœurs. Hé quoi ! Après avoir été juſqu'àpréſent tranquille, le Ciel m'auroit-il réſervé à la Douleur de perdre ma Liberté, & de la perdre par les Yeux d'une ſimple Païſanne? Je ſens des Mouvemens, qui, juſqu'à aujourd'hui, m'avoient été inconnus. Une certaine Langueur, dont je ne puis péné-

trer

trer la Cauſe, eſt répandue dans toutes mes Actions. Lorsque je vois Marianne, elle ſe diſſipe, & je ſens une ſécrete Joie s'emparer malgré moi de mon Cœur. Ah! je ſuis ſans doute moins indifférent pour elle, que je ne l'ai crû: & peut-être reconnois-je trop tard la Faute que j'ai faite de me livrer au Plaiſir de la voir. Il faut, puisqu'il en eſt tems encore, que je prévienne les Maux qui me menacent: &, quoique je ſente déjà qu'il m'en coutera cher, je veux ne plus revoir Marianne, & l'éloigner de ces Lieux. Elle eſt en âge d'être mariée. Il faut que je preſſe ſon Pere de l'établir. Je fournirai volontiers la Somme qu'il faudra pour ſa Dot; &, quoiqu'il puiſſe m'en couter, je ſerai encor trop heureux de

pouvoir l'éloigner de moi.

A-PEINE le Comte de Mommejan eut-il pris cette Réſolution, que le Hazard conduiſit Marianne auprès de lui. Elle venoit l'aider à arroſer ſes Fleurs. Voici, dit-il, l'Enchantereſſe, dont je redoute ſi fort les Charmes. Hélas! continua-t-il, qui ne trouveroit pas aimable cet Air de Candeur & de Modeſtie? Elle ignore les Troubles qu'elle me cauſe. Faiſons, s'il ſe peut, qu'elle ne puiſſe jamais les connoître.

APPROCHEZ, Marianne, dit le Comte de Mommejan. J'ai un Secret à vous apprendre, & un Conſeil à vous demander. C'eſt avoir trop bonne Opinion d'une jeune Perſonne, répondit-elle, que de la croire capable, non-ſeulement d'être ſe-

ſecrete, mais encore aſſez ſenſée pour pouvoir conſeiller un Homme auſſi prudent que vous. Mon Dieu, reprit le Comte avec un peu d'Emotion, ceux, qui paroiſſent les plus prudens, ne ſont pas quelquesfois ceux qui le ſont le plus. Mais, laiſſons cela, & parlons d'autre choſe. J'ai envie de vous marier: voilà le Secret. Le Conſeil, c'eſt que vous m'appreniés avec qui je dois preſſer votre Pere de vous établir. Vous paroiſſez ſurpriſe, Marianne, continua le Comte. Eſt-ce que mon Diſcours a quelque choſe qui vous bleſſe? Parlez: je ſerois au Deſeſpoir de vous faire de la Peine; & je n'ai pas crû vous chagriner, lorsque je vous ai propoſé de vous marier. J'aurois Tort, répondit Marianne,

de ne point être ſenſible à vos Bontez. Mais, je vous prie de vouloir ne point parler à mon Pere de rien qui puiſſe l'engager à m'établir. Je viendrois même implorer votre Protection, s'il vouloit m'y forcer. Soit Caprice, ſoit Raiſon, je ne veux point me marier : & je mets parmi les plus grands Bonheurs de ma Vie le peu d'Envie que ma Famille a témoigné juſques ici de m'établir.

LE Comte de Mommejan, ſurpris de ce que lui diſoit Marianne, voulut en ſavoir la Raiſon. Mais, pourquoi, lui demanda-t-il, fuïez-vous ce que toutes les jeunes Perſonnes recherchent avec Empreſſement? En vous établiſſant, vous devenez Maitreſſe, & vous ne dépendez plus de votre Famille.

le. Vous êtes à même de faire un Mariage honnête, ſelon votre Naiſſance : & je vous donnerai quelque-choſe, pour augmenter votre Dot. Je connois, repliqua Marianne, tous les Avantages que je pourrois recevoir par un Etabliſſement convenable : mais, ils ne ſauroient balancer les Dégouts & les Deſagrémens que j'y trouverois d'un autre côté ; &, quelque bien que vous cruſſiés que je fuſſe mariée, je puis vous proteſter, que je m'eſtimerois très malheureuſe. Je n'entens rien à ce que vous me dites, reprit le Comte de Mommejan. Expliquez-vous clairement, & aprenez-moi quels ſont ces Dégouts & ces Deſagrémens, que vous craignez. Vous pouvez vous confier à moi. Si je ne puis venir à bout

de vous guérir de vos Craintes, je les garderai dans un éternel Silence.

CE ſeroit mal répondre à vos Bontez, dit Marianne, que de n'ôſer vous confier mes Secrets. Je commencerai donc par vous avertir, que vous m'allez regarder comme une Extravagante. Mais, penſez tout ce que vous voudrez, un Mouvement plus fort que moi me détermine: &, quoi que je comprenne, qu'il eſt ridicule, que, née la Fille d'un Fermier, je mépriſe un Laboureur, je ſens que je ne ſaurois me réſoudre à devenir ſa Femme. Ce que vous dites-là, repliqua le Comte, me paroît aſſez extraordinaire. J'en conviens, pourſuivit Marianne. Mais, puiſque je vous fais l'Aveu de mon Caprice, aprennez juſqu'à quel Point il s'é-

s'étend. Je ne voudrois pas même épouſer un Bourgeois. Hé ! quel eſt donc, demanda le Comte, votre Deſſein ? Aucun, répondit Marianne. Je reſterai toujours Fille ; &, puiſqu'étant mariée, il faudroit que je fuſſe ſoumiſe à mon Epoux, j'aime beaucoup mieux reſter Fille, & ne l'être qu'à mon Pere, de qui le Ciel & la Nature m'ont ordonné de dépendre.

DES Sentimens ſi particuliers étonnoient infiniment le Comte de Mommejan : il ne ſavoit à quoi les attribuer. Après avoir penſé quelques momens à ce qui pouvoit occaſionner le Caprice de cette jeune Païſanne, ne pouvant croire qu'il vint de cette Fierté qu'elle faiſoit paroître, & qu'il regardoit comme imaginaire,

il crut que l'Amour avoit part à ſes Refus, & qu'elle ne rejettoit l'Etabliſſement qu'il lui propoſoit, que parce qu'elle avoit un Engagement de Cœur, & qu'elle ne vouloit point abandonner ſon Amant. Cette Penſée l'affligea; il en ſentit en lui-même un Dépit ſecret: & la Peine, que lui fit cette Idée, commença à lui faire connoître clairement, qu'il avoit perdu cette Liberté dont il avoit ſi fort redouté la Perte. Il n'ôſa s'éclaircir de ſes Doutes: &, quelque Envie qu'il eût de ſavoir ſi Marianne avoit le Cœur pris, il aima mieux reſter dans cette Incertitude, que d'apprendre une Choſe dont la Connoiſſance pouvoit lui être ſi ſenſible. Puiſque vous craignez ſi fort d'être mariée, lui dit-il, je ne ſongerai plus à en parler

ler à votre Pere ; & vous voïez, que j'ai bien fait de vous prévenir de mon Intention. Sans cela, je vous aurois fait de la Peine, en croïant vous ſervir. Car, je vous jure, Marianne, que je ſuis très porté à vous rendre tous les bons Offices qui dépendront de moi. Modérez des Bontez, répondit-elle dont l'Excès m'embaraſſe. Je vois avec quelque Regret, que je n'ai rien à vous offrir, qui puiſſe m'en acquiter envers vous. Je n'ai que de la Reconnoiſſance à vous donner. Mais, qu'eſt-ce que les Vœux d'une ſimple Païſanne ?

LES Diſcours de Marianne faiſoient gliſſer un Poiſon ſubtil dans le Cœur du Comte. Il n'étoit preſque plus le Maitre de lui-même. Il craignoit de découvrir ce qu'il cachoit avec

tant

tant de ſoin. Il jugea, que ce qu'il pouvoit faire de mieux, c'étoit de finir une Converſation qui pourroit le conduire trop loin. Je ſuis content, repliqua-t-il, de la bonne Volonté que vous me faites paroitre; & j'ôſe vous aſſurer, que je prens beaucoup de part à votre Reconnoiſſance. Ouï, répéta-t-il d'un Air un peu vif, j'y prens beaucoup de part; & je vous en ſai tout le Gré poſſible; mais, voilà l'Heure où je vais paſſer dans mon Cabinet. Adieu. Si vous changez de Sentiment, vous m'en avertirez.

DE'S que le Comte de Mommejan fut livré à lui-même, il repaſſa dans ſon Eſprit la Converſation qu'il avoit eue avec Marianne. Quel eſt donc, diſoit-il, le Sort qui me pourſuit? Ne faut-il pas que je ſois bien mal-

malheureux? Il n'eſt aucune Fille, qui ne ſouhaitte ardemment de ſe marier. Marianne eſt peut-être la ſeule qui refuſe de l'être: & cela, pourquoi? Parce que ma Tranquilité ſemble dépendre de ſon Etabliſſement. Car, enfin, il eſt inutile que je me flatte, & que je cherche à m'abuſer. Je l'aime, & je ſens que je réſiſte avec peine à la Satisfaction que j'aurois à le lui dire. Qu'eſt devenue, grand Dieu! cette Liberté dont je faiſois tant de Cas? Depuis deux Mois je l'ai perdue, & j'ai moi-même contribué à augmenter ma Paſſion, en voulant me la déguiſer. Funeſte Amour, que t'avois-je fait, pour venir me troubler dans ma Solitude? Hélas! que ſont devenus les Avis de mon Pere, & à quoi m'a-t-il ſervi de fuir le

le Monde, & de vivre dans une Maiſon de Campagne ? Je me ſuis garanti des Fers des Femmes de Condition, & je ſuis tombé dans ceux d'une ſimple Païſanne. Il faut pourtant que je faſſe un Effort ſur moi-même, & que j'éloigne de moi cette fatale Marianne. Comment m'y prendre ? Quelque Peine que j'euſſe à la voir dans les Bras d'un autre, je preſſois moi-même ſon Mariage. Par un Coup du Sort, qui me pourſuit contre toute Vraiſemblance, elle refuſe un Epoux. Il ne me reſte plus que le Parti de lui ordonner de ne plus ſe trouver où je ſerai. Mais, que penſera-t-elle de cet Ordre, & à quoi pourra-t-elle attribuer l'Averſion que je lui ferai paroitre ? Pour Prix de la Reconnoiſſance qu'elle

qu'elle ma montrée des Bienfaits qu'elle croit que je voulois lui faire, lui dirai-je : Allez, je vous chaſſe des Lieux où je ſuis, comme une Perſonne, qui m'eſt à charge, & que je hais? Je ſens, que ma Bouche ne pourroit jamais lui prononcer un Ordre auquel elle ſeroit extrémement ſenſible. Je connois ſa Délicateſſe. Quoique née dans un Rang obſcur, elle a la Fierté des Ames les plus hautes: elle ſuccomberoit peut-être à la Douleur que lui cauſeroit cet Affront. D'ailleurs, en l'éloignant ainſi de moi, elle me haïroit, & je ne veux point qu'elle me haïſſe. Ma Tranquilité demande bien que je n'aime point Marianne; mais, elle n'éxige pas que je mérite ſa Haine. Hé quoi! Suis-je donc devenu tout-à-fait inſen-

inſenſé ? Que m'importe la Haine ou l'Amour d'une ſimple Païſanne ? Je veux même ſuppoſer, contre toute ſorte de Vraiſemblance, que Marianne eut du Gout pour moi, à quoi cela me ſerviroit-il ? A me rendre ſon Eloignement plus ſenſible. Cela n'aboutiroit tout au plus qu'à cela: & il me reſte trop de Raiſon, pour ôſer penſer autre choſe. Il faut donc, de quelque Maniere que ce ſoit, que je cherche à l'écarter de ces Lieux: il me reſte encore un Moïen pour y réüſſir. J'ai toujours ſoupçonné qu'elle ne refuſoit de s'établir, que parce qu'elle avoit un Amant. Quelque choſe qu'il en coute à mon Cœur, & quelque deſagréable que ſoit pour moi la Converſation que j'aurai avec elle à ce ſujet, je veux ap-

approfondir ce Secret; & s'il eſt vrai qu'elle aime, en lui donnant la Perſonne qui a ſçu lui plaire, ſans doute elle l'acceptera pour Epoux. Quel triſte Emploi pour moi, que celui de chercher à procûrer le Bonheur de mon Rival! Cependant, la Raiſon me l'ordonne; & je ne ſaurois aſſez tôt éloigner Marianne. Peut-être que ſi je diférois encore quelques Jours, je ne ſerois plus le Maitre de faire ſur moi cet Effort.

LE Comte de Mommejan paſſa le reſte de la Journée livré à ſes Réfléxions. Le lendemain, il alla à ſon ordinaire dans ſon Jardin. A peine y fut-il, que Marianne y vint pour l'aider ſelon ſa Coutume. Elle entendoit parfaitement bien tout ce qui convenoit

venoit à ſon Travail ; & le Comte ne pouvoit ſe ſervir pour cet Emploi d'un autre Domeſtique. Hé bien, lui dit-il, avez-vous changé de Réſolution cette Nuit, & refuſerez-vous de prendre un Mari de ma Main ? Vous ſavez, Monſieur, répondit Marianne, ce que j'ai eu l'Honneur de vous dire hier : & je ſuis trop affermie dans mes Sentimens, pour les abbandonner ſi-tôt. Je ſai pourtant, reprit le Comte, un Moïen pour vous en faire changer aiſément ; & je ſuis aſſuré, que vous conſentirez à vous établir, lorſque je vous aurai promis, que, dès que vous m'aurez nommé le jeune Homme pour lequel vous avez quelque Gout, je vous le donnerai pour Epoux. Avoüez-moi ſincérement le Secret de votre

Cœur.

Cœur. Vous avez beau diſſimuler : je ſai à quoi m'en tenir; & je ne doute pas que votre Refus ne ſoit occaſionné par une Tendreſſe ſecrete.

CE Diſcours fit rougir la belle Marianne. Elle n'avoit garde d'apprendre au Comte ce qui ſe paſſoit dans elle-même. De trop grandes Raiſons l'obligeoient à le lui cacher. Vous vous trompez, répondit-elle, ſi vous attribuez à l'Amour l'Indifférence que j'ai pour tous les Hommes, & l'Averſion que je témoigne à m'établir. Je vous en ai avoué ſincérement les Raiſons; & je vous proteſte, que mon Cœur eſt dans un Etat qui me laiſſe joüir d'un Bonheur que je tâcherai de conſerver toujours.

LE Comte de Mommejan ſentit une ſecrete Joie d'apprен-

prendre que Marianne n'avoit aucune Inclination. La Douceur de ſavoir, qu'il n'avoit point de Rival, augmenta ſon Amour. Il tenoit les Yeux attachés ſur Marianne, qui n'ôſoit par Modeſtie tourner les ſiens vers lui. L'Amour avoit marqué ce Moment, pour celui où le Comte devoit être entiérement vaincu. Il comprit bien, que ſa Défaite alloit être complette, s'il parloit plus long-tems avec Marianne. Mais, toute ſa Philoſophie ne lui ſervit de rien : &, malgré les Réſolutions qu'il avoit faites, un Penchant plus fort que lui-même l'entraina. Lorſque je vous ai ſoupçonnée d'aimer, lui dit-il, je n'ai point prétendu vous faire une Offenſe. Je vous crois indifférente, puiſque vous m'aſſurez que vous l'êtes : mais,

mais, ſi votre Cœur avoit été touché, je ne vous en aurois pas moins eſtimée. Il eſt des Paſſions, que l'on combat inutilement : on ne peut venir à bout de les éteindre. La Prévoïance la plus éxacte, la Prudence la plus circonſpecte, l'Attention la plus ſévére, ne ſauroient ſouvent garantir des Traits de l'Amour : & qui ſçait ſi moi-même, qui vous parle, je ne ſuis point dans le Cas d'avoir perdu ma Liberté. Vous, Monſieur ! repliqua Marianne, avec un Air étonné. Vous êtes trop ſage, & trop ſévére, pour vous livrer à l'Amour. On dit que c'eſt de tous les Maux le plus terrible, & de toutes les Folies la plus incurable. Mais enfin, dit le Comte en ſoupirant, que diriés-vous, ſi j'aimois avec la derniere Vivacité, & ſi vous

ſaviés que ce fût vous que j'aimaſſe ? *Je dirois*, répondit Marianne en rougiſſant exceſſivement, *que votre Paſſion ſeroit un Malheur pour vous & pour moi ; puiſque l'Inégalité qui ſe trouve entre nous deux mettroit un Obſtacle éternel à notre Bonheur. Mon Dieu !* dit le Comte : *il n'eſt point d'Empéchement qu'un véritable Amour ne ſurmonte. Et que ſavez-vous, ſi je trouvois un Cœur reconnoiſſant, ce que je pourrois faire ? Sans chercher de Faux-Fuïans, apprenez-moi naturellement quel ſeroit mon Sort, ſi je vous aimois cent fois plus que moi-même.*

PUISQUE vous voulez, repliqua Marianne, que je réponde à une Idée chimérique, ce ſera par un autre Idée auſſi éloignée du Vraiſemblable. Je crois que, s'il étoit poſſible qu'on

qu'on m'offrit un Cœur tel que le vôtre, je ne pourrois me réſoudre à le refuſer. Si cela eſt ainſi, reprit le Comte de Mommejan, avec beaucoup de Vivacité, recevez donc ce Cœur, que je vous donne, & que je vous conſerverai éternellement. Ouï, belle Marianne, je ne puis plus réſiſter au Penchant qui m'entraine vers vous. J'ai vainement combattu pendant long-tems. J'ai voulu vous éloigner des Lieux que j'habitois. Je vous ai preſſée de vous établir. J'ai voulu rendre heureux un Rival que je croïois avoir. Mais, puiſque, par un Effet ſurprenant du Deſtin, mes Projets n'ont pû réüſſir, & que la Fortune ſemble être d'accord avec l'Amour pour me ſoumettre à vos Loix, ſouffrez que je vous jure

une Tendreſſe éternelle. Je vous offre, belle Marianne, mon Cœur & ma Main. Quelque Diſtance, que la Naiſſance ait mis entre vous & moi, vos Vertus nous raprochent, & vous rendent digne d'une Fortune plus brillante que celle que je vous offre. Vous ne répondez point, continua le Comte de Mommejan. Serois-je aſſez malheureux, pour que l'Amour le plus tendre fût païé de la plus cruelle Indifférence?

Vos Diſcours, repliqua Marianne, me cauſent une ſi grande Surpriſe, que mon Silence ne doit point vous étonner. Comment voulez-vous que je réponde à ce que vous me dites: tout ce que j'entens me paroit un Songe. Mais, enfin, mon Illuſion commence à ſe diſſiper, & me rend l'Uſage de

mes

mes Sens. A quoi penſez-vous, de vouloir vous unir à une ſimple Païſanne, qui n'a peut-être d'autre Mérite, que celui de connoître combien elle eſt peu digne des Offres que vous lui faites ? Je vous eſtime trop, pour vouloir flatter une Foibleſſe, que vous devez ſonger à ſurmonter. Hélas! s'il étoit poſſible que vos Soins pûſſent me plaire, nous n'en ſerions que plus malheureux. Hé pourquoi, belle Marianne, mon Amour nous rendroit-il infortunez ? Ne ſuis-je pas le Maître de mon Sort ? Ne puis-je pas diſpoſer de ma Main ? Dans l'Etat où mon Cœur ſe trouve, je ne crains que votre Haine. Tous les autres Obſtacles ſont déjà ſurmontez. Vous n'avez qu'à dire un Mot, & nous ſommes parfaitement heureux.

Mais, je vois que vous craignez de devoir quelque choſe à mon Amour. Vous me haïſſez plus que je ne vous aime. Ah! ſans doute mes Soupçons n'étoient que trop bien fondez: votre Cœur n'eſt pas libre; & je mourrai de Douleur de voir un Rival heureux, après avoir eu la Foibleſſe de me déclarer.

LES Sentimens du Comte de Mommejan étoient trop délicats, pour qu'ils ne réduiſiſſent pas la Réſiſtance de Marianne. Elle n'étoit pas plus tranquile que ſon Amant. Depuis long-tems, elle tâchoit de ſe cacher à elle-même ſes Mouvemens ſecrets. Mais, enfin, elle rompit malgré elle le Silence, & ne put ſouffrir que le Comte l'accuſât de lui donner un Rival. Je veux bien, lui dit-elle, vous découvrir

mes

mes Sentimens. Vous jugerez par-là, ſi vous avez été ſi malheureux que vous le croïez. Depuis près de ſix Mois, je ſens dans mon Cœur une Flamme inconnue. Vos Diſcours aujourd'hui m'ont cauſé une Emotion dont je n'ai pû encor me remettre. Lorſque je ſuis éloignée de vous, votre Image, malgré moi, ſe préſente à mon Eſprit. Cette Idée tout-à-coup me rend inquiéte & réveuſe. Je ſouhaite quelquefois d'être née beaucoup au-deſſus du Rang où la Fortune m'a placée. Si vous appellez cela de la Haine, je vous hais ſans le ſavoir, & j'aurois plûtôt craint que mes Sentimens ne penchaſſent d'un autre Côté.

CET Aveu flatteur, auquel le Comte de Mommejan ne s'attendoit point, le fit paſſer

de l'Etat le plus triſte au plus charmant. Il alloit exprimer ſa Réconnoiſſance à Marianne dans les Termes les plus forts, & lui jurer de nouveau une Tendreſſe éternelle, lorsque le Pere de cette jeune Païſanne entra dans le Jardin. Je viens, dit-il, vous aprendre une Nouvelle qui vous ſurprendra; & vous me ſaurez peut-être mauvais Gré, Monſieur, de vous avoir fait un Miſtere d'une Choſe qu'on m'avoit confiée. Mais, j'eſpere que vous me pardonnerez, lorsque vous ſaurez comment cela s'eſt paſſé.

VOILA', Maitre Pierre, répondit le Comte de Mommejan, un Diſcours auquel je n'entens guére; & ſi vous ne vous expliquez plus clairement, il n'y a pas apparence que je devine ce que vous voulez que

je

je vous pardonne. Je vais, reprit le Fermier, vous dire toute cette Affaire dans un ſeul Mot. C'eſt que je ne ſuis pas le Pere de Marianne; & que ſa Mere, qui eſt une grande Dame, eſt actuellement dans notre Grange. Elle vient chercher ſa Fille, qu'on me confia, lorsqu'elle fut née, à condition, que je la ferois paſſer pour la mienne, & que je la rendrois lorqu'on viendroit me la redemander. On me donna cinquante Louis, pour la fournir de tout ce qu'elle pouroit avoir beſoin, & l'on me promit de m'en donner quinze toutes les Années, qu'on m'a toujours païés très réguliérement. Enſorte que vous voïez, que mon Profit ſe trouvant dans cette Affaire, j'avois raiſon de n'en rien dire; & je

n'en aurois point parlé, s'il ne falloit pas rendre Marianne.

LA Surpriſe du Comte de Mommejan étoit bien au-deſſous de celle de ſa chere Maitreſſe, qui deſormais devenoit digne des Attentions d'un Amant qu'elle aimoit. Conduiſez-moi, dit-elle, à cette Dame, que vous dites être ma Mere. Je vais moi-même vous préſenter à elle, répondit le Comte, & la prier de vouloir bien accepter un Appartement plus convenable dans ma Maiſon. Marianne conſentit avec plaiſir à l'Offre de ſon Amant, & elle fut avec lui chés le Fermier, qui, les aïant devancés, annonça à cette Dame que ſon Maitre venoit lui-même lui remettre ſa Fille. Elle alla audevant d'eux: &, dès qu'elle fut auprès de Marianne, elle l'embraſſa

braſſa tendrement, & répandit des Larmes de Joïe, qui la privérent pendant quelques momens de l'Uſage de la Voix. Marianne, la ſerrant entre ſes Bras, lui diſoit d'une Voix tremblante & mal aſſurée. Eſt-il poſſible, Madame, que le Sort m'ait fait naitre d'une Dame auſſi reſpectable que vous? Jugez de l'Etat où je me trouve par l'Excès de mon Bonheur. Pardonnez-moi, ſi mon Amour ne me fournit pas des Termes pour vous expliquer tout ce que je reſſens. Ho! ma chere Mere, que ce Jour eſt heureux pour moi! Mais, je crains qu'un Songe ne m'abuſe; & plus je vous éxamine, moins je puis me perſuader que je ſuis votre Fille. Ouï, vous l'êtes, répondit la Marquiſe de Briſac; & je vois avec une Joie

infinie, que, malgré votre Education, je retrouve en vous des Sentimens dignes de votre Naiſſance.

APRE'S les prémiers Tranſports que l'Amitié cauſoit entre Marianne & ſa Mere, le Comte de Mommejan les pria toutes les deux de vouloir bien venir prendre un Appartement chés lui: & la Marquiſe de Briſac, fatiguée du Voïage, accepta l'Offre qu'on lui faiſoit. Peu après qu'elle fut arrivée au Chateau, le Comte lui fit ſervir un Diné qui n'avoit rien de ſomptueux, mais qui étoit parfaitement ordonné. Pendant le Repas, la Converſation ne roula que ſur le Bonheur que Marianne avoit de retrouver ſa Famille, & ſur le Plaiſir que la Marquiſe reſſentoit de voir combien la ſeule Force du Sang

avoit

avoit ſuffi pour donner à ſa Fille tous les Sentimens qui convenoient à l'Etat où elle alloit entrer. Le Comte de Mommejan parut de ſon côté ſi aimable à la Marquiſe de Briſac, qu'elle conçut pour lui une Amitié & une Eſtime très forte. Après le Repas, elle voulut voir ſes Appartemens & ſes Jardins. Elle fut enchantée de ſa Demeure; &, après avoir beaucoup loué le Genre de Vie qu'il avoit choiſi: J'aurois été, dit-elle, plus heureuſe, ſi le Marquis de Briſac, mon Epoux, avoit penſé de même; & que, content de vivre dans une Maiſon de Campagne avec un Epouſe qui l'aimoit tendrement, il n'eut pas eu la folle Ambition de vouloir parvenir à des Emplois auxquels il n'atteignit jamais. L'Envie de les

obtenir nous à forcés à vivre pendant long-tems éloignés l'un de l'autre, & a occaſionné l'Education peu convenable qu'on a donné à ma Fille. Ce ſeroit, pourſuivit la Marquiſe, répondre mal à vos Politeſſes, que de vous laiſſer ignorer le Commencement de la Fortune de Marianne, après les Obligations qu'elle vous a, & les Bontez que vous avez bien voulu lui témoigner ſans la connoître. Les Choſes, que je vous apprendrai, vous confirmeront dans l'Idée où vous êtes, & vous montreront évidemment combien la Vie ſolitaire eſt moins expoſée aux Revers de la Fortune, & plus remplie de Tranquilité, que cet Etat pompeux, que recherchent la plûpart des Hommes, & qui n'a qu'un faux Brillant, que

que la moindre Infortune obſcurcit entiérement.

HISTOIRE DU MARQUIS DE BRISAC, ET DE MADEMOISELLE DE SAINT-QUENTIN.

JE ſuis née à Paris, quoique ma Famille ſoit originaire de Bretagne, où elle a toujours eté établie, juſqu'à ce que mon Pere, après avoir ſervi pendant pluſieurs Années, s'eſt venu habituer dans cette Ville, pour être plus à portée de ſe faire païer de Penſions aſſez con-

conſidérables, qu'il avoit obtenues de la Cour en quittant le Service. Quelque tems après qu'il y fut arrivé, ma Mere me mit au Monde, & je fus deſtinée en naiſſant à paſſer ma *Vie* dans un Monaſtere. Mon Pere avoit mangé une partie de ſon Héritage : & ſes plus grands Revenus conſiſtant dans les Bienfaits de la Cour, qui finiſſoient par ſa Mort, il vouloit conſerver à un Frere *unique* que j'avois le peu de Bien dont il pouvoit diſpoſer.

JE fus donc miſe au Couvent, dès que j'eus atteint l'Age de ſept Ans ; & j'y reſtai juſqu'à l'Age de dix-ſept, que je devois prendre le Voile blanc, & entrer au Noviciat. Le Marquis de Briſac venoit ſouvent au Monaſtere, où j'étois, & où il avoit une Sœur

Pen-

Penſionnaire, qu'il aimoit infiniment. Comme elle étoit deſtinée à un Etat tout différent du mien, on lui donnoit toutes les Aiſances qu'elle ſouhaitoit. Il ſe paſſoit peu de jour, que ſa Famille ne lui envoïât, non-ſeulement de quoi faire Bonne-Chere, mais encore de quoi régaler la Communauté entiere. Cela lui avoit acquis l'Amitié de toutes les Religieuſes; & elle étoit preſque Maitreſſe abſolue dans le Couvent. D'ailleurs, la Regle qu'on y obſervoit étoit peu auſtere. Les Parloirs étoient très fréquentez : on y alloit librement; & ce Monaſtere ſervoit de Retraite à un Nombre de Demoiſelles, que le Défaut de Bien, plûtôt que la Vocation à la Vie Monaſtique, obligeoit à vivre en Communauté, & dans une Décence con-

convenable à leur Etat. Mon Pere, qui m'aimoit, & qui ne me faiſoit Religieuſe que malgré lui, avoit choiſi ce Couvent préférablement aux autres, pour me rendre mon Eſclavage moins dur.

L'AMITIÉ, que Mademoiſelle de Briſac avoit pour moi, m'obligeoit d'aller ſouvent au Parloir avec elle. J'y voïois le Marquis de Briſac ſon Frere, qui paſſoit peu de jours ſans s'y rendre. Il avoit pour ſa Sœur des Complaiſances étonnantes; & je crois, que la prémiere choſe, qui lui inſpira du Goût pour moi, ce fut la Tendreſſe que ſa Sœur me témoignoit. Il affectoit de me faire de Politeſſes dans toutes les Occaſions. Comme il apportoit tous les jours quelque Préſens à ſa Sœur, elle les

parta-

partageoit avec moi. Ainſi, le Marquis trouvoit par-là le Moïen de me faire recevoir mille Galanteries, que je n'euſſe point acceptées de lui. Enfin, ſon Amour augmenta à tel Point, qu'il ne fut plus le Maitre de me le cacher. Je ſentois, que je ne le haïſſois pas: &, quoique je fuſſe aſſurée que l'Intention de ma Famille étoit de me faire Religieuſe, & que je compriſſe toute la Différence que le Sort avoit mis entre le Marquis de Briſac & moi, je ne pouvois cependant éloigner mille Idées flatteuſes, qui ſe préſentoient ſans ceſſe à mon Eſprit.

J'ÉTOIS dans cette Situation, lorſque le Marquis m'apprit pour la prémiere fois le Pouvoir de mes Yeux ſur ſon Cœur. J'ai fait, me dit-il, ce que

TAYLOR INST. OXFO

que j'ai pû, pour me contraindre au Silence. J'ai voulu vous cacher un Secret, qui peut-être m'attirera votre Haine. Mais, je n'ai point eu aſſez de Force, pour pouvoir me contraindre plus long-tems : &, quelle que ſoit la Peine, que vous impoſerez à ma Témérité, *je la* trouverai douce.

J'AVOIS pour le Marquis des Sentimens trop tendres, pour pouvoir répondre avec Fierté à ſa Déclaration. Je ne vous en impoſerai point d'autre, lui répondis-je, que celle d'éxaminer l'Etat où je ſuis, & celui que je vais bientôt embraſſer. Pour peu d'Attention que vous y faſſiés, vous connoîtrez aiſément qu'elle eſt la Réponſe que je vous dois faire. S'il n'y avoit que cela qui s'opposât à mon Bonheur, reprit

le

le Marquis, je ſaurois trouver des Moïens pour me rendre auſſi heureux, que je crains d'être infortuné. Il n'eſt rien, que mon Amour ne puiſſe entreprendre: &, ſi vous l'approuvez, je prendrai des Meſures ſi juſtes pour faire changer de Sentimens à vos Parens, que je ne doute pas d'y réuſſir. Ce n'eſt pas votre Famille & la mienne, que je crains. Quelques Obſtacles, que je connoiſſe devoir ſe préſenter, je me flatte de les ſurmonter. Votre ſeule Indifférence me fait trembler; & c'eſt votre Réponſe, qui doit décider du Repos de toute ma Vie.

QUOIQUE je regardaſſe comme impoſſible ce que le Marquis me faiſoit entrevoir, je ne pouvois m'empécher d'être agréablement flattée par ſes Diſ-

Diſcours. Un Charme ſéducteur m'entrainoit malgré moi; & je tremblois de lui répondre d'une maniere qui pût le rebuter, & le faire changer de Deſſein. Je ne voulois pas, d'un autre côté, lui découvrir ce qui ſe paſſoit dans mon Cœur. La Crainte, & la Timidité, me retenoient. Enfin, l'Amour prit le deſſus; &, quoique je m'efforçaſſe de meſurer tous mes Termes, le Marquis comprit par ma Réponſe, que mes Vœux hâtoient tacitement la Réüſſite de ſon Projet.

DEPUIS ce Jour-là, il me parla ouvertement de ſa Paſſion: & peu-à-peu il m'accoutuma, non-ſeulement à l'écouter, mais encore à lui répondre; & il me fut impoſſible, l'aimant véritablement, de lui cacher ce qui ſe paſſoit dans mon Cœur.

Cœur. Je le lui avouai. Sa Tendreſſe en devint plus vive; & il ſongea à éxécuter ce qu'il avoit réſolu.

MADEMOISELLE de Briſac étoit ma Confidente, & celle de ſon Frere. J'avois, par ſon Moïen, l'Occaſion de le voir & de lui parler tous les jours. Il me rendoit Compte des Meſures quil prenoit pour faire réüſſir ſes Deſſeins: mais, je voïois tant d'Obſtacles à leur Accompliſſement, que je perdois ſouvent toute Eſpérance. Je me livrois alors aux Chagrins les plus cuiſans, & je me noïois dans les Pleurs. La Mort de ma Mere, qui ſurvint dans ce Tems-là, augmenta mes Douleurs. Mademoiſelle de Briſac tâchoit de me conſoler: & elle emploïoit tout ce qu'elle penſoit pouvoir diminuer ma Triſ-

Triſteſſe. Hélas, lui diſois-je, votre Frere eſt venu troubler ma Tranquilité; & le Moment, où je l'ai vû pour la prémiere fois, ſera peut-être le plus fatal de ma Vie. *Sans* lui, mes Jours couleroient dans la Paix: & ma Retraite va me devenir inſupportable, *s'il faut*, comme il y a toute apparence, que je renonce au Bien dont je m'étois flattée. Le Deſeſpoir de l'avoir perdu me rendra la Fille du Monde la plus infortunée.

LORSQUE j'étois dans cette cruelle Incertitude, ma Crainte fut encore redoublée. Mon Pere m'annonça, qu'aïant atteint l'Age de dix-ſept Ans, je devois me diſpoſer à prendre le Voile blanc, & à entrer dans le Noviciat. Cet Ordre fut un Coup de Foudre. Je pen-

penſai ſuccomber à ma Douleur; & il fut aiſé à mon Pere de s'appercevoir combien peu j'avois de Vocation pour l'Etat que j'allois prendre. Il regardoit comme une Néceſſité de me faire Religieuſe, ſur-tout depuis la Mort de ma Mere. Ainſi, quelque Peine qu'il ſentît de me deſtiner à un Etat que j'embraſſois malgré moi, il ne changea point de Réſolution.

J'AVERTIS le Marquis du nouvel Embarras qui nous ſurvenoit. Je ne pus lui cacher mes Pleurs & mon Deſeſpoir. Calmez-vous, me dit-il. Vous vous allarmez mal-à-propos. J'ai deux Moïens pour diſſiper l'Orage qui nous menace. Si le prémier ne réüſſit pas, l'autre eſt aſſuré, pourvû que vous vouliés vous y préter. Je vais

découvrir mes Sentimens à votre Pere. J'eſpere, qu'il entrera dans mes Vûes, & qu'il conſentira aux Expédiens que je lui propoſerai, pour nous rendre heureux tous les deux. Il eſt impoſſible, quelque Effort que je faſſe, que je réſolve ma Famille à donner les Mains à notre Etabliſſement. Mon Pere, qui compte de me marier avec une Fille dont les Biens égalent ceux qu'il doit me laiſſer, a rejetté toutes les Propoſitions que je lui ai fait faire par ſes plus intimes Amis. Mais, il eſt aiſé de ſe paſſer de ſon Conſentement. Il eſt fort âgé, & ne peut vivre encore long-tems. Si votre Famille veut le permettre, je vous épouſerai en ſecret, & nous cacherons notre Mariage juſqu'à ſa Mort. J'entrevois les Difficultez

cultez, que vos Parens trouveront à l'Exécution de cette Propoſition. Mais, la Tendreſſe qu'ils ont pour vous, le Déplaiſir qu'ils reſſentent d'être néceſſitez à vous faire Religieuſe, l'Occaſion qui leur eſt offerte de vous établir avantageuſement, & ſans qu'il leur en coute rien; tout cela me fait eſpérer, que je réüſſirai dans mes Projets. Si, cependant, je ne puis en venir à bout, il eſt un Moïen certain, pour finir toutes vos Peines. Conſentez à me ſuivre dans un Païs Etranger. Lorsque ma Famille & la vôtre verront qu'il n'y a plus de Remede pour empécher notre Mariage, il faudra bien qu'ils y conſentent. Je trouverai toutes les Facilitez qu'il faudra, pour vous enlever du Couvent; &

vous ne devez point appréhender d'être blamée d'une Fuite qui vous donne un Epoux qui vous adore.

JE ne ſaurois, répondis-je au Marquis, conſentir à ce dernier Expédient : & ſi l'autre ne réüſſit point, mon unique Secours ſera dans mon Deſeſpoir. Je mourrai de Douleur de n'être point à vous ; mais, je n'acheterai point par un Crime le Plaiſir de n'en point être ſéparée. Faites vos Efforts : tâchez de prévenir les Malheurs dont nous ſommes menacés ; & n'épargnez rien pour les éloigner. Il faudra donc, repliqua triſtement le Marquis, ſi je trouve votre Famille infléxible, & ſi elle eſt arrêtée par un vain Scrupule, que je renonce à la Douceur de vous poſſéder ? Tout l'Amour,

mour, que j'ai pour vous, celui que vous m'avez témoigné tant de fois, ne pourront vous faire ſurmonter une Crainte biſarre, qui nous perd tous les deux ? Terminez, lui répondis-je, des Plaintes ſuperflues. Rien ne me fera changer de Réſolution. Je vous aime cent fois plus que moi-même; mais, je ſens que j'aime encore plus mon Devoir. Ainſi, n'eſpérez point me faire faire une Démarche qui y eſt ſi contraire. Peut-être ne ſerons-nous point réduits à cette Extrémité. Je compte infiniment ſur l'Amour de mon Pere. Je conſens, s'il le faut, de joindre mes Prieres aux vôtres. Je vaincrai le Scrupule & la Timidité qui pourroient me retenir. Je ferai parler mes Pleurs. Je tâcherai de l'émouvoir par ma

Douleur, que je lui montrerai à découvert. Mais ſi, après cela, nous ne pouvons rien obtenir, perdez l'Eſpérance de me faire violer mon Devoir. Je mourrai de Chagrin de ne pas vous poſſéder; mais, je mourrois de Honte, ſi je conſentois à l'Enlevement que vous me propoſez.

LE Marquis de Briſac, voïant que j'étois infléxible, ne me preſſa pas davantage. Il ſongea à faire réüſſir ſes Deſſeins auprès de mes Parens. Il leur fit parler par leurs meilleurs Amis. D'abord, ils rejettérent des Propoſitions, qui leur parurent entrainer après elles tant de Difficultez. Mais, dans la ſuite, ils commencérent à les éxaminer avec plus d'Attention. Ils crurent même y entrevoir quelque Avantage pour

pour moi. Le Marquis de Briſac parut alors lui-même: il parla ſi ſenſément à mon Pere: il lui montra pour moi tant de Tendreſſe: il ſçut ſi bien l'émouvoir, qu'il le fit enfin conſentir à permettre qu'il m'épouſât en ſecret, & qu'il cachât ſon Mariage juſqu'à la Mort de ſes Parens.

JUGEZ quelle fut ma Joie, lorsque le Marquis vint m'apprendre cette Nouvelle. Comme il n'avoit rien de caché pour ſa Sœur, il lui en fit Confidence. Elle l'aimoit trop, pour ne pas approuver ce qui lui faiſoit plaiſir. Elle lui a toujours gardé un Secret inviolable; &, quoi qu'elle ſe mariât quelquetems après que ſon Frere lui eut fait cette Confidence, elle n'en parla jamais à ſon Mari.

MON Pere, aïant conſenti

aux Propoſitions de mon Amant, on me fit ſortir du Couvent. Je me plaignis d'une Maladie de Poitrine, pour ſervir de Prétexte à ma Sortie; & j'aſſurai les Religieuſes, que, dès que je ſerois guérie, je retournerois. Enfin, tout fut conduit ſi prudemment, que perſonne n'eut aucun Soupçon de ce qui ſe paſſoit. J'épouſai le Marquis trois jours après être ſortie du Monaſtere. Un Prêtre de nos Parens en fit la Cérémonie.

LE Mariage ne diminua point l'Amour de mon Amant: il ſembla, au contraire, lui donner de nouvelles Forces. La Contrainte où nous étions, & la Néceſſité de cacher notre Tendreſſe, répandoit dans toutes nos Actions, & dans toutes nos Démarches, cet Air d'Intrigue

trigue & de Miſtere, qui renouvelle ſans ceſſe l'Ardeur des Amans. Le Marquis venoit paſſer une partie de la Journée chés mon Pere. C'étoit le ſeul Endroit où il me vit. Il évitoit de ſe trouver dans les Aſſemblées où j'allois. Il me parloit d'une maniere fort indifférente, lorsqu'il me rencontroit aux Promenades, ou dans quelque autre Endroit. Il couvroit les fréquentes Viſites, qu'il faiſoit chés mon Pere, du Prétexte de l'Amitié qui étoit entre mon Frere & lui: & pour mieux diſſiper les Soupçons qu'on eut pû avoir, mon Pere publia, qu'il avoit changé de Deſſein, qu'il ne vouloit plus ſouffrir que je me fiſſe Religieuſe, & qu'il cherchoit à m'établir. Il écouta même les Propoſitions qui lui furent faites

tes par pluſieurs Partis qui s'offrirent; mais, il trouvoit toujours un Prétexte pour les éluder, lorsque la Choſe venoit à un certain Point.

JE paſſai un An dans une heureuſe Tranquilité, qui ne fut troublée par aucun Chagrin. Mais, la France aïant déclaré la Guerre, les Colonels eurent Ordre de joindre leurs Régimens. Le Marquis partit précipitamment pour la Flandre; & à peine eut-il le Loiſir de faire faire la Moitié de ſon Equipage. Je reſſentis une Douleur extrême d'être obligée de me ſéparer de lui. J'étois enceinte de trois Mois; & la Crainte d'altérer ma Santé, & de me bleſſer, me fit faire un Effort ſur moi-même. Je tachai de me conſoler, par l'Eſpoir que j'eus de voir mon Ma-

ri

ri s'ayancer dans le Service, & parvenir aux plus grands Emplois. Il me dit, en prenant Congé de moi, tout ce qui pouvoit me raſſûrer. Je lui recommandai de ne ſe riſquer, qu'autant que ſon Devoir & ſon Honneur l'éxigeroient. Ne craignez pas, me répondit-il, que je ſacrifie inutilement une Vie que je vous ai donnée, & dont vous êtes la Dépoſitaire. Diſſipez vos Craintes. L'Amour, qui nous a unis, veillera à ma Conſervation.

LE Marquis étant parti, pour l'Armée, Paris me devint inſupportable. Je priai mon Pere de vouloir aller paſſer l'Eté à la Campagne. Il y conſentit; &, pour être plus à portée de ſecourir mon Mari, s'il venoit à être bleſſé, nous allâmes en Picardie, dans une

Maiſon de Campagne que j'avois achettée depuis mon Mariage, ſous le Nom de mon Pere; le Marquis m'aïant donné l'Argent qu'il falloit pour le Païement. Pendant *tout le* Tems que dura la Campagne, je fus toujours dans de mortelles Allarmes. Enfin, le *Mois* de Novembre étant arrivé, les Troupes rentrérent en Garniſon, & le Marquis vint me joindre en Picardie. Il y *reſta* peu de tems, étant obligé d'aller à Paris, par rapport à ſon Pere. Il me fut impoſſible de le ſuivre, à cauſe de ma Groſſeſſe, qu'il m'eut été difficile de cacher. J'avois déjà prévenu tous les Accidens qui pourroient arriver. Mon Frere avoit parlé à une Perſonne de Confiance, pour chercher une Nourrice autour de Paris, ſans

lui

lui dire à qui étoit l'Enfant qu'on vouloit lui donner. On lui indiqua la Femme de votre Fermier, & mon Frere vint parler à ſon Mari. Il lui promit beaucoup plus qu'il n'ôſoit eſpérer, pourvû qu'il élevât avec beaucoup d'Attention l'Enfant qu'on lui confieroit, & qu'il le fît paſſer pour être à lui, juſqu'à ce qu'on vint le lui redemander. Il conſentit aiſément à tout ce qu'on voulut, charmé du Profit qu'il trouvoit: & lorsque j'eus accouché de Marianne, mon Frere la lui remit lui-même. On prit une Nourice en Picardie, qui lui donna du Lait juſques à ce qu'elle fut arrivée ici, & qui s'en retourna enſuite dans ſa Province ſans ſavoir à qui apartenoit l'Enfant qu'elle avoit nourri pendant ce Voïage.

J'ÉCRIVIS à mon Mari la Maniere heureuſe dont toute cette Affaire avoit réüſſi; &, après être relevée de mes Couches, je revins le joindre à Paris. Les deux prémiers *Mois*, que je paſſai dans cette Ville, furent auſſi heureux que ceux qui s'étoient écoulez pendant la premiere Année de mon Mariage.

MON Bonheur étoit trop parfait, pour pouvoir toujours durer. Mon Pere tomba malade; & comme les Fatigues qu'il avoit eſſuïées au Service avoient beaucoup altéré ſa Santé, il ſe trouva bien-tôt réduit à l'Extrémité. Quelque Soin qu'on pût lui donner, il ſubit la Loi Commune, & mourut le douzieme Jour de ſa Maladie. Le Marquis ne bougeoit jamais du Chevet de ſon Lit.

Il étoit auſſi ſenſible à ſa Perte, que s'il eut été ſon propre Fils. Malgré les Efforts qu'il tachoit de ſe faire, pour ne point augmenter mes Douleurs, il ne pouvoit retenir ſes Larmes. Mon Pere étoit ſenſible au dernier Point à la Tendreſſe du Marquis. Je vois bien, lui dit-il la Veille de ſon Trépas, que mes Jours tirent à leur Fin. Mais, je meurs ſans Regret, puiſque j'ai pû donner à ma Fille un Epoux auſſi rempli de Candeur & de Probité que vous. Je vous la recommande. Elle n'a deſormais plus que vous. Je vous prie auſſi d'avoir quelques Bontez pour ſon Frere. Je ne doute pas, qu'il ne s'efforce de les mériter. Le Marquis promit à mon Pere, qu'il auroit un Soin particulier de ſes Enfans,

& qu'il regarderoit toujours tout ce qui lui appartenoit comme ce qu'il avoit de plus cher. Auſſi a-t-il tenu éxactement ſa Parole; car, dès que mon Pere à été mort, *il a ſongé* autant à l'Avancement de mon Frere, qu'au ſien propre.

LA Perte que je fis entraina après elle un nouveau Malheur. Comme je paſſois pour Fille dans le Monde, il n'eut pas convenu, que, n'aïant *plus*, ni Pere, ni Mere, j'euſſe reſté ſeule chés moi. Mon Frere étoit Capitaine de Cavalerie, & par conſéquent obligé de paſſer les trois Quarts de l'Année à ſon Régiment. Je pris donc le Parti de me retirer dans un Couvent, d'où je ſortois quelque fois, ſous le Prétexte d'aller voir mon Frere. Cette Contrainte, dans laquel-

le

le j'étois obligée de vivre, deſeſpéroit le Marquis. Il eut bien été plus à plaindre encore, ſi ſa Sœur, qui l'aimoit toujours tendrement, & qui s'étoit mariée, ne m'eut donné ſouvent le Moïen de le voir chés elle. Elle l'amenoit auſſi au Couvent, lorsqu'elle venoit me rendre Viſite; & nous tâchions de profiter de tout ce qui pouvoit nous fournir l'Occaſion de nous parler.

DANS la Gêne, qui m'étoit impoſée, j'avois la Conſolation de ſavoir que ma Fille ſe portoit bien. J'aurois eu un Plaiſir infini de la voir. Mais, je n'oſois confier ce Secret à perſonne; & je craignois, ſi j'allois chés la Païſanne qui la nouriſſoit, ou ſi je la faiſois venir chés moi, que je ne donnaſſe quelque Indice de ce que j'étois enga-

engagée à cacher avec tant de ſoin.

LE Mois d'Avril étant arrivé, le Marquis & mon Frere partirent pour l'Armée. Je leur dis Adieu, chés la Comteſſe de Dourſet, Sœur de mon Epoux. Ce ne fut pas ſans répandre beaucoup de Larmes. Un ſecret Preſſentiment ſembloit m'annoncer les Malheurs qui devoient m'arriver. Le Marquis tâcha de me raſſûrer. Vous voïez, me dit-il, qu'il ne m'eſt arrivé aucun Accident la Campagne paſſée. Cela doit vous tranquiliſer, & vous faire eſpérer, que je ferai celle-ci auſſi heureuſement. Je céde, lui répondis-je, autant que je le puis à vos Raiſons. Mais, malgré moi, je me ſens plus affligée que la prémiere fois, que je me ſéparai de vous. Hélas!

Las! j'avois bien raiſon de craindre le Coup qui me menaçoit. Quinze jours après que l'Armée fut entrée en Campagne, je reçus la Nouvelle que mon Mari avoit été bleſſé dangereuſement. Jugez quel fut mon Etat, lorſque j'appris ce funeſte Accident. Je penſai ſuccomber à la Douleur qu'il me cauſoit. Je feignis d'être attaquée d'un Mal de Tête très violent, pour cacher auprès de toutes les Religieuſes la Triſteſſe où j'étois plongée. Ne pouvant ſupporter l'Incertitude où j'étois ſur le Sort du Marquis, & aïant appris par la même Lettre où l'on me mandoit qu'il étoit bleſſé, qu'on l'avoit conduit à Lille, je réſolus de l'aller trouver, & de le ſoigner moi-même pendant ſa Maladie. Je communiquai mon Projet à

ſa

ſa Sœur, qui, aïant fait vainement tout ce qu'elle pouvoit pour me diſſuader de quitter Paris, conſentit enfin à mes Deſſeins. Je ſortis du Couvent ſous le Prétexte d'aller paſſer quelques jours à la Campagne dans une de ſes Terres; &, lors que j'y fus arrivée, je m'habillai en Homme, & je partis pour Lille.

En arrivant dans cette Ville, j'allai d'abord au Logis de mon Epoux. Je dis à ſes Gens, que j'étois un Domeſtique de la Marquiſe de Dourſet, qu'elle envoïoit de Paris, pour apprendre des Nouvelles de ſon Frere. Mon Mari, qui commençoit à ſe trouver un peu mieux, ordonna qu'on me fit entrer dans ſa Chambre. Je m'approchai de ſon Lit, pour lui rendre la Lettre de ſa Sœur.

Mal-

Malgré mon Déguiſement, il me reconnut d'abord; &, dans un prémier Mouvement, il penſa découvrir ce que nous avions tant d'Intérêt à cacher. Il changea de Couleur, & il ſe ſentit une Foibleſſe cauſée par ſa Surpriſe. Cependant, étant revenu à lui-même, il ordonna à ſon Valet-de-Chambre de ſortir, afin de pouvoir me parler en Liberté. Dès que je fus ſeule je l'embraſſai tendrement. Eſt-ce vous, me dit-il, Madame? A quel Péril nous expoſez-vous tous deux? Je n'ai pû, lui répondis-je, reſter dans l'Incertitude où j'étois. Je ſerois morte de Douleur, ſi je n'étois pas venu moi-même vous donner tous les Secours dont vous pourrez avoir beſoin pendant votre Maladie.

QUELQUE hardie que fût la

la Démarche que j'avois faite, elle étoit trop tendre, pour que mon Mari n'y fût pas ſenſible. Il me raſſûra entiérement, & m'apprit, que, quoique ſa Bleſſure eut d'abord été regardée comme très dangereuſe, par la grande Abondance de Sang qu'il avoit perdu, les Médecins l'avoient aſſuré depuis quatre ou cinq Jours, qu'il ſeroit bientôt hors d'Affaire. En effet, lorſque j'arrivai, il n'y avoit plus de Riſque pour ſa Vie. Je reſtai auprès de lui toujours cachée ſous l'Habit d'Homme, & paſſant pour un Domeſtique de Confiance de la Marquiſe de Dourſet, juſqu'à ce qu'il fut entiérement guéri. Il m'avoit fait faire un Lit dans ſa Chambre. J'y couchois, ſous le Prétexte d'obéïr aux Ordres de ſa Sœur, & d'être plus à

por-

portée d'avoir ſoin de lui.

JE ſus ſi bien garder toutes les Vrai-ſemblances que demandoit mon Déguiſement, qu'aucun des Gens de mon Mari n'eut jamais le moindre Soupçon. Lorsqu'il fut guéri, les Médecins lui ordonnérent d'aller aux Eaux de Bourbon, pour achever de rétablir ſa Santé, & pour s'aſſurer contre tous les Accidens qui pourroient ſurvenir dans la ſuite. Je l'accompagnai juſqu'à Paris, où, après avoir repris mes Habits ordinaires, j'allai joindre la Marquiſe de Dourſet, qui étoit avertie de mon Arrivée, & qui m'attendoit dans la même Maiſon de Campagne où je l'avois quittée. Nous y reſtames tout le tems que ſon Frere fut aux Eaux de Bourbon, & nous ne retournâmes à Paris, que

que lorsqu'il y fut arrivé. Je rentrai alors dans mon Couvent, & je repris mon prémier Genre de Vie.

MON Mari ſe plaignoit ſouvent de la Contrainte dans laquelle nous étions obligés de vivre. Quoi qu'elle ne me fût pas moins à charge qu'à lui, je diſſimulois néanmoins mes Sentimens, & tâchois de le conſoler. Notre Sort, lui diſois-je, n'eſt point malheureux, puiſque nous avons la Conſolation d'être aſſurez qu'il changera un jour. D'ailleurs, la Gêne où nous ſommes n'eſt point inſupportable. Nous nous voïons, nous pouvons nous dire que nous nous aimons. Il eſt vrai, que les Droits du Mariage devroient nous mettre à couvert de toutes les Précautions que nous ſommes forcés de

de prendre, dans la Crainte qu'on ne s'apperçoive de nos Sentimens. Mais, pour nous rendre ces Peines plus douces, ſongeons aux Tourmens que nous aurions eſſuïés, ſi mon Pere avoit été infléxible, & n'eut point voulu entrer dans nos Vûes.

MES Diſcours conſoloient le Marquis, & lui faiſoient prendre ſon Mal en patience. Juſqu'alors, je ne m'étois point apperçue la plus légere Infidélité de ſa Part, quoiqu'il fût répandu dans le plus grand Monde, & que ſon Age, ſujet à ſe laiſſer aiſément emporter aux Paſſions, eut pû lui faire faire quelque faux Pas contre les Loix de l'Himen. Il vivoit de la Maniere du Monde la plus retenue. Je m'applaudiſſois de ſa Conſtan-

ce; &, la croïant toujours à l'Abri du mauvais Exemple que ſes Camarades, & la plûpart de ſes Amis, lui donnoient, je ne m'attendois pas à l'Avanture qui lui arriva trois Mois après ſon Retour des Eaux de Bourbon.

LES Officiers étoient revenus de l'Armée, & l'Hiver en avoit ramené un grand Nombre à Paris. Le Comte d'Outreville, Colonel de Cavalerie, Neveu du Sécrétaire d'Etat pour la Guerre, étoit fort lié d'Amitié avec mon Mari. Il avoit une Maitreſſe, qu'il entretenoit, & avec laquelle il faiſoit beaucoup de Dépenſe. Il donnoit tous les Soirs à ſouper chés elle à pluſieurs de ſes Amis. Le Marquis étoit toujours du Nombre. Je ſavois, qu'il ſe trouvoit dans ces Parties;

ties; mais, je ne croïois pas que je dûſſe éxiger qu'il s'en abſentât. Je conſidérois, qu'étant dans le Monde parmi une Troupe de jeunes Gens, il falloit qu'il vécût comme eux, & que trop de Retenue pourroit le faire paſſer pour ridicule. Je ne lui témoignois donc point qu'il dût éviter d'être de ces Soupez, & je lui eus fait beaucoup de Peine de lui en parler; car, il avoit lié un Commerce de Galanterie avec la Maitreſſe de ſon Ami. Il abuſoit la Confiance qu'il avoit en lui. La Bénard, c'eſt ainſi qu'on appelloit cette Fille, n'étoit pas plus ſcrupuleuſe que les autres Femmes de ſon Eſpece. Elle penſoit, qu'elle pouvoit en ſûreté de Conſcience, & ſans violer les Regles de ſon Métier, continuer d'écouter le

Comte d'Outreville par Intérêt, & aimer en même-tems par Gout le Marquis; qui, de ſon côté, n'ôſant ſe déclarer, à cauſe de moi, l'Amant en Titre d'une Créature de cet Ordre, étoit bien aiſe que le Comte ſe donnât au Public pour le Galant, dans le tems que lui ſeroit le Favori & l'Ami du Cœur.

CE Manege dura près de la Moitié de l'Hiver, & eut continué ſans doute juſqu'à l'Entrée de la Campagne, ſi un Accident imprévû n'eut découvert la Tromperie de la Bénard, & ruiné la Fortune & l'Avancement de mon Mari dans le Service, par l'Eclat que firent ces deux Amans. Cette Fille écrivoit un jour au Marquis, & faiſoit Réponſe à une Lettre qu'elle avoit

avoit reçue de lui, conſtruite en ces Termes.

LETTRE.

J'ATTENDIS hier dans la Rue juſqu'à trois Heures après Minuit : mais, j'eus beau cracher, touſſer, moucher, Perſonne ne parut ; & votre Porte reſta fermée. Je me doutai bien, que notre Amant païant ſe récompenſoit avec uſure du Soupé qu'il nous avoit donné. Mais, l'Eſperance, qu'il ſortiroit, & que je pourrois lui ſuccéder, me fit faire la Veille des Armes pendant une partie de la Nuit. Il faut que je vous avoue mes Soupçons. Je crains que vous ne ſoiés moins indifférente que vous ne dîtes ſur le Compte de d'Outreville. Eſt-il poſſible, qu'il ait pû reſter auſſi long-tems tête-à-

tête avec vous, ſi vous n'avez point animé ſa Tendreſſe par les Careſſes vives & ſéduiſantes, que vous m'avez promis de ne prodiguer qu'à moi ſeul? Cette Idée me deſeſpere; & mon Cœur en eſt déchiré. Raſſurez-moi par votre Réponſe. Jurez-moi, que la Contrainte & la Néceſſité ont été les ſeules Cauſes des Careſſes que vous avez prodiguées à mon Rival. C'eſt-là l'unique Moïen de calmer ma Tendreſſe allarmée. Je crains donc de ne vous être plus auſſi cher, que les autres fois. Je me ſuis apperçu depuis quelques jours, que vous me regardez avec Indifférence. Juſtifiez-vous ſur tous ces Griefs; ou je croirai que l'Or de d'Outreville a pris le deſſus, & qu'il a eu l'Avantage ſur mon Amour.

VOICI, continua la Marquiſe

quiſe de Briſac, la Réponſe de la Bénard.

LETTRE.

QUAND d'Outreville me donneroit cent fois plus qu'il ne fait, & qu'il m'offriroit tous les Thréſors du Monde, je vous aimerois toujours autant qu'il me ſeroit indifférent. Vous m'accuſez d'Inconſtance, lorsque vous devriés me conſoler de la Contrainte que je m'impoſe. Croiez-vous qu'il ſoit gracieux, pour quelqu'un qui aime auſſi tendrement que moi, d'être obligé de feindre ſans ceſſe, & d'affecter pour un autre toute la Vivacité des Tranſports que je ne ſens que pour vous. Vous devriés. . . .

LA Bénard ne put achever d'écrire ſa Réponſe. Elle étoit

toit à ces derniers Mots, lorsque d'Outreville entra dans ſa Chambre. Elle voulut cacher la Lettre de mon Mari & la ſienne : mais, le Comte aïant eu la Curioſité de les voir, les lui arracha des Mains. Elle voulut les ravoir : & ce fut inutilement ; l'Empreſſement qu'elle témoigna augmentant quelques légers Soupçons que le Comte avoit déjà conçus. Il ſortit de ſon Appartement, & lut en Termes très clairs & très expreſſifs quel étoit le Rolle qu'il jouoit. Il rentra dans la Chambre de ſa Maitreſſe ; &, cédant à la Rage & à la Fureur dont il étoit animé, il caſſa les Miroirs, briſa tous les Meubles dont il lui avoit fait préſent, & n'épargna rien de ce qu'il put détruire. La Bénard jettoit des Cris étonnans,

nans, & devenoit furieuſe. Chaque Porcelaine, chaque Glace briſée, lui donnoit de nouvelles Forces. Enfin, laſſe & enragée de voir annéantir tout ce qu'elle penſoit avoir ſi légitimement gagné, elle ſauta ſur le Comte, & lui égratigna les Mains & le Viſage. Il ſe débarraſſa de cette Furie; &, après avoir achevé la Deſtruction totale de ſes Meubles, il ſortit, & fut trouver le Marquis, réſolu de ſe vanger de l'Affront qu'il croïoit avoir reçu de lui. J'avois cru, lui dit-il, juſqu'à préſent, que vous étiés mon Ami. Je connois que je me ſuis trompé. Mais, ce qui me paroit le plus ſurprenant, & que je n'euſſe jamais penſé, c'eſt que vous fuſſiés capable des Baſſeſſes & des Indignitez que vous avez commi-

miſes envers moi. Vous me parlez, repliqua le Marquis, un Langage inconnu. J'ignore entiérement ce que vous voulez me dire; &, de quoi que vous vous plaignés, il faut *que* je ſois autant votre Ami que je le ſuis, pour ſouffrir les Termes dont vous vous ſervez. Il eſt vrai, repliqua le Comte: je dois me louër de cette Amitié dont vous vous vantez ſi fort; & j'en ai des Preuves convaincantes entre les Mains. Il lui remit alors ſa Lettre, & celle de la Bénard. Le Marquis, voïant que tout étoit découvert, ne balança pas à prendre ſon Parti. Je ſai, reprit-il, que vous êtes offenſé. Je pourrois, pour me juſtifier, vous citer le Pouvoir de l'Amour. Mais, je ſuis prêt à vous donner telle Satisfaction que vous voudrez.

Ce

Ce ſera dès aujourd'hui que nous finirons nos Différens, reprit le Comte. Je vais vous attendre au Bourg-la-Reine. Nous trouverons aiſément un Lieu commode, où nous pourrons nous battre.

LE Marquis vint au Rendez-vous preſque auſſi tôt que ſon Rival. Il fut plus heureux que ſa Conduite ne ſembloit le mériter. Il bleſſa dangereuſement d'Outreville ; &, d'un Coup qu'il lui porta dans le bas Ventre, il le mit hors d'état de continuer le Combat. Il tomba par terre, affoibli par le Sang qu'il perdoit. Mon Mari le releva, & le conduiſit juſqu'à ſon Caroſſe, qui l'attendoit à un Endroit peu éloigné.

QUELQUES Précautions qu'euſſent pris ces deux Rivaux,

vaux, pour qu'on ignorât leur Démélé, il vint à la Connoiſſance du Miniſtre de la Guerre, Oncle de d'Outreville, dont les Jours étoient en Péril. J'appris moi-même, par le Bruit public, ce que mon Mari tâchoit de me cacher. Depuis deux jours, je m'étois apperçue, qu'il paroiſſoit infiniment réveur. Je ne ſavois à quoi attribuer ſa Triſteſſe. Vainement lui en demandai-je la Raiſon. Il me fit toujours un Miſtere de ſon Combat. Mais, lorsque je fus inſtruite, & que fondant en Larmes je lui reprochai ſon Infidélité, il me parut ſi touché de ſa Faute, & je lûs dans ſon Cœur un Repentir ſi ſincére, que, loin de chercher à l'affliger d'avantage, je m'efforçai de le conſoler. J'oublie lui, dis-je, votre Offenſe; & j'en

j'en ai déjà perdu le Souvenir. Vous êtes aſſez puni, & je ſuis aſſez vengée, puiſque vous reconnoiſſez votre Crime.

CEPENDANT, la Bleſſure du Comte de d'Outreville alloit toujours plus mal. Ses Parens avoient empéché par leur Crédit, que la Juſtice ne prît Connoiſſance de cette Affaire; parce qu'en perdant mon Mari, on ne pouvoit éviter d'englober ſon Ennemi dans ſon Malheur. Ce fut-là la ſeule Raiſon qui les retint. Ils euſſent ſans cela porté les Choſes à l'Extrémité; & ils réſolurent de ſe venger dans les Occaſions qu'ils pourroient trouver. Ils furent confirmez dans leur Haine, par la Mort de d'Outreville; qui mourut neuf jours après avoir reçu ſa Bleſſûre.

MON Mari ne tarda pas à

reſſentir les Effets de la mauvaiſe Intention de ſes Ennemis. Il reçut pluſieurs Deſagrémens de la part des Miniſtres, qui cherchoient perpétuellement le Moïen de le chagriner. Il comprit, qu'il étoit inutile, qu'il s'obſtinât de vouloir reſter à la Cour: il forma le Deſſein de ſe retirer dans une Terre qu'il a aux Extrémitez du Roïaume du côté de l'Eſpagne, & de m'y mener. Il prit réellement des Meſures ſi juſtes, que l'on ignora pendant quatorze Ans que j'y fuſſe retirée avec lui. Au bout de ce Tems, ſon Pere tomba malade, ſoit de Vieilleſſe, ſoit du Chagrin qu'il avoit des Revers dont la Fortune ſembloit accabler ſon Fils. Il fut pendant près de quinze Jours, ſans qu'on ſût préciſement ce qu'on devoit eſpérer

de

de ſa Maladie. Enfin, malgré tous les Soins qu'on pût lui donner, il mourut, & laiſſa mon Mari Maitre d'agir librement, & de déclarer notre Mariage. Nous changeâmes de Demeure ; &, au lieu de reſter au bout du Roïaume, nous choiſimes pour notre Retraite une Maiſon de Campagne à huit Lieues de Paris, dans laquelle nous vivons heureux & paiſible depuis près de deux Mois. Nos Ennemis, contens de notre Eloignement, nous ont laiſſé tranquilles ; &, puiſque nous voilà entiérement aſſurez contre l'Orage, je viens rechercher ma Fille, & la conduire à ſon Pere, qui, quoi qu'il ne l'ait pas vûe depuis la tendre Enfance, ne l'en aime pas moins. Nous n'avons qu'elle d'Enfans: & tous nos Soins ne

tendront deſormais, qu'à lui procurer un Etabliſſement heureux.

LE Comte de Mommejan ne pût s'empécher de rougir, en entendant ces *derniers* Mots. Il craignit, qu'ils ne ſemblaſſent lui préſager, qu'il devoit renoncer à la belle Marianne, qui, en retrouvant un Pere & une Mere, devenoit l'Eſclave de leurs Volontez. Auſſi n'étoit-elle guére *plus* tranquile que ſon Amant; &, dans le Fond de ſon Cœur, elle ſouhaitoit, que le Comte ſe fût déclaré plûtôt, & qu'il eut terminé une Union que la Découverte de ſes Parens n'eut plus eu le Pouvoir de détruire.

LA Marquiſe de Briſac, bien éloignée de ſoupçonner ce qui ſe paſſoit dans le Cœur du Comte, le pria inſtamment de

de vouloir venir chés elle prendre part à ſa Joie & à celle de ſon Mari. Nous ne ſommes éloignés, lui dit-elle, les uns des autres que de cinq Lieues de Chemin; & il ſeroit honteux, qu'aïant un Voiſin à qui mon Mari & moi avons tant d'Obligations, nous ne cherchaſſions pas à lier avec lui un Commerce d'Amitié qui nous ſera infiniment agréable.

LE Comte de Mommejan reſſentoit trop de Plaiſir de l'Offre qu'on lui faiſoit, pour ſe faire prier d'avantage. Il l'accepta avec plaiſir; &, dès le lendemain, il partit avec la Marquiſe & ſa Fille. Monſieur de Briſac, impatient de les voir, étoit allé à leur Rencontre à une demi-lieue de ſon Chateau. Après qu'il eut embraſſé Marianne, ſon Epouſe

lui préſenta le Comte de Mommejan. Voilà, lui dit-elle, le Seigneur de la Terre où Marianne a été élevée. C'eſt ſon Fermier, chés qui elle étoit. Nous lui avons des Obligations infinies: par la ſeule Bonté de ſon Temperamment, & par une Candeur répandue dans toutes ſes Actions, il a toujours été plutôt le Pere que le Maitre de Marianne.

LE Marquis de Briſac remercia le Comte de Mommejan dans les Termes les plus expreſſifs : &, après quelques Politeſſes mutuelles, toute la Compagnie reprit le Chemin du Chateau. Les prémiers jours que Marianne fut chés elle, ſon Pere ne pouvoit ſe laſſer d'admirer combien peu ſes Manieres & ſa Façon de penſer ſe reſſentoit de l'Education

tion qu'elle avoit reçûe. Il voïoit avec un Plaiſir mêlé d'Etonnement, qu'elle ſembloit avoir toujours été nourrie dans le Monde où elle étoit depuis cinq ou ſix Jours. Le Comte de Mommejan étoit moins tranquille, & moins ſatisfait. Quel eſt mon Sort, diſoit-il, & qu'ai-je fait, pour que la Fortune veuille me faire eſſuïer tous ſes Caprices. Je deviens amoureux d'une Perſonne que je crois une ſimple Païſanne. Je ſouffre mille Tourmens pour vaincre ma Paſſion; mais j'y travaille inutilement. Un Charme plus fort que toutes mes Réfléxions m'entraine malgré moi : je ſuis obligé de faire un Aveu pénible & mortifiant au ſuprême Dégré; &, lorſque je l'ai fait, lorſque je crois que je vais être récompen-

ſé des Maux que j'ai ſoufferts, je vois dans un inſtant tous mes Projets s'en aller en Fumée. J'apprens, que cette Païſanne eſt une Fille née d'un Sang noble, qu'elle eſt Héritiere d'une Famille riche. Je perds dans un moment tout ce que je croïois poſſéder; & à peine me reſte-t-il quelque légére Eſpérance.

PENDANT que le Comte de Mommejan étoit accablé par ces triſtes Réfléxions, la Fortune, qui ſe laſſoit de le perſécuter, conduiſit Marianne ſur ſes Pas. Depuis le jour où elle avoit connu ſes Parens, il n'avoit pû trouver un Moment, pour lui parler ſans Témoin. Il ſaiſit ardemment cette Occaſion; & l'approchant, comme elle alloit ſortir d'un Sallon pour entrer dans la Chambre

de

de ſon Pere. Me fuïez-vous, lui dit-il, belle Marianne ; &, depuis quelques Jours, vous ſuis-je devenu odieux ? Avez-vous oublié, que je n'ai point aimé en vous, ni les Biens, ni la Naiſſance, & que le ſeul Amour m'avoit déterminé à vous offrir la Fortune que le Ciel m'a donnée ? Je ne demande point, que vous violiés l'Obéïſſance que vous devez à vos Parens. S'ils condamnent ma Tendreſſe, quelque choſe qu'il m'en coute, je ſuis prêt à me bannir pour toujours des Lieux où vous ſerez. Mais, du moins, laiſſez-moi me flatter, que ſi vous ne ſuiviés que votre Inclination, je retrouverois dans Mademoiſelle de Briſac les Sentimens que j'avois crû appercevoir dans Marianne.

S'IL ne falloit, répondit

Marianne, pour notre Bonheur mutuel, que la Continuation de ces Sentimens, nous n'aurions plus rien à ſouhaitter ; & je vous proteſte, que, loin que l'Etat où je ſuis ait apporté quelque Changement à ma Façon de penſer, il m'a peut-être paru beaucoup moins charmant que je ne l'aurois trouvé, s'il ne m'avoit pas mis dans la Néceſſité de contraindre dans le Silence des Feux qui ne peuvent plus éclater que par le Conſentement d'un Pere & d'une Mere de qui je dépens abſolument. Quel que ſoit, cependant, la Contrainte que mon Devoir m'impoſe, je crois que je puis vous dire ſans en violer les Loix, que je verrois avec une Satisfaction infinie vos Vœux reçus & favoriſés par ma Famille. Faites-là con-

conſentir à notre Mariage : j'y ſouscrirai avec Joie.

QUELS que ſoient les Traits, répondit le Comte, dont le Deſtin puiſſe me fraper, je ne dois plus m'en plaindre, aïant été aſſez heureux pour vous faire ſouhaitter de voir mes Deſirs accomplis. Eſt-il quelque Douleur, que l'Idée de ce Bonheur ne doive contre-balancer? Ouï, belle Marianne, ſi, après avoir emploïé auprès de vos Parens les Soins les plus empreſſez pour vous obtenir d'eux, je ne puis y réüſſir, je me croirai encor plus fortuné que je ne le mérite; puiſque j'aurai pû toucher un Cœur comme le vôtre, & que vous aurez ſouhaitté que je fuſſe votre Epoux. Il eſt vrai, que je ne ſurvivrois point à votre Perte. Je ſens, que je n'aurois plus

plus de part à la Vie, dès le moment que j'aurois perdu l'Eſpoir de vous poſſéder. Mais, du moins, en mourant, j'emporterai avec moi la douce Satisfaction d'avoir connu, que je ne vous étois point indifférent.

LAISSEZ, reprit Marianne, des Idées ſi triſtes. La Fortune, qui juſqu'ici a ſemblé prendre un Soin particulier de notre Tendreſſe, nous favoriſera juſqu'au bout. Elle m'a rendu digne d'être à vous. Elle m'a découvert mes Parens dans un Tems où ma Délicateſſe ſembloit mettre Obſtacle au Bonheur que vous me préſentiés. J'eſpere, qu'elle nous continuera ſes Faveurs. Parlez ſans différer à mon Pere. Profitez du Moment où la Joie de me revoir le rendra plus aiſé à con-

conſentir à nos Souhaits. S'il faut joindre mes Prieres aux vôtres, je ne craindrai point, par une fauſſe Timidité, de lui avouër, qu'avant de connoitre de qui j'étois née, les Bontez, les Offres, les Sermens, que vous m'aviés faits, & que vous cherchiés avec empreſſement à effectuer, m'avoient prevenue en votre Faveur.

COMMENT pourrai-je jamais, reprit le Comte, m'acquiter des Bontez que vous me temoignez? Le Sort, en vous découvrant vos Parens, m'a réduit à ne pouvoir vous offrir qu'un Cœur reconnoiſſant. Tous les autres Biens, que je pouvois me flatter autrefois de vous procurer, vous pouvez les retrouver ailleurs en plus grand

grand Nombre. Ces Biens, dont vous parlez, repliqua Marianne, ſeroient pour moi des Supplices, ſi je les tenois d'une autre Main que de la vôtre.

PENDANT la Converſation de ces deux Amans, la Fortune, qui travailloit ſans qu'ils le ſuſſent à leur Bonheur, avoit conduit le Marquis de Briſac à la Porte du Sallon où ils étoient; &, aïant vu ſa Fille parler avec beaucoup de Vivacité, il avoit été curieux d'écouter ſes Diſcours. Comme elle étoit peu éloignée de la Porte, il les ouït aſſez facilement. Il apprit avec plaiſir, que le Comte de Mommejan, qu'il commençoit à eſtimer beaucoup, eut du Gout pour ſa Fille. Il ſavoit par lui-même,

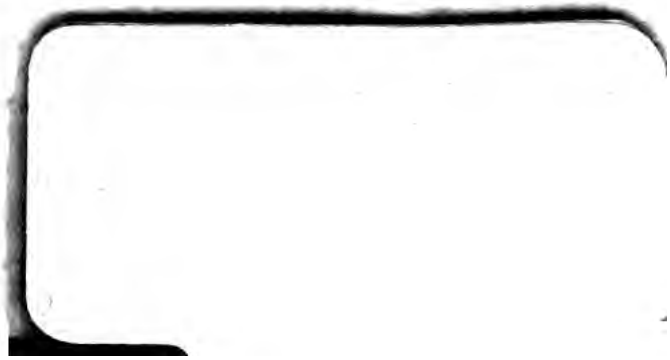
me, combien l'Amour eſt une Paſſion violente, & quel Supplice ſouffre un Cœur qu'on force à quitter ce qu'il aime. Il réſolut donc de donner à la prémiere Occaſion le Moïen au Comte de s'expliquer; &, peu de jours après, il le mit à même de lui demander la belle Marianne, qu'il lui accorda avec d'autant plus de Plaiſir, que, plus il le voïoit, & plus il concevoit d'Eſtime pour lui.

LE Mariage ne changea rien dans la Façon de vivre du Comte. Après avoir reſté quelque Tems chés le Marquis, il retourna avec ſa chere Epouſe dans ſa Solitude, & n'en ſortit que pour aller quelque-fois voir ſon Beau-Pere, qui vécut de même tranquille-

ment

ment dans ſa Maiſon de Campagne juſques à une Vieilleſſe très avancée.

Fin de la derniere Partie.

Joanna Booth
27.5.1986
[ZAH.]

874102